

Cécile David-Weill

LES PRÉTENDANTS

roman



Grasset

OceanofPDF.com

Table des Matières

[Page de Titre](#)

[Table des Matières](#)

[Page de Copyright](#)

[Dédicace](#)

[I - Prologue](#)

[Chapitre 1](#)

[Printemps 2007](#)

[Chapitre 2](#)

[Nannie](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[La maison](#)

[II - Week-end du 14 Juillet](#)

[Les participants du week-end du 14 Juillet 2007](#)

[Chapitre 2](#)

[Vendredi, 7 heures](#)

[Chapitre 3](#)

[La Règle du jeu, film de Jean Renoir \(1939\)](#)

[Chapitre 4](#)

[Vendredi, 12 h 30](#)

[Vendredi, 15 heures](#)

[Vendredi, 18 h 30](#)

[Vendredi, 20 heures](#)

[Dîner du vendredi 14 Juillet, 13 personnes](#)

[Samedi, 9 heures](#)

[Déjeuner du samedi 15 juillet](#)

[Samedi, 18 h 30](#)

[Chapitre 7](#)

[La plage en hiver](#)

[Chapitre 8](#)

[Dîner du samedi 15 juillet, 13 personnes](#)

[Dimanche](#)

[Déjeuner du dimanche 16 juillet](#)

[III - Week-end du 21 juillet](#)

[Les participants du week-end du 21 juillet 2007](#)

[Chapitre 2](#)

[Vendredi, 18 heures](#)

[Chapitre 3](#)

[Du chic et du poncif, de Baudelaire¹](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Dîner du vendredi 21 juillet, 15 personnes](#)

[Vendredi, 23 heures](#)

[Samedi, 9 h 30](#)

[Samedi, 13 h 30](#)

[Déjeuner du samedi 22 juillet](#)

Chapitre 8

Le raccourci

Chapitre 9

Samedi, 19 heures

Dîner du samedi 22 juillet, 13 personnes

Dimanche, 9 h 30

Déjeuner du dimanche 23 juillet

IV - Week-end du 28 juillet

Les participants au week-end du 28 juillet 2007

Chapitre 2

Vendredi, 18 heures

Chapitre 3

Trop bien élevé, de Jean-Denis Bredin¹

Chapitre 4

Dîner du vendredi 28 juillet, 15 personnes

Samedi, 8 heures

Déjeuner du samedi 29 juillet

Dîner du samedi 29 juillet, 15 personnes

Chapitre 8

En route vers Eden Roc

Chapitre 9

Dimanche, 13 heures

Chapitre 10

Lettre de Château

[V - Annexes](#)

[Les personnages](#)

[Livre de menus du personnel](#)

[Étiquettes des placards de la cuisine](#)

[Recettes de cuisine](#)

[OceanofPDF.com](#)

© *Editions Grasset & Fasquelle*, 2009.

978-2-246-75759-7

OceanofPDF.com

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

OceanofPDF.com

A Pierre, Laure et Alice

OceanofPDF.com

I

Prologue

OceanofPDF.com

Printemps 2007

C'était un dimanche comme les autres. Félix était chez son père. On était fin mai et il commençait à faire beau. Aucun doute. Les vacances allaient occuper l'essentiel de la conversation du dîner que ma sœur et moi avions institué une fois par mois avec nos parents. Fallait-il que je n'aie rien d'autre en tête pour anticiper une soirée que je vivais tous les ans à la même époque, depuis des années ! Je ressentis une bouffée de mélancolie : il ne se passait décidément rien dans ma vie. A part le bien-être de mon fils Félix et l'angoisse de mes patients, j'étais vide, sans passions. Pourtant je me persuadai qu'il n'y avait aucun mal à savourer cette routine familiale dont je déroulai le scénario.

Marie et moi nous retrouverions dans la cour à neuf heures moins cinq pour nous complimenter sur nos tenues avant d'affronter l'indifférence de notre mère qui semblait ne jamais remarquer nos efforts pour satisfaire ses exigences vestimentaires. Le dîner du dimanche constituait une gageure en termes de style. Car nous devions y apparaître à la fois élégantes et décontractées, c'est-à-dire en tenue de ville mêlée d'un relâchement de bon ton, ou en *sportswear* mâtiné de haute couture. Un casse-tête où excellait ma sœur.

A table, une fois que nous serions allés en délégation dans la cuisine chercher les plats préparés la veille par le cuisinier, la conversation se dirigerait invariablement sur l'été à venir.

— Encore les mêmes invités ! soufflerait plaintivement mon père.

Ma mère, somptueuse liane brune en chignon et en « robe d'intérieur », concept désuet qui conjugait robe de chambre et robe du soir, se défendrait en ripostant qu'elle faisait de son mieux. Ne se donnait-elle pas assez de mal comme ça pour renouveler les cadres ! Il n'était pas si facile, malgré les apparences, d'inviter tous les ans des gens bien élevés, intéressants, qui aient de la conversation et ne soient pas des pique-assiettes. Puis elle se raviserait, faisant mine de capituler :

— Au fond, tu as raison. Mais je n'ai pas... Mes dernières tentatives... Rappelle-toi Joy, Moïra ou Samuel... La greffe n'a pas... n'a pas pris !

Ils ont l'air charmant et puis... un désastre.

Marie et moi nous regarderions pour vérifier que nous ne rêvions pas. Comme d'habitude, personne d'autre que nous ne paraîtrait remarquer le phrasé haché, hésitant de notre mère. Au point que le relever nous rangerait déjà dans le camp de la malveillance. Mais notre échange de regards se limiterait à cette constatation afin de ne pas gâcher l'évocation de notre maison d'été.

Car, pour nous, le bonheur y résidait.

A l'abri du temps, dans sa bulle de luxe et de légèreté. Nous en parlions avec fierté, à la manière dont les gens ordinaires évoquent « l'original » de la famille ou le personnage haut en couleur qu'ils ont le privilège de connaître et de côtoyer.

L'Agapanthe n'était pas une simple maison de vacances faisant la part belle à l'enfance, fabriquant son lot de nostalgie et de souvenirs à coups de confiture, de pain perdu et de genoux écorchés. Non. Tel un paquebot, la maison exigeait, en saison, un personnel nombreux et des voyageurs. Bref, c'était ce qu'il était convenu d'appeler une « bonne maison ».

Un euphémisme d'un snobisme éhonté qui faisait référence aux quelques demeures de cet acabit à travers le monde, alliant le luxe, un goût sûr, un art de vivre, et que le personnel qualifiait pour sa part de « grande » maison, comme ils auraient dit les « grandes familles » ou les « grands hôtels ». Chacun d'entre eux aurait pu en faire la liste en Corse, au Mexique, à Corfou, ou en Hollande, en un inventaire plus confidentiel que celui des palaces d'Europe qui s'affichaient dans les guides et les magazines, sans pour autant les définir d'un mot ou préciser ce qu'elles avaient en commun.

En vrac, l'on y trouvait toujours
des monte-charge,
des chambres froides
et des tableaux de sonnettes correspondant aux chambres,
des camionnettes pour aller faire le marché,
des placards à plateaux de petit déjeuner,
une cuisine (pour les cuisiniers)

et un office (pour les maîtres d'hôtel),
une buanderie et des lingeeries,
une pièce humide pour ranger les vases et composer les bouquets,
des caves,
des remises
et tout un quartier dévolu au personnel.

Dans une bonne maison, les machines à laver la vaisselle, les fours à micro-ondes, la télévision dans les pièces de réception, les plateaux-repas, la bonne franquette et toute forme de laisser-aller vestimentaire étaient bannis.

La beauté du lieu en constituait un des premiers critères. Mais le temps devait y avoir effacé toute forme de trivialité en y déposant sa patine, ce qui disqualifiait d'emblée les maisons récentes, aussi fastueuses soient-elles. Sans pour autant inclure les monuments historiques dont le propriétaire, rarement fortuné, se vivait souvent en dépositaire d'une tradition qu'il avait le devoir de transmettre, quitte à végéter dans la misère. Car, loin des obligations du châtelain, le maître de « bonne maison » mettait sa culture, sa fortune et son savoir-vivre au service du plaisir qu'il offrait à ses invités. Son but ? Leur faire oublier toute contingence matérielle afin qu'ils puissent jouir de la beauté de sa maison, de ses œuvres d'art, de sa bonne chère comme de ses conversations.

En gros, les convives y avaient leurs valises défaites et refaites par des femmes de chambre à grand renfort de papier de soie. Ils y trouvaient de jolis draps, de l'eau minérale, des fruits, des fleurs, un coffre-fort, des allumettes, des crayons et du papier à lettres gravés au nom de la maison. Mais plus encore, on ne les y forçait à rien. Ni à faire du sport, ni à visiter les environs, même si tout cela était possible et s'organisait facilement à leur demande. Seuls les repas y constituaient des rituels obligatoires, comme les matines d'un couvent laïque où l'on s'entendait penser.

Et l'Agapanthe répondait en tous points à cette curieuse et longue définition tant l'endroit, magique, parvenait à suspendre le temps, à l'arrêter dans un autrefois d'un luxe ahurissant et sans ostentation.

Mais si, au cours de ce dîner familial, Marie et moi nous risquions à tomber d'accord avec notre père sur les invités à la maison, ma mère s'insurgerait aussitôt. Et, en bonne timide qui se faisait souvent vindicative, elle ferait valoir que sa tâche à l'Agapanthe s'apparentait davantage à la gestion d'un hôtel de luxe qu'aux responsabilités habituelles d'une maîtresse de maison.

Plus trace, dans sa voix, de la moindre hésitation lorsqu'il s'agissait de l'organisation de la maison, vérifierions-nous à nouveau, avant de lui rendre hommage pour apaiser sa soif de reconnaissance et nous permettre d'arriver enfin à notre casse-tête favori, le casting des invités.

Mon père, atteint depuis quelques années par l'impression de routine laissée par ses derniers étés, semblerait enfin sincère lorsqu'il nous demanderait de lui souffler des idées de nouveaux convives.

Car ma mère rechignait à dénicher de nouvelles têtes. Sans doute était-ce avant tout pour éviter de se rendre compte qu'elle ne saurait pas comment s'y prendre. Il lui aurait fallu convenir qu'elle avait vieilli, elle aussi, et qu'elle avait de plus en plus de mal à « faire son marché » au sein de sa génération. Non que ses congénères meurent comme des mouches, mais la vieillesse, multipliant ses ravages, engendrait parmi eux de plus en plus d'aigris, de confits en dévotion, de gens assoiffés d'honneurs ou boursoufflés de leur importance. Et elle se doutait bien qu'en se tournant vers des plus jeunes en quête de sang neuf, elle se sentirait aussi vulnérable et intimidée qu'un nouveau venu dans une cour de récréation.

— Mais enfin Flokie, s'insurgerait mon père, comment font les autres ?

— Les autres ?

— Oui, les gens qu'on connaît.

C'est là que Marie et moi interviendrions. Pour rappeler à nos parents qu'ils voyageaient tellement qu'ils n'avaient plus l'occasion de rencontrer de nouvelles têtes dans les dîners en ville et leur expliquer que la plupart de leurs amis décrochaient simplement leur téléphone pour convoquer qui bon leur semblait : les écrivains dont on parle, le ministre vedette, le savant lancé ou le financier aux dents longues. Bref, des

personnalités en vue composant une assemblée brillante, prestigieuse et sexy destinée à mettre leurs hôtes en valeur.

Mes parents ouvriraient des yeux ronds, ébahis d'apprendre que leurs relations se comportaient désormais comme des présentateurs de télévision composant le plateau d'invités de leur émission. Cela ne leur serait jamais venu à l'esprit.

Il aurait fallu pour cela qu'ils aient conscience du nombre de personnes prêtes à tout pour être conviées à l'Agapanthe. Or ils étaient loin de s'en douter. Et Marie et moi aurions beau leur glisser le nom de gens dont nous savions qu'ils en crevaient d'envie, ils ne nous croiraient qu'à moitié. Car ils se contentaient de repérer et de fuir les arrivistes les plus avérés sans remarquer les appels du pied discrets et les contorsions subtiles des uns et des autres pour se faire inviter. Et ils devaient accomplir un réel effort d'imagination pour leur attribuer un désir d'« en être » qu'ils n'avaient, quant à eux, jamais eu à éprouver.

Ils savaient pourtant qu'ils représentaient le « comble du chic ». L'arrogance tranquille contenue dans leur modestie le prouvait. Mais ils étaient loin d'imaginer qu'ils étaient vus ainsi par les gens qu'ils côtoyaient. Les autres existaient-ils assez à leurs yeux pour cela ? Dépourvus de l'inquiétude suffisante pour se guetter dans leurs regards, ils ne les observaient pas assez pour imaginer qu'ils pourraient être l'objet de quelconques fantasmes.

Enfin, trop intègres et trop intelligents pour s'autoriser à succomber à la tentation du narcissisme, ils s'étaient interdit une fois pour toutes de prêter la moindre attention à l'illusion du succès. Ce qui fait que, loin de l'image caricaturale de nababs du monde des arts et des affaires que la presse donnait d'eux, mes parents se vivaient comme des gens timides, courtois et peu enclins à la familiarité en vogue chez les gens à la mode.

Et c'était un de leurs charmes. Ils invitaient, non pas des *people*, mais des gens, pour leur conversation, leur beauté ou leur culture. Ou parce qu'ils étaient gais, gentils, touchants, ou encore parce qu'il le fallait, pour rendre une invitation, offrir une semaine de luxe à un ami déprimé ou un cousin désargenté. Parfois leurs principes nuançaient leurs envies. Car ils se refusaient à inviter un ministre en exercice ou quiconque au faîte de sa

gloire ou de sa carrière, alors qu'ils mettaient un point d'honneur à les convier en pleine traversée du désert.

Toujours est-il qu'au grand étonnement des rares nouvelles recrues à l'Agapanthe, l'hospitalité de mes parents était réellement désintéressée. Désorientés par cette gratuité, certains d'entre eux se demandaient ce qui leur valait d'avoir été invités, puis ils se détendaient, bercés par l'absence d'enjeu anachronique qui flottait dans la maison, avant de comprendre qu'ils avaient été choisis sur leur seule bonne mine.

Enfin, telle était la version idyllique des faits. Car l'Agapanthe produisait un effet curieux sur un certain nombre de gens, changeant les uns, révélant la nature profonde des autres. Impressionnés par la maison, les plus discrets, craignant de ne pas apparaître assez élégants ou cultivés, pouvaient se mettre à parler fort ou à rire à tout bout de champ pour se donner une contenance. Tandis qu'une créature frivole était capable d'y pontifier soudain sur la politique et l'économie en espérant passer pour une intellectuelle. Parfois aussi s'y révélaient des travers navrants : j'y avais surpris un politicien démagogue se comporter mal avec le personnel ainsi qu'un duc et pair de France bourrer ses poches de havanes mis à la disposition des invités.

Rien d'étonnant dans ces conditions à ce que mes parents se montrent prudents dans leurs invitations.

— Vous n'avez qu'à inviter Claude Lévi-Strauss ou Martin Scorsese, ça pourrait être intéressant, dirait Marie par boutade.

Car elle savait, comme moi, que nous étions là pour distraire nos parents davantage que pour leur souffler des idées, puisqu'ils n'étaient prêts ni l'un ni l'autre à lâcher leurs prérogatives de maîtres de maison. Au contraire, ils avaient besoin de nous comme spectateurs de leur pouvoir de décision pour se sentir les « patrons ». Ce qui nous gênait d'autant moins que ces séances nous soudaient autour de valeurs, qu'avec notre inquiétude constante de verser dans l'emphase, nous baptisions simplement notre « genre de beauté ».

Et, bien que non dites, ces valeurs, leurs critères de sélection étaient nombreux et précis. Au premier rang desquels se trouvait la bonne éducation. Il faut dire que le formalisme de la maison exigeait une

connaissance des usages qui limitait toute ouverture à ceux qui en auraient été dépourvus. Et ses occupants avaient intérêt à avoir l'habitude du personnel, ainsi que la maîtrise du protocole en matière de places à table, de rince-doigts, d'assiettes à salade ou de pourboires. Même si cette connaissance de l'étiquette leur servait surtout à pouvoir s'en affranchir avec une distance amusée.

Nous nous amusions des préceptes dont le pittoresque avait depuis longtemps supplanté la pertinence, comme le *no yellow shoes after six* des Anglais, ou le *pas de velours après Pâques* que seule ma mère respectait encore. Et nous comparions le diktat des Américains qui s'offusquent du port des pantalons clairs après *Labor Day* à celui des Anglais qui cantonnent la dégustation du porto, comme nous les huîtres, aux mois en R (de septembre à avril), et le port du blazer aux mois sans R (de mai à août), ce qui fait qu'un homme en blazer qui boirait du porto aurait tout faux...

Pourtant tout ceci s'avérait bien secondaire à la politesse la plus littérale, celle qui mettait en jeu la délicatesse et l'attention aux autres. Nous n'aurions pas supporté qu'un convive coupe la parole à quelqu'un ou franchisse un seuil devant une personne âgée ou, s'il était un homme, qu'il reste assis pendant qu'une femme entrait dans une pièce.

Mais, outre cette exigence qui révélait la qualité des gens autant que leur degré d'éducation, nous ne jugions les convives qu'à l'aune de leur pratique de l'*understatement*. Une discipline impliquant une modestie de ton et d'attitude dans laquelle nous excellions, Marie et moi, à force de travaux pratiques et d'observations. Car nous étions giflées, lorsque nous étions enfants, si nous appelions le château où nous passions nos week-ends autrement qu'une *maison*, ou si nous usions d'un autre terme que celui, générique, de *bateau* pour décrire le yacht de 70 mètres sur lequel il nous arrivait de partir en croisière. Et nous avions eu tout loisir d'observer notre grand-mère faire raser ses manteaux de zibeline pour qu'ils ressemblent à du vison. Ou encore nos parents qui faisaient asseoir leurs invités sur un mobilier de jardin sans jamais leur préciser qu'il s'agissait de meubles de Sol Lewitt ou qui leur servaient à dîner dans des assiettes sans chercher à attirer leur attention sur le fait qu'elles avaient été créées par Picasso.

A la fin de notre dîner dominical, Marie et moi insisterions à tout hasard avant de prendre congé :

— Et Moumouche de Ganay ? Gary Shoenberg ? Ou Perla de Cambray ?

Nos parents susurreraient que c'était une bonne idée. Qu'ils y réfléchiraient. Mais nous savions déjà qu'ils n'en feraient rien, car ils n'avaient jamais eu l'intention de nous demander quoi que ce soit. Ils n'en feraient qu'à leur tête, comme d'habitude. Et nous attendrions d'être sur place pour découvrir leur casting et constater qu'en dépit de toutes les précautions prises, les qualités exigées de leurs invités, l'assemblée qu'ils avaient réunie comprendrait, comme partout ailleurs, son lot d'hypocrites, de malotrus et de pique-assiettes.

Mais, ce dimanche-là, rien ne se passa comme prévu. Certes, mon père commença à se plaindre. Mais visiblement déprimée, ma mère décréta d'emblée qu'ils étaient sans doute trop vieux pour ce genre d'exercice. Aussi se força-t-il à plaisanter :

— Vous connaissez l'expression anglaise sur les inconvénients de l'âge ? *Consider the alternative*.

Marie et moi nous sommes regardées. Car c'était la première fois que nos parents se dévoilaient ainsi, vulnérables. La première fois qu'ils semblaient rendre les armes devant nous dont le rôle était pourtant de les pousser dans la tombe pour prendre leur place. Nous espérions qu'ils ne s'en étaient pas encore rendu compte, en les protégeant du choc que leur causerait sans doute cette découverte.

Cela faisait déjà un moment que nous prenions soin d'éviter d'attirer leur attention sur ce phénomène : nous avions grandi. Nos amis, nos amants, nos patients, nos patrons étaient devenus ministres, ambassadeurs, réalisateurs, écrivains ou patrons de grands groupes. Bref, nous étions devenues des jeunes femmes en vue tandis qu'eux avaient pris de l'âge. Nous faisions de notre mieux pour leur laisser toujours la

vedette, jusqu'au soir des élections où Marie, qui travaillait comme interprète pour le président de la République, s'était même interdit de leur communiquer les résultats avant l'heure.

Pourtant, quelque chose clochait dans le comportement de mes parents. Entre nous s'établissait une sorte de flottement. Je me surpris à leur proposer de nouveaux convives livrés à domicile comme des ballottins de chocolats.

— Vous n'aurez qu'à inviter les habitués, et nous vous amènerons les nouveaux. Comme ça vous n'aurez à vous occuper de rien.

— C'est une bonne idée, acquiesça mon père avec gravité.

Et avant que je puisse mesurer l'énormité qu'il venait de dire, il reprit :

— Une très bonne idée. D'autant que nous avons moins d'entrain que les autres années... Parce que... voyez-vous, nous avons décidé de mettre l'Agapanthe en vente.

— Quoi ! nous sommes-nous écriées, ma sœur et moi.

— Tu as des ennuis ? demanda Marie, franchissant ainsi en une fraction de seconde la ligne de démarcation derrière laquelle nous nous étions toujours tenues en échange de l'assurance tacite d'être prises en charge.

— Non.

— Alors pourquoi ? m'écriai-je.

— Mais enfin, les filles, c'est la seule démarche responsable, car je veux bien tout ce qu'on veut, mais je ne crois pas que l'une ou l'autre d'entre vous ait les moyens de l'entretenir.

C'était un coup vache car il était bien placé pour juger de nos revenus. Hormis mes honoraires de psychothérapeute et le salaire de Marie en tant qu'interprète, ils se résumaient à l'argent qu'il nous donnait pour arrondir nos fins de mois.

La messe était donc dite, et cela ne servait à rien de contester une telle décision. Mon père nous cachait-il des problèmes d'argent ? Ou, rationnel et insensible, jugeait-il absurde de nous faire supporter une telle charge lorsqu'il ne serait plus là pour l'assumer ? Ayant appris qu'il ne

fallait jamais contredire un homme, ni même douter ouvertement du bien-fondé de ses décisions, nous nous sommes tues.

Nous avons besoin de temps pour en apprendre davantage sur les finances de la famille, réfléchir à la situation et mettre sur pied une riposte.

— On se cause, me dit Marie, sonnée, avant de monter dans sa voiture.

Mon premier coup de fil le lendemain fut néanmoins pour Frédéric, l'oncle que j'aurais aimé avoir. « Toi, tu as l'œil qui frise », me dit-il depuis mon enfance en déclarant toutefois me trouver bien sérieuse pour mon âge, sans doute pour ne pas dire qu'il me trouvait triste et brimée. Il s'était rangé de mon côté, affichant sans complexe sa faiblesse à mon égard, en me donnant l'affection dont je manquais et en me faisant rire.

— Je ne comprends rien à ce que tu racontes. Tu parles trop vite, et puis j'ai déjà trop faim pour réfléchir. Retrouve-moi à 1 heure au Relais Plaza. Tu sais que leur escalope de veau viennoise est...

— A périr, oui je sais. Merci Frédéric, à tout à l'heure.

Arrivée avec un peu d'avance, je m'installai à sa table habituelle en face du bar. Je le vis arriver tiré à quatre épingles, en costume beige avec une pochette couleur lilas et un pull en cachemire sur les épaules. Il a toujours froid, même en plein été. C'est un vieux monsieur désormais. Plus soigné que précieux, il semble triste et fragile alors qu'il est un diabolotin malicieux.

— Monsieur Hottin ! s'exclama Serge, le maître d'hôtel en chef, s'avançant pour l'accueillir.

— Bonjour, monsieur, s'écria la dame du vestiaire.

Il faut dire que Frédéric est immensément populaire. D'abord, c'est une célébrité. En effet, avec son acolyte Brady, il est au théâtre de boulevard ce que Roux et Combaluzier sont aux ascenseurs, une référence. Il est aussi très généreux, notamment avec le personnel auquel il donne des pourboires royaux. Il n'est pas riche pourtant, même s'il vit

plutôt bien de ses droits d'auteur depuis la mort de Brady. Enfin, faisant fi de tous les codes avec le recul malicieux d'un homme âgé à qui on ne la fait pas, il traite de la même façon duchesses et femmes de chambre et refuse de prendre qui que ce soit au sérieux, à commencer par lui-même. Il est pourtant devenu culte pour nombre de jeunes auteurs branchés, vedettes de télévision, « modeux » cultivés en tout genre, nostalgiques d'un Paris de cabarets et de fêtes impertinentes qui le vénèrent, se répètent en boucle ses meilleures répliques et lui font fête dans les boîtes de nuit où les vedettes de télé-réalité ont remplacé la bande de copains qu'il formait jadis avec Sagan, Annabel, Chazot, Rivière, Sapritch et Le Luron.

— Mon chéri, apporte-moi donc un *bullshot* avec beaucoup de glaçons, dit-il au serveur.

— Alors, raconte-moi. C'est quoi, cette histoire avec l'Agapanthe ?

Je lui résumai la situation. Il était bien placé pour la comprendre car il était un des habitués de la maison. Un « pilier » de l'Agapanthe, auraient dit mes parents qui classaient leurs invités selon leur degré d'intimité et d'ancienneté dans la villa. Au point de les soumettre à des traitements différents comme les usagers de compagnies aériennes dont les cartes de membre varient en prestige et en intérêt selon la fréquence des vols effectués.

Au sommet de cette pyramide se trouvaient ainsi Frédéric et Gay Wallingford, son amie de cœur depuis trente ans, qui formaient un couple pittoresque adopté par la famille. Puis venaient les « habitués » composant le « fond de sauce » de la maison. La métaphore pouvait sembler peu flatteuse. Elle désignait pourtant les *happy few*, invités tous les ans, qui avaient leurs chambres attitrées. Leur rôle ? Assurer la base de convives nécessaire au remplissage de la villa. Mais aussi entourer, parrainer les invités novices, dont la nouveauté même, tel un condiment, devait relever la saveur de nos vacances.

S'y ajoutaient les habitués du déjeuner, ceux que nous appelions les « tickets de cantine », voisins écrivains, conservateurs de musée, artistes ou golfeurs, souvent fauchés ou célibataires, qui venaient déjeuner tous les jours, attirés par la qualité de la table et l'agrément de la compagnie.

Enfin, il y avait le tout-venant des convives du déjeuner qui affluaient de Monaco, de l'arrière-pays ou de Saint-Tropez et qui, contrairement aux invités « à demeure », n'étaient pas triés sur le volet. Une faune hétéroclite composée de riches Texanes botoxées, de photographes et de galeristes drogués, de femmes du demi-monde, d'artistes en bonnets de laine et de *self-made men* trop bronzés qui avaient le mérite d'alimenter nos conversations du dîner.

— Tu crois que les parents ont des problèmes d'argent ? lui demandai-je.

Frédéric se fit songeur. Puis il me demanda sans me répondre :

— Parle-moi de tes amours.

— Tu te fous de moi ?

— Non, je t'assure, ça m'intéresse, dit-il sur un ton de conspirateur tellement irrésistible que je décidai de lui répondre.

— Eh bien, c'est la Bérézina.

— Mais enfin, ça fait combien de temps que tu as divorcé ?

— Trois ans.

— Et rien, personne ?

— Non, enfin pas vraiment. Tu veux que je te dise, les hommes, je leur fous une trouille bleue. C'est un désastre. Il n'y en a pas un pour oser me culbuter sur un canapé ou me sauter pour la nuit. Ils se demandent tous s'ils sont prêts à quitter leur femme ou à m'épouser avant même de m'embrasser. Le côté *fille de*, socialement considérable, c'est monstrueux. Je suis trop chic, trop indépendante et sans doute trop intelligente, car je ne te raconte pas ce qui se passe quand je leur avoue que je suis psy. En fait, j'en suis venue à la conclusion que le monde est rempli d'hommes, mais qu'ils ne sont pas pour moi. Enfin pas pour nous, parce que Marie, c'est la même chose.

— Ah bon ?

— Enfin, à peu de chose près. Car elle a davantage d'amants que moi. Il faut dire qu'elle a plus de choix, avec tous ces conducteurs sécurité, ces majors et ces commissaires divisionnaires du SPHP ou du GIPN.

— Qui ça ?

— Mais si, tu sais, les types avec des oreillettes en charge de la sécurité des sommets de chefs d'Etat avec lesquels elle se promène toute la journée. Bref, des gens qui ne savent pas qui elle est et qui n'en n'auraient d'ailleurs rien à foutre s'ils le savaient, car ce sont des hommes d'action. Mais pour ce qui est de trouver un amoureux avec qui elle aurait envie de vivre, Marie en est exactement au même point que moi, c'est-à-dire nulle part. Et pour les mêmes raisons. Elle fait pourtant tout ce qu'elle peut pour ne pas leur faire peur. Imagine qu'elle va jusqu'à leur dire au téléphone qu'elle est à Limoges pour un congrès de radiologues alors qu'elle se trouve à Davos ou à Rio avec le président de la République !

— C'est insensé, alors que vous êtes jeunes, belles et riches...

Puis, comme Serge déposait les plats sur la table :

— ... Ah, mon escalope viennoise ! Tu sais que c'est la meilleure de Paris ? Regarde ces petits condiments qu'ils te donnent à côté, c'est ravissant en plus !

— Ravissant, répétai-je, un brin ironique.

— Pardonne-moi, tu disais ? se reprit-il.

— Je disais que plus les hommes sont bien élevés, moins ils sont entreprenants. Que veux-tu, c'est comme ça. Et toi, toujours fou de François ?

— Oh ! Fiche-toi de moi, rougit-il, comme à chaque fois que je lui parlais de ses coups de cœur, en l'occurrence un acteur de complément dont il essayait de lancer la carrière.

Frédéric avait beau avoir été marié trois fois, avoir vécu en couple avec au moins autant d'amants, dont une célèbre transsexuelle, il n'avait rien d'un affranchi. Très pudique, il était vieux jeu et détestait parler de sexe. Aussi changeai-je de sujet :

— Et Gay, comment va-t-elle ?

Gay Wallingford est la grande amie de Frédéric. C'est elle qui l'a présenté à mes parents et fait entrer dans la famille comme un loup dans une bergerie. Car rien ne prédestinait ce saltimbanque noctambule, intime

de travelos et de voyous, à les rencontrer ni à les apprécier. Installés dans des appartements distincts dans le même immeuble, Gay et Frédéric sont inséparables.

Il l'appelle plusieurs fois par jour et l'emmène partout en lui procurant la fantaisie et la légèreté qui lui font défaut, tandis qu'elle le chérit comme une mère, et tente de le protéger de lui-même en lui donnant pour la forme quelques leçons de morale qu'il s'empresse d'oublier en fonçant à Enghien ou à Longchamp. Bref, délicieux, pudiques, discrets sur leurs maux et leurs ennuis, ils ne se réservent que la part belle de leurs humeurs et de leur vie. Et ils s'amuse en écumant les lieux de fête les plus branchés et les plus courus de la jeunesse dans lesquels ils s'installent en observateurs pour comploter.

Gay allait bien. Mais Frédéric s'intéressait surtout au chariot des desserts qu'il examinait à présent avec le plus grand soin, se faisant expliquer un à un chaque gâteau pour finir par déclarer :

— Non, finalement non, car je ne suis pas très dessert. A moins que tu nous fasses un assortiment de petits- fours...

— Bon alors, tu m'expliques quelle est ton idée ? l'interrompis-je avec un brin d'impatience.

— Mon idée ?

— Oui, ton idée sur la vente de l'Agapanthe et ce que nous devrions faire pour l'empêcher.

— Ecoute, ton père est exquis, mais il a toujours eu du mal à mesurer son impact sur les choses et les gens. Est-ce un effet de sa modestie ? Je n'en sais rien. Toujours est-il qu'il n' imagine sûrement pas à quel point vous êtes attachées à cette maison, tout comme il est loin de se douter à quel point vous l'aimez, lui.

— Et alors ?

— Alors il faut le lui démontrer, car tu sais à quel point il serait inutile de protester pour le faire changer d'avis.

— Mais comment ?

L'idée de Frédéric était ahurissante. Il suggéra que Marie et moi cherchions un *sugar daddy* prêt à financer l'Agapanthe et notre train de

vie.

— Alors vous irez voir votre père et vous lui mettrez le marché en main.

— Le marché, quel marché ?

— Eh bien, soit tu nous laisses la maison, soit on épouse Crésus qui nous l'achètera ! Il y a fort à parier qu'il sera furieux de votre démarche et humilié que vous ayez été réduites à cela comme n'importe quelle gourgandine. Furieux donc, mais convaincu de votre détermination. Et il gardera la maison pour vous.

— Et sinon ?

— Sinon, vous épousez Crésus. Alors tâchez de bien le choisir.

— Tu n'es pas sérieux ? lui dis-je en partant d'un fou rire avant d'engloutir nerveusement un à un les petits- fours.

— Tu n'as qu'à faire un casting. Invite quelques prétendants cet été à l'Agapanthe pour une audition. Je ne sais pas moi, un par week-end. Tiens, comme chez les G., dans le temps, au mois d'août. En famille pendant la semaine, ils ne recevaient du monde que le week-end. Ils organisaient toujours un week-end de golf, un week-end poker et un week-end gratin. Vous n'avez qu'à faire la même chose avec un industriel, un acteur de cinéma, un héritier...

— Mais je n'en connais pas.

— Arrête, comme si c'était un problème...

Frédéric avait raison. Nul besoin de connaître quelqu'un pour l'inviter à l'Agapanthe. Il suffisait de connaître quelqu'un qui connaissait la personne.

— ... Regarde Laszlo et les Démazure, ajouta-t-il en faisant référence à Laszlo Schwartz présenté à mes parents par un couple d'habitues de l'Agapanthe.

En l'occurrence, des emmerdeurs dont ma mère ne parvenait pas à se débarrasser. Car Henri Démazure, un avocat international inodore, incolore et sans saveur, et Polyséna Démazure, une Italienne aussi embêtante que difficile à comprendre dans toutes les langues, avaient beau inspirer à mon père un ennui monumental, ils venaient néanmoins

tous les étés à l'Agapanthe. Et ce, uniquement parce qu'ils leur avaient présenté Laszlo Schwartz, le célèbre artiste qu'admirait ma mère et dont les toiles acquises par tous les musées du monde valaient des fortunes.

— Eh bien, je te remercie, vu l'entreprise de longue haleine !

Car ma mère avait dû inviter les Démazure pour convier l'artiste à l'Agapanthe. Un point de politesse aussi élémentaire que celui qui exigeait que l'on ne sépare pas à table les fiancés et les jeunes mariés de moins d'un an. Les Démazure acceptèrent avec empressement sans pour autant leur pourvoir Laszlo Schwartz, retenu au Japon par une de ses expositions. Persévérante, ma mère renouvela son invitation l'année suivante, où Laszlo vint avec les Démazure. Aussi, la troisième année, libérée de ses obligations envers le couple Démazure dont le caractère ennuyeux avait fini par lui apparaître, ma mère avait-elle réfléchi à la façon dont elle pourrait continuer à inviter Schwartz sans eux. Une gageure, car elle ne voulait ni les froisser ni prendre le risque d'offusquer Laszlo, dont la réaction pouvait consister à ne plus venir. Mais Henri Démazure perdit son job cette année-là. Et il sembla impossible à ma mère de ne plus l'inviter après un tel coup dur. Aussi les Démazure remplirent-ils une année supplémentaire. Puis, quand il fut enfin temps de s'en débarrasser, ils appelèrent ma mère pour l'apitoyer sur la précarité de leurs moyens d'existence et tourner autour du pot avant d'exprimer la joie qu'ils auraient à revenir à l'Agapanthe. Lâche et embarrassée, elle se laissa apitoyer. Cela faisait maintenant des années, et j'avais fini par comprendre que tant qu'ils ne commettraient pas d'impair irréparable aux yeux de ma mère, les Démazure pouvaient compter sur des vacances de rêve pour les vingt ans à venir.

— Tu n'es pas obligée de faire si compliqué. Et puis tu peux même inviter tes prétendants directement, sans les connaître. Ils viendraient sans doute...

Frédéric a raison. Connaître les gens peut vouloir dire tant de choses. C'est comme les livres. Il y a plein de stades entre les livres que l'on a lus et ceux que l'on n'a pas lus. Il y a ceux dont on a entendu parler, ceux dont on connaît l'histoire ou le style, ceux dont on a vu la couverture, ou lu la quatrième de couverture. Ceux que l'on a envie de lire et ceux que l'on ne lira jamais. Et puis on peut aussi avoir lu un livre et l'avoir

oublié, c'est d'ailleurs ma spécialité, ou l'avoir lu en diagonale. Les gens, c'est la même chose.

Est-ce que je connais les invités de l'Agapanthe que je vois tous les étés depuis des années ? Certes, leurs opinions politiques et leurs goûts littéraires n'ont pas de secrets pour moi. Je sais s'ils sont drôles ou ennuyeux, bavards, timides ou réservés. Et j'entretiens avec eux des rapports familiers. Mais je les connais à peine. Quel est leur caractère ? Sont-ils heureux ? Quelle enfance ont-ils eue ? Que pensent-ils les uns des autres ? Je n'en sais rien. Car la courtoisie de rigueur dans la maison, incitant les uns et les autres à se montrer sous leur meilleur jour, bannit toute confiance. Tout comme le luxe de la villa, agissant comme un écran, nous épargne l'épreuve du réel qui révélerait les bordéliques, maniaques, radins, généreux, dévoués, poires, ou tire-au-flanc.

Cette intimité paradoxale me joue parfois des tours. Incapable de m'étendre en détail sur la plupart de ces gens, souvent prestigieux, que je pratique depuis toujours, je mentionne rarement que je les connais. Aussi mes amis s'étonnent-ils de me voir les saluer si je les croise par hasard pendant le reste de l'année.

— Tu connais X ?

— Oui, un peu.

Mais à peine ai-je terminé ma réponse que X m'apostrophe :

— Ma petite Laure ! Comment va ton revers ? Et tes dingues ? Ne les guéris pas trop, tu n'aurais plus de clients ! Tu ne trouves pas que j'ai minci ?

Et je passe aussitôt pour la personne faussement modeste qui déclare se débrouiller tout juste à ski jusqu'au moment où, ayant ébloui ses partenaires sur les pistes, elle leur avoue qu'elle est championne de France toutes catégories. Ne pas le dire s'avère aussi agaçant que de s'en vanter, me rappellent-ils alors, en attribuant à tort ma discrétion à ma hantise du *name-dropping* ou à l'habitude du secret auquel mon métier m'a entraînée.

Je regardai avec tendresse Frédéric laisser un pourboire astronomique sur la table :

— Et si je comprends bien, tu serais aux premières loges et tu me donnerais ton avis, lui dis-je.

— Tu as tout compris.

— Comment ça, un mari riche ? s'exclama Marie, incrédule, quand je lui suggérai le lendemain au téléphone la solution soufflée par Frédéric.

— Et pourquoi pas ? lui répondis-je.

N'était-ce pas un jeu vieux comme le monde ? Une chasse à laquelle s'adonnaient les femmes de Paris à New York en passant par Moscou ? Même si l'idée ne me serait jamais venue à l'esprit avant ma conversation avec Frédéric parce qu'il s'agissait à mes yeux d'un sport réservé aux filles fauchées et qu'il m'aurait paru immoral de pratiquer dans ma situation. Bref, une démarche aussi impensable que d'exiger le remboursement de mes dépenses de santé auprès de la Sécurité sociale.

— Parce que nous le sommes déjà.

— Quoi ?

— Ben, riches, voyons.

Marie avait raison. Nous étions riches. Enfin sur le papier. Actionnaires de sociétés qui ne nous versaient pas de dividendes, mais faisaient néanmoins de nous de beaux partis.

— Et alors ?

— Oui, mais comment s'y prendre ?

En effet, loin d'avoir faim comme toute croqueuse de diamants digne de ce nom, nous avions l'habitude d'être courtisées par des gens épatés par l'argent. On les voyait venir de loin. Nous prenions un malin plaisir à les tenir à distance avec un humour de potache opposé au cynisme qui aurait pu nous gagner devant le spectacle navrant qu'ils nous offraient.

Idéalistes et romantiques, ma sœur et moi n'étions intéressées que par l'amour et l'amitié. Et l'argent s'avérait un avantage bien encombrant, qui faisait souvent fuir ceux qu'il n'attirait pas. Peu d'hommes

s'aventuraient en effet à nous faire la cour s'ils étaient fauchés. Et, s'ils ne l'étaient pas, ils supportaient mal que nous n'ayons pas besoin d'eux pour vivre. La question se posait aussi avec les amis. Il nous était difficile d'inviter des gens en vacances ou au restaurant s'ils souffraient aussitôt de ne pas pouvoir nous rendre la pareille. Tout comme il était compliqué pour nous d'offrir des cadeaux à nos amis, sous peine d'en faire, malgré eux, nos obligés.

Pas d'arrogance ni d'ostentation, nous serinait-on depuis l'enfance. Comme si la question se posait en ces termes. Car nous étions si gênées de cette différence que nous tentions de la rendre invisible aux yeux de nos camarades.

Parfois, c'était facile. Comme lorsque nous passions sous silence nos voyages en avion privé ou nos après-midi interminables dans les cabines d'essayage de maisons de couture avec notre mère, le couturier et sa première d'atelier. Nous ne risquions guère de croiser nos petits camarades chez Givenchy, Saint Laurent, Ungaro ou sur le tarmac du Bourget, de Teterboro ou de Biggin Hill.

Mais c'était plus difficile lorsqu'il nous fallait convertir Nannie, notre nurse, en grand-mère anglo-saxonne ou le chauffeur qui venait nous chercher à l'école en ami de la famille. Et cela devenait franchement acrobatique quand nous prétextions des embouteillages à la sortie de Saint-Nom-la-Bretèche en guise d'excuse à notre arrivée tardive en classe le lundi matin après un aller et retour à New York en Concorde.

Notre maison nous trahissait. Et il y avait très peu d'amis que nous osions inviter chez nous, un hôtel particulier que nous présentions aussitôt à leur intention en immeuble avec plein de familles et autant de logements. Déroutés par le dédale d'escaliers de service par lesquels nous les faisons accéder à notre étage, ils s'étonnaient invariablement de l'absence de chambre des parents et de cuisine. Aussi usions-nous aussitôt du terme de duplex pour les rassurer et justifier la présence du monte-charge qui livrait à notre étage une cuisine d'ailleurs innommable, puisque le chef de la maison, se jugeant sans doute bien au-dessus de la confection de menus pour enfants, en confiait la corvée à un commis de cuisine.

Plus tard, lors des stages à la dure où mon père avait décidé de nous faire découvrir les réalités de la vie, nous avons poursuivi cet apprentissage de la dissimulation. Je me revoyais employée aux écritures d'une entreprise de bâtiment et travaux publics où je n'avais pas le droit de sortir de l'immeuble sans l'autorisation de mon supérieur, un odieux personnage en mal de souffre-douleur. Mais je me faufilais discrètement vers le bureau du PDG, dieu vivant accessible aux seuls patrons de divisions, un ami de mes parents qui m'attendait devant un jeu d'échecs avec un café fumant. Un jour, le petit chef découvrit le pot aux roses. Dégoulinant de sueur et d'inquiétude, il m'avait alors coincée dans un couloir pour me présenter ses excuses tout en me suppliant de glisser un mot en sa faveur. Un revirement qui m'avait écoeurée mais sur lequel je ne m'étais pas appesantie, tant j'étais soulagée que mes collègues, qui m'avaient prise sous leurs ailes et pour lesquelles je pointais un jour sur deux, ne se doutent de rien. Elles auraient eu le sentiment d'avoir été trompées. Et, d'une certaine manière, elles auraient eu raison car je n'avais nul besoin de leur protection, que mon intimité avec le PDG rendait dérisoire.

Je m'étais comportée lâchement, comme une planquée. Mais à ma décharge, les riches faisaient figure de salauds. Et je n'en menais pas large vu que la plupart des gens que je croisais se targuaient d'une conscience politique consistant surtout, me semblait-il, à se poser en ennemis des nantis. L'absurdité changerait de camp dix ans plus tard, car les héritiers paraient désormais dans les pages de magazine comme des vedettes de cinéma. Mais dans le fond rien n'avait changé, puisque l'argent, sans odeur ni personnalité propres, aimantant fantasmes et projections, charriait toujours autant de rêve et d'amertume.

Rares, pourtant, sont ceux qui se considèrent riches ou se définissent comme tels. D'abord parce qu'ils rechignent à s'envisager sous le seul angle de leur compte en banque. Et parce que la richesse est une notion dont les contours se révèlent mouvants. « Aisés, oui, répondent-ils lorsqu'on leur pose la question, mais riches... », comme si le silence qu'ils observent alors était le seul capable de rendre justice à leur idée de la fortune.

On ne se définit pas comme riche mais comme plus ou moins riche qu'un autre. Et puisque l'on est toujours le riche de quelqu'un, ce sont les autres qui vous désignent comme tel. Au point que la seule théorie qui tiendrait compte de cette réalité subjective établirait le seuil de la richesse à dix fois le montant de vos revenus.

Ce qui expliquerait que j'ai le plus grand mal à me situer sur l'échiquier du patrimoine. Car contrairement à Marie, économe et gestionnaire née, j'ai charge d'âme – un enfant ainsi qu'un ex-mari – et je suis « panier percé ». Aussi, plus encombrée qu'elle par l'image de fille riche dont on nous affuble constamment, je supporte plus mal les idées préconçues des uns et des autres à mon sujet.

J'aurais, selon eux, les moyens de voyager en première, de m'habiller haute couture et d'acheter de l'art contemporain. Un train de vie qu'il me faut assumer sans le mener. Inutile de réfuter un statut dans lequel je ne me reconnais pas, si je pense aux nuits blanches que me valent mes découverts en banque. J'aurais l'air de me plaindre, ce qui serait indécent et me vaudrait d'être taxée de *pauvre petite fille riche*. Expression que j'ai fini par prendre en grippe dans la mesure où elle m'a toujours été jetée à la figure par des gens ambigus qui cachaient leur rapport trouble à l'argent derrière cette raillerie censée démontrer leur détachement.

— Quant à savoir comment nous y prendre pour trouver un mari riche, tu as raison, Marie, ce n'est sans doute pas dans nos cordes. Et puis je ne suis attirée que par les timbrés... J'aime réparer les hommes, c'est plus fort que moi.

— Oui, j'ai cru comprendre, ironisa-t-elle en faisant référence aux deux années de cauchemar qu'avait duré mon mariage avec un homme que je jugeais irrésistible et qui s'était révélé fou comme un lapin. Mais... qu'est-ce qui t'empêche de réparer un dingue riche ?

Je ris, avant de lui répondre :

— Alors on se lance ?

— Tu parles !

— Mais comment trouver des prétendants ?

— Tu plaisantes là, j'espère.

Je suis très proche de Marie. J'ai trente ans, elle, trente-deux. Nous vivons à deux pas l'une de l'autre. On nous appelle « les sœurs » au café du coin même lorsque nous y venons séparément. Moi, avec mon fils, et Marie, avec ses amants. Notre entente n'a pas toujours été évidente car nous sommes différentes l'une de l'autre, et même opposées. Ma sœur pourrait être suédoise, et moi, brésilienne. Elle a la blondeur de mon père et la silhouette élégante de ma mère tandis que je suis brune comme ma mère, avec le côté solide, terrien de mon père. Marie est tout le temps impeccable, tandis que je donne une impression de désordre, avec mes cheveux bouclés et les courbes de mon corps qui, rétives à toute discipline, me dépassent à la façon dont les mots dépassent parfois la pensée.

Mais nous avions, lorsque nous étions enfants, des raisons supplémentaires de nous sentir différentes : Marie était la jolie et moi, l'intelligente. C'est ce qu'avait décrété notre mère sous l'influence de Miss Ross, notre gouvernante, tout en se déclarant gâteuse de ses filles. Une affirmation sympathique qu'il nous a bien fallu nuancer peu à peu. Car notre mère n'a jamais su quoi faire avec nous, et plus encore de nous. A commencer par le fait de nous concevoir. Ne risquait-elle pas d'abîmer sa silhouette ? Il est vrai qu'elle était une beauté. Longue brune aux attaches fines et aux salières saillantes, elle a la peau irisée, un nez busqué aux narines échanquées, des yeux noirs étirés vers les tempes et une démarche de danseuse propre aux très jolies femmes. Pourtant à l'inquiétude de sa dégradation physique succéda bientôt celle de perdre son mari, qui agissait la menace d'un divorce pour l'y contraindre. Et ce n'est que sous sa pression et son insistance qu'elle s'était décidée à procréer tout en se jurant qu'elle ne deviendrait jamais une de ces « mères aimantes et dépenaillées qui renoncent à toute séduction pour se dévouer à leurs enfants ». Aussi avait-elle engagé une Anglaise d'une soixantaine d'années pour assurer notre éducation en se gardant bien d'intervenir.

Nannie

J'ai dix ans. Personne ne se doute de rien. Pas même Marie, par bonheur incapable de deviner la duplicité de Nannie. Donc je me tais. Tout comme je garde pour moi les mauvais traitements qu'elle m'inflige. Car je ne veux pas gâcher le fragile bonheur de Marie en lui révélant que notre nurse me martyrise dès qu'elle se trouve seule avec moi. En effet, cette folle me bat en me giflant à tout-va sous n'importe quel prétexte pour se défouler. Et je vis dans une telle terreur de ces épisodes où elle se déchaîne sur moi avant de me laisser chancelante et terrorisée que je suis branchée sur son état d'esprit, comme un appareil électrique à une prise, pour saisir les variations de ses humeurs et me préparer à la prochaine crise.

La fureur se lève en elle comme le vent s'engouffre dans la voile d'un bateau. Je la vois se déployer, s'emparer d'elle et j'attends avec désespoir le moment où Nannie va m'attirer à l'abri des regards pour libérer sa colère en se jetant sur moi, tel un géant maléfique. Redoutable, elle a plus d'un tour dans son sac pour y parvenir.

Elle a par exemple décidé que je suis distraite, et qu'elle a pour mission de me faire passer ce trait de caractère qui menace gravement mes chances dans la vie, alors qu'en rêvant j'ai trouvé le moyen de sortir du cauchemar qu'elle me fait vivre. Ce qui fait que Nannie passe son temps à me mettre à l'épreuve devant ma sœur et mes parents en m'envoyant chercher un papier dans la bibliothèque, un numéro de téléphone dans son carnet d'adresses, ou un objet sur la table de nuit de sa chambre, et qui se trouve en fait dans son placard.

Je pars en mission, les yeux déjà brouillés par les larmes. Aussi, parvenue à destination, je perds du temps à regarder sans voir, à chercher sans réfléchir à ce que je veux trouver dans la pièce. Je suis perdue, aussi sûrement que la nuit dans une forêt, telle Gretel qui ne mesurait pas sa chance d'avoir Hansel avec elle au moment de tomber sur la sorcière qui mange les enfants. Je suis seule lorsque ma nurse me rejoint sous le prétexte de m'aider dans la pièce où elle m'a expédiée :

« Tu es nulle, ma pauvre fille, irrémédiablement nulle et empotée ! Tu as intérêt à te bouger, tu m'entends, me répète-t-elle en hurlant, sinon je vais m'énervier ! »

Nannie me tire volontiers les cheveux ou me gifle lorsqu'elle ne me jette pas à la tête des dictionnaires, des chaises ou des guéridons. Parfois elle se contente de croiser les bras et de siffler entre ses dents : « Vas-y, cherche, montre-moi comment tu t'y prends. Ah, tu es belle avec de la morve plein le nez et les cheveux dans les yeux, ma pauvre fille, je te plains. » Et avant que j'aie trouvé, toujours avant que je puisse réussir, ma nurse pointe l'objet du doigt, « Et ça, c'est quoi ça ? ». Je baisse la tête en signe de défaite et de soumission. Mais pour ajouter l'humiliation à ma débâcle, la furie s'acharne :

— C'est quoi ? tu vas me répondre à la fin ?

Je lui dis alors ce qu'elle veut entendre, mais je sens bien qu'elle a atteint le point où son excitation ne peut que retomber. Et de fait repue de violence, elle ne tarde pas à sortir enfin de sa transe pour me dire avec froideur : « Va te laver le visage, tu es laide à faire peur. » Puis elle me tourne le dos pour rejoindre mes parents, ma sœur et les invités éventuels auprès desquels elle joue aussitôt à l'employée modèle qui a dû faire face à la crise de larmes d'une pauvre fille complexée. Car lorsque je reviens, Nannie me tapote la tête, faussement magnanime :

— Oh ! elle est encore toute bouleversée...

Une exclamation d'apparence bienveillante que j'interprète à juste titre comme une insulte supplémentaire destinée à me signifier que je suis bouffie de larmes, et donc affreuse.

— ... il n'y a pourtant pas de quoi en faire un drame ! ajoute-t-elle en guise de conclusion, histoire de me notifier que l'incident est clos, que je n'ai pas intérêt à le raconter à ma mère, car elle est la plus forte, capable de faire passer sa cruauté pour de l'affection, et de tourner mes larmes de condamnée en pleurnicherie de petite fille susceptible. Je l'aurais tuée.

Nannie évite mon regard dans les heures qui suivent ces scènes, sans doute effrayée d'y lire ma haine et ma lucidité sur sa volonté pathétique

de nous dominer en achetant les bonnes grâces de Marie qui la valorise, et en cherchant à me détruire même si je peux la démasquer.

Car ma nurse n'a pas assez de bonté pour comprendre que je n'en ferai rien, que je ne veux pas enlever à Marie l'illusion d'avoir une bonne gouvernante qui aime tant la ravissante petite fille dont elle s'occupe. Et gâcher ainsi le peu de joie que ma sœur tire déjà de ses rapports avec celle que nous surnommons Louis XI parce qu'elle ressemble aux vignettes de nos livres d'histoire. Je vois bien que Marie surjoue largement son bonheur. A quoi bon lui révéler l'injustice pernicieuse dont je suis victime ? La dénoncer me ferait passer pour jalouse. J'aurais l'air de l'envier alors que je me réjouis de sa naïveté face à l'amour d'une mère de remplacement qui veut seulement la montrer. Car j'ai déjà compris que, malgré les apparences, ma nurse ne l'aime pas plus qu'elle ne m'aime.

Ma sœur n'est en effet pas mieux lotie que moi. Ainsi, lorsqu'elle s'inquiète de ne récolter que des mauvaises notes à l'école, Nannie lui dit que ce n'est pas grave au lieu de l'encourager ou de l'aider. L'excellence scolaire ne sert à rien puisque le monde est peuplé d'intellectuels diplômés qui ne réussissent pas dans la vie. Un discours qui présente le triple avantage de dire à ma sœur que, n'étant pas une intellectuelle, elle est sans doute idiote, à moi, que ma réussite scolaire et mon intelligence supposée ne me mèneront à rien, et de nous opposer encore et toujours.

Au fond, notre nurse est sotte. Elle veut nous dominer, mais n'a pas les moyens de son ambition. Aussi pour y parvenir lui faut-il à la fois nous couper les ailes et nous diviser, inquiète de nous voir la dénoncer si nous nous sentons en mesure de cumuler beauté et intelligence, et de nous entendre pour assembler les pièces du puzzle qui ferait apparaître ses faiblesses.

Nannie était laide à faire peur dans sa blouse blanche. La peau tannée par le soleil d’Egypte où elle avait passé une bonne partie de sa vie, elle avait un nez fin et crochu, des lèvres minces comme des cicatrices, des yeux bleus délavés cerclés de rouge, et des seins si lourds qu’ils encombraient sa taille. Ravie par la beauté de Marie, elle semblait ne pas s’en lasser. Elle la prenait dans ses bras, la touchait comme pour se l’approprier davantage et la photographiait partout, tout le temps.

Cet attachement faisait-il l’affaire de ma mère qui vivait dans la terreur de voir démissionner la gouvernante ? Ou bien se laissa-t-elle influencer par les préférences de la nurse ? Toujours est-il que ma mère, lui emboîtant le pas, consacra ma sœur en vedette attitrée de la famille. Et il y a ainsi dans les placards de la maison des albums entiers de Marie à tous les âges : bébé doré de publicité ; petite fille rieuse aux boucles blondes ; jeune fille malicieuse miraculeusement épargnée par les coups bas de la puberté. Et des centaines de clichés de la ravissante jeune femme longue et blonde qu’elle est devenue sont épinglés aux murs des appartements de ma mère, encadrés et posés sur les tables juponnées de son boudoir, ou rehaussés dans des chevalets en argent sur le dessus de sa cheminée.

Ma mère pouvait donc se déclarer « gâteuse » de Marie, du moins au sens étymologique du terme, puisqu’elle la gâtait littéralement en la couvrant de jouets qui encombraient notre salle de jeux. Des comptoirs d’épicerie, des maisons en forme de château fort où nous essayions de nous cacher de la nurse, des chevaux à bascule avec des crinières en crin véritable auquel j’étais allergique et des voitures à pédales dans lesquelles nous pouvions prendre place à quatre. Bref, des jouets chers et raffinés, accessoires destinés à satisfaire la nurse qui pouvait ainsi parader et montrer *urbi et orbi* la mesure du goût de sa patronne, de son niveau de vie et de son amour pour nous. Mais cette avalanche de jouets permettait surtout à Miss Ross de jouir du spectacle de Marie à cheval, en voiture, ou en maîtresse de maison, à la façon d’une panoplie qui lui avait fait défaut pendant son enfance. Car elle jouait à la poupée avec Marie, l’habillant, la coiffant, demandant sans cesse à ma mère qu’elle lui achète des vêtements, des barrettes et des rubans assortis à ses tenues.

Certes, ma sœur n'était pas la seule à laquelle ma mère achetait des jouets ou des vêtements. J'en avais aussi. Mais lorsqu'elle offrait à Marie une cuisine miniature avec son four en état de marche et sa dînette en porce laine, elle me donnait un tapis de sol pour faire de la gymnastique ainsi qu'une encyclopédie pour enfants destinée à compenser la différence de valeur entre nos cadeaux. L'injustice qu'elle m'infligeait n'était pas criante. Ma mère croyait exaucer les souhaits que nous aurions confiés à la nurse et pensait tenir compte de nos caractères respectifs, alors que Miss Ross les inventait selon ses désirs.

Il en allait de même pour les vêtements. Dès qu'il s'agissait de Marie, la nurse mettait en avant le fait que nous grandissions si vite qu'il était nécessaire que notre mère renouvelle notre garde-robe. Mais s'il s'agissait de moi, elle pensait devoir lui faire faire des économies. C'est ainsi que je portais souvent les vieilles affaires de ma sœur dans lesquelles j'étais boudinée. Bref, j'étais la boulotte mal fagotée. Recyclée en faire-valoir de Marie lorsque nous étions convoquées pour dire bonjour et faire la révérence dès qu'il y avait un invité à la maison. Etions-nous déjà en pyjama, qu'il nous fallait néanmoins nous rhabiller et nous coiffer avec les rubans assortis à nos tenues pour jouer à la perfection notre rôle de petites filles modèles faisant la révérence, bonjour Madame, *how do you do...*

La nurse, faussement en retrait, caressait les cheveux de Marie avant de me pincer la joue, affichant une tendresse bourrue censée apporter le réconfort nécessaire à ma détresse de petite fille ingrate. Elle semblait me dire ce n'est pas grave, ta maman t'aime quand même, même si tu n'es pas belle comme Marie. Pourtant tout ce qu'elle parvenait à produire était une grimace destinée à tromper ma mère et ses convives tandis qu'elle me faisait mal en me pinçant vraiment. Pour me punir d'être moins belle que ma sœur et de dépareiller le joli tableau qu'elle voulait offrir à tout ce beau monde, pensais-je en refoulant mes larmes car il ne fallait pas pleurer devant « les grandes personnes ».

Mais j'étais trop jeune, incapable de partager avec Marie la souffrance d'être délaissée par notre mère et de lui confier la duplicité de la nurse à mon égard. L'injustice dont j'étais victime était si insidieuse qu'elle l'aurait mise en doute. Elle m'aurait jugée malveillante sans oser me le

dire. C'est sans doute ce qui m'a amenée à devenir psychanalyste : l'envie d'avoir l'autorité et les connaissances nécessaires pour persuader les mères de s'intéresser à leurs enfants, mais aussi pour leur dire de se méfier d'elles-mêmes. Car elles ont beau être irremplaçables – forte de mon expérience et de mes lectures d'Alice Miller, de Winnicott et de Melanie Klein, j'étais bien placée pour le savoir –, elles peuvent aussi être plus nocives que les pères lorsqu'elles sont toutes-puissantes comme la matrone déséquilibrée qui était chargée de mon éducation.

Mon père ne s'en était pas soucié davantage. Comme beaucoup d'hommes, il s'était déchargé sur sa femme des tracasseries de la vie quotidienne, dont celui d'élever ses enfants. Aussi, naviguant entre culpabilité et reconnaissance, il pensait que notre mère s'acquittait au mieux de cette tâche avec l'aide d'une gouvernante, sans songer à nous protéger. Mais il jugeait aussi le désintéressement de notre mère plus sain que le soin constant que les femmes d'aujourd'hui prodiguent à leur progéniture.

Il s'ensuivit que je ne le connaissais pas. Ou plutôt, je ne connaissais de lui que ce que ma mère en disait : « Attention, votre père dort ; il travaille. » C'était la figure au bout du couloir au premier étage. Un géant blond aux sourcils broussailleux, qui roulait des yeux bienveillants en nous adressant la parole. Il ne nous était pas inconnu, mais inaccessible. Un sphinx figé dans le travail qu'il ne fallait surtout pas déranger. C'était l'homme de la maison. Et nous étions élevées dans le culte de son bien-être, contribuant ainsi au halo de prestige créé autour de lui par ma mère. Mais, isolé par ces attentions, ces égards et toute cette déférence, mon père, tel un dignitaire d'opérette, n'avait son mot à dire sur rien. Ma mère se contentait de lui donner l'illusion qu'il était au centre de ses préoccupations. Parce qu'elle avait beau affirmer qu'entre « ses enfants et son mari, elle avait choisi son mari », je n'arrivais pas à croire à cette version d'elle-même en épouse amoureuse. Je la jugeais incapable de s'intéresser à quiconque, mari ou enfants.

Au milieu de ces adultes changeants, l'Agapanthe constituait un point d'ancrage. Notre vie y était immuable et confortable, malgré le carcan de règles et d'interdits auxquels nous étions soumises qui produisait en nous une tristesse et un ennui imperceptibles et continus. Nous savions que

cette souffrance répondait à un motif noble que nos parents appelaient l'éducation. Elle était d'inspiration janséniste, à ceci près que, loin de nous inculquer un mépris de l'argent propre à la religion et l'aristocratie, ils nous familiarisaient avec le luxe en nous interdisant d'en jouir. Il en résultait que les invités à l'Agapanthe, impressionnés par le faste de la maison, nous prêtaient une vie d'enfants gâtés qu'ils ne nous auraient pas attribuée s'ils nous avaient aperçues dans une maison en Bretagne ou une ferme dans le Limousin. Sans soupçonner que, loin de bénéficier des privilèges réservés aux adultes, nous n'avions pas non plus le droit d'en partager les plaisirs, comme celui de la baignade, dont nous ne profitions qu'à l'heure de leur sieste avec la consigne de déguerpir de la plage sous un prétexte quelconque dès qu'ils y arriveraient pour ne pas les importuner.

Nous avons ainsi appris à nous effacer. Une leçon de délicatesse dont je suis reconnaissante à mes parents, bien qu'elle nous ait condamnées, ma sœur et moi, à observer les autres s'engouffrer dans les portes de l'existence, tandis que nous interprétons leur langage ou leur inconscient à travers nos métiers d'interprète et de psychanalyste. De la même façon que nous avons obéi à l'image plaquée sur nous depuis notre enfance, de jolie fille pour Marie, qui a choisi une profession dans laquelle sa beauté fait merveille alors qu'elle aurait pu être chercheuse, astrophysicienne ou banquière, et d'intelligente pour moi, qui ai opté pour une profession où j'exerce mon esprit sans être vue.

Toujours est-il que l'Agapanthe nous a soudées, ma sœur et moi, dès que Nannie a renoncé à nous y accompagner pour partir en vacances de son côté. Nous y avons déteint l'une sur l'autre. Moi, en poussant Marie à se rendre compte qu'elle n'était pas une ravissante idiote. Et j'ai réussi. Au point que, devenue une star dans son métier, elle ne travaille plus comme simple interprète, sauf pour le président de la République qu'elle accompagne dans tous ses déplacements, et elle a monté sa propre agence. Et Marie, en m'aidant à devenir jolie, bien que mon apparence m'ait toujours moins importé que mon travail. Cela m'a demandé des efforts. J'avais une telle habitude de ne pas payer de mine que j'ai eu du mal à renoncer à l'impression d'être invisible. Mais je me suis appliquée, avec l'aide de Marie, mon guide en la matière. Et le regard que les

hommes portent désormais sur moi semble indiquer que j'y suis parvenue.

Et puis l'Agapanthe est devenue une part de notre identité. Elle seule pouvait illustrer notre éducation, ainsi que le raffinement et la culture de nos parents en donnant à voir l'écheveau subtil de nos codes et de nos contradictions. Certes, nous savions que le temps la modifiait lorsqu'il ne la dénaturait pas à force de réparations et de rénovations, et que la vie que nous y menions, déjà anachronique, ne tarderait pas à évoluer en aberration. Mais elle était toujours debout, et en état de marche quelques mois par an. Et j'étais heureuse que mon fils de sept ans puisse y venir tous les ans en août après un mois passé avec son père. Pour qu'il comprenne l'éducation que j'y avais reçue et qu'il hérite de cette culture sans que j'aie à la lui enseigner de façon académique. Car l'Agapanthe était aussi, comme n'importe quelle maison de famille, un génial outil de transmission qui liait le passé à l'avenir.

Aussi, n'y avait-il rien d'étonnant à ce que nous tentions d'en empêcher la vente. D'autant que l'idée de Frédéric avait le mérite de rendre l'Agapanthe utile, en nous l'appropriant quelques jours pour y attirer des prétendants. Et y vivre pour la première fois une aventure commune avec Marie, où nous nous découvririons telles que nous étions devenues, me réjouissait.

La maison

L'Agapanthe n'a rien de tapageur. Aucune colonnade, pas de balustrade sur la mer. C'est une villa méditerranéenne construite autour d'une véranda, tel un monastère autour de son cloître. Le contraire d'une maison avec une vue. Comme si la mer avait décidé de se tourner en courtisane avertie pour s'y laisser deviner, entrevoir par touches miroitantes à travers l'ombre de ses plantes grasses et de ses sous-bois au lieu de s'exhiber sous ses fenêtres, telle une fille facile, comme elle le fait devant les autres villas de la Riviera.

Au lieu de cela, le jardin offert à tous les regards de la maison invite à la rêverie en produisant un effet graphique, stylisé d'estampe. Sa pelouse déroule son tapis vert sous le baldaquin de ses pins parasols, dont les silhouettes longues, obliques comme des traits de fusain, conjuguent les nuances cendrées de leurs écorces. Tandis qu'un triangle de mer se détache de l'ouverture de la haie au bout de la pelouse, tel un point de fuite vers l'horizon.

La nature y est domptée à force de soins constants. Le gazon garde l'empreinte de nos pas comme la pression d'un doigt sur du velours de soie. Et les troncs, les branches des pins exigent d'être retenus par des câbles pour ne pas ployer ou tomber les uns sur les autres. Ainsi domestiqué, le jardin a de faux airs d'antichambre où l'on aperçoit parfois un barbon se hâter à la suite d'une pulpeuse créature ou un couple se faire une scène de ménage.

Pourtant, réconciliant l'intérieur et l'extérieur, il relie la maison à la mer. Et ce glissement progressif vers la nature est illustré par un agencement rigoureux des espèces. Les oliviers, presque urbains sur la terrasse devant la maison où ils sont enchâssés entre les dalles de pierre, tels des platanes dans un préau d'école, se font plus sauvages un cran plus bas parmi les brassées de lavande du terre-plein suspendu à mi-hauteur de l'escalier menant à la pinède. Puis les cyprès et les lauriers-roses se contentent d'un rôle de faire-valoir au pied de l'escalier. Tandis que les haies, prenant le relais, assurent le passage du végétal au

minéral en encadrant la pelouse jusqu'à la garrigue qui s'échappe des rochers de la plage.

L'Agapanthe est un théâtre à l'italienne : la pelouse en est la scène, les chambres sont les loges, et la terrasse, c'est la corbeille d'orchestre desservie de part et d'autre par deux escaliers identiques.

Il est vrai que la maison a la particularité d'être symétrique en toutes choses. Des toilettes d'invités aux cabines de douche, tout a été conçu en double, et souvent réparti entre hommes et femmes. Ce qui n'est pas le cas de ces escaliers qui font double emploi. Pourquoi utilisons-nous toujours celui de droite ?

Peut-être y a-t-il dans chaque maison un circuit tacite emprunté par ses habitants qui résiste à toute logique, et même aux aménagements ? A l'Agapanthe, c'est l'escalier de droite qui nous attire comme s'il était marqué d'une trace invisible et impérieuse qui nous fait renoncer à l'autre escalier malgré la construction récente d'une piscine de ce côté de la maison.

II

Week-end du 14 Juillet

OceanofPDF.com

Les participants du week-end du 14 Juillet 2007

LA FAMILLE

MARIE ETTINGUER

LAURE ETTINGUER

FLOKIE ETTINGUER

EDMOND ETTINGUER

LES PILIERS

GAY WALLINGFORD

FRÉDÉRIC HOTTIN

LA PETITE BANDE

ODON VIEL

HENRI DÉMAZURE

POLYSÉNA DÉMAZURE

LASZLO SCHWARTZ

LES NOUVEAUX

JEAN-MICHEL DESTRET

LAETITIA BRAISSANT

BERNARD BRAISSANT

Tableau de bord établi par la secrétaire

M. et Mme EDMOND ETTINGUER Chambre Monsieur et Madame

Mme LAURE ETTINGUER Chambre de « Flora »

(Arrivée vol AF jeudi 20h)

Mlle MARIE ETTINGUER Chambre d'« Ada »

(Arrivée vol Easy Jet vendredi 17h)

Lady GAY WALLINGFORD Chambre pivoine

M. FRÉDÉRIC HOTTIN Chambre chinoise

M. ODON VIEL Chambre turquoise

(Gare de Juan-les-Pins vendredi 18h)

Cte et Comtesse HENRI DÉMAZURE Annexe chambre corail

M. LASZLO SCHWARTZ Chambre lilas

M. JEAN-MICHEL DESTRET Chambre jaune

(Arrivée Vol AF vendredi 17h30)

M. et Mme Bernard BRAISSANT Chambre de « Sacha »

(Arrivée vol Easy Jet vendredi 17h)

Tableau décliné par ordre alphabétique pour l'office et les téléphones, par ordre d'arrivée avec la date de départ pour les chauffeurs et les femmes de chambre, et par nombre d'invités par repas pour la cuisine.

OceanofPDF.com

Ma sœur et moi n'eûmes nul besoin de nous accorder sur la suite des événements qui nous menèrent au week-end du 14 juillet. Marie usa de son charme, et apprit que l'état des finances de notre père était toujours florissant, tandis que je faisais des recherches pour établir une liste de prétendants aux yeux desquels une invitation à l'Agapanthe paraîtrait fortuite et naturelle.

Jean-Michel Destret présentait l'avantage d'être un ami de Laetitia et de Bernard Braissant, proches de ma sœur. Il était riche, mais à quel point ? Sans doute pas tant que cela malgré son salaire astronomique, son parachute doré et les titres du groupe qu'il dirigeait. Mais il était difficile de le savoir avec certitude concernant ce genre de patron-vedette dont les journaux se gargarisaient. Enfin un entrepreneur français ! Quant aux Braissant, ils se montrèrent enchantés à l'idée de l'amener un week-end à la maison et de servir ainsi d'intermédiaires entre ce nouveau venu du CAC 40 et de prestigieux représentants de l'*establishment*.

Les Braissant étaient loin d'être ma tasse de thé. Ils faisaient partie de ces faiseurs que Marie côtoyait dans son métier, des « acteurs culturels » importants qui s'étaient fait une place au soleil en lisière de la hiérarchie officielle de la culture à coups de pétitions et d'indignations tonitruantes. Leurs modèles ? Zelda et Scott Fitzgerald pour la beauté et le glamour, Sartre et Beauvoir pour le charisme, l'autorité morale et le pouvoir d'influence. Brandissant leur conscience politique à tout bout de champ, ils s'approprièrent l'intérêt et l'importance des problèmes auxquels ils s'intéressaient, qu'il s'agisse de la tragédie du Darfour, du génocide du Rwanda ou de la détresse des sans-papiers. Et ils s'attendaient à être traités avec le respect et la gravité que méritaient ces questions. Leurs interlocuteurs rechignaient-ils à leur témoigner la déférence requise ? Ils les jugeaient insensibles, écervelés ou, pire encore, bourgeois, catégorie dans laquelle ils ne manquaient pas de me ranger en tant que fille à papa.

Marie, sans doute grandie par leur fréquentation et celle des gens de pouvoir, échappait à ce jugement définitif. Ils la traitaient avec un mélange de condescendance et de bienveillance. Ils avaient jeté leur dévolu sur elle dans le rôle de leur « riche héritière », à la façon dont les antisémites se choisissent invariablement un « bon juif ». Sauf qu'au lieu de chercher à démontrer qu'ils n'étaient pas racistes, ils voulaient

illustrer qu'à l'exception de ma sœur, ils méprisaient l'argent. Un minimum, de la part du rédacteur en chef d'un journal satirique et d'une directrice de la communication d'un homme politique et, plus généralement, de la part d'intellectuels de gauche. Bref, les Braissant étaient des pique-assiettes. Et je les trouvais aussi imbuables que prétentieux. Mais ils avaient le mérite de nous amener Jean-Michel Destret sur un plateau d'argent, me rappela Marie.

Vendredi, 7 heures

— Tu peux m'expliquer pourquoi ce garçon fait venir sa voiture et son chauffeur de Paris alors qu'il arrive par avion cet après-midi à l'aéroport de Nice ? me demanda ma mère, résolue dès 7 heures du matin à ne pas se laisser impressionner par le prestige de nos invités, tant l'agaçait par principe toute réussite qui n'était pas celle de mon père ou de ses amis.

— Quoi ? lui répondis-je.

— Sa secrétaire a téléphoné hier, figure-toi, pour demander si l'on pouvait loger son chauffeur. Il ne peut pas louer une voiture comme tout le monde ? C'est inimaginable ! Et tellement mal élevé !

— Je dois dire que c'est franchement curieux, et assez gonflé. Mais tu as de quoi le loger ou non ?

— Oui, une des deux petites chambres au-dessus du garage. Un coup de chance.

Arrivée la veille au soir, j'avais envie de faire un tour de la maison, d'en reprendre possession comme tous les ans au début de l'été. Était-ce l'ampleur, l'harmonie de ses proportions, la simplicité de son architecture, ses couleurs fauves de villa italienne ? Ses détails, des appliques en albâtre à l'ogive des ouvertures, en passant par les boudoirs tapissés de miroirs et de chêne cerné ? Ou encore la pelouse parsemée de pins parasols en pente douce vers la mer ? Il me semblait que je me déployais à l'Agapanthe comme ces fleurs en papier japonaises qui se déplient et gonflent dans l'eau.

Je descendis jusqu'à la plage. Creusée dans la roche et suspendue tel un promontoire au-dessus de l'eau, elle était nichée au centre d'une baie

évasée vers l'horizon qui semblait tenir la mer entre ses bras. Il était si tôt que l'eau était lisse comme une nappe d'huile. Je jetai un coup d'œil à gauche, vers la maison dans laquelle j'avais vu se tourner un *James Bond* et qui changeait constamment de propriétaire. Le drapeau hissé au bord de la mer était russe cette fois. Un mafieux sans doute. C'est ma mère qui doit être contente, me dis-je perfidement en me forçant à me tenir debout à l'extrémité du plongoir malgré mon vertige. J'hésitai à me baigner en risquant un pied dans l'eau en bas de l'échelle, mais elle me parut trop pâle et trop froide sous le soleil du petit matin.

Je respirai l'odeur de curry qui s'échappait des plantes entre les rochers, celle de varech qui stagnait dans la grotte aménagée en cabine de douche ainsi que l'enivrante moiteur de la caverne aménagée en bar. Puis je flânai le long du sentier au bord de la mer jusqu'à l'autre plage de la maison, un triangle de pierre au ras de l'eau, réservée au personnel. Aussi par une réjouissante ironie du sort, nos domestiques étaient-ils voisins de l'un des hommes les plus riches du monde, un prince saoudien qui avait acheté plusieurs maisons de la baie à droite de la nôtre. Je me surpris à presser le pas en longeant sa plage, tant me rendait nerveuse son service de sécurité composé de gardes armés postés tous les trente mètres qui braquèrent aussitôt leurs regards sur moi. Et je regrettai les cigarettes que je m'autorisais encore de temps en temps en remontant jusqu'à la maison où j'arrivai, essoufflée.

— Alors, ça y est, tu as fait ton tour de piste ? Demande ton plateau et viens t'installer avec nous, m'ordonna Frédéric.

Dans l'office, un maître d'hôtel s'affairait déjà en tablier et en bras de chemise à confectionner les jus d'abricot et de framboise du petit déjeuner, les pyramides de sandwiches au concombre servis à l'heure du thé, et à raper les zestes de citron vert indispensables aux Cosmopolitan du soir.

— Madame Laure !

— Marcel ! comment ça va ? Votre hanche, ça va mieux ? Et les enfants ?

Marcel venait de Mont-de-Marsan. Marié, arthritique, il avait deux filles, dont l'une faisait un début de carrière prometteuse dans la banque.

C'est tout ce que j'aurais pu dire de lui. Car il appartenait, comme les autres membres du personnel, à une armée de l'ombre dont nous savions peu de choses.

Nombreux, et omniprésents, ils œuvraient en effet si discrètement, invisibles et silencieux, que la façon dont ils remplissaient leurs tâches demeurait pour nous un mystère. Ainsi par quel miracle nos chambres étaient-elles faites ? Et comment le salon, que nous quittions tard dans la nuit, se retrouvait-il impeccable dès 7 heures le lendemain ? Sans parler des serviettes de bain laissées au bord de la mer ou autour de la piscine que nous trouvions pliées dans des panières ou dans la grotte de la plage !

Le personnel oscillait sans cesse entre travail et discrétion, préférant parfois renoncer à ses tâches, plutôt que de se faire remarquer. Et leur chorégraphie, d'un raffinement imperceptible comme les ourlets lestés de plomb de nos grand-mères, produisait un effet proche de la perfection. La maison, telle une bulle de plaisirs affranchie de toute contingence matérielle, incitait à la rêverie sinon au bonheur. Une sorte de ventre maternel dont il nous fallait sortir pour constater que personne ne vivait plus ainsi, ne vivait plus comme nous.

La Règle du jeu, film de Jean Renoir (1939)

Extraits :

CHRISTINE de La CHESNAYE (maîtresse de maison)

— Jean n'est pas là ?

CÉLESTIN, le commis de cuisine

— Oh ! non, Madame la Marquise, il est à Orléans avec la camionnette, pour le poisson.

CHRISTINE de La CHESNAYE (maîtresse de maison)

— Vous lui expliquerez pour le régime de Madame de La Bruyère. Elle mange de tout, mais pas de sel.

MADAME de La BRUYÈRE (invitée)

— Non, au contraire, beaucoup de sel, mais du sel marin, et seulement après la cuisson. Oh ! c'est très facile, un enfant comprendrait. Après cuisson !

CHRISTINE de La CHESNAYE (maîtresse de maison)

— Vous avez du sel marin ?

.../...

(A la table du personnel)

LISETTE

— Des asperges ?

GARDE-CHASSE

— Non merci, jamais de conserve. Je n’aime que le frais, à cause des vitamines.

.../...

CÉLESTIN, le commis de cuisine

— Chef, vous avez pensé au sel marin pour la mère La Bruyère ?

JEAN, le chef

— Madame La Bruyère mangera comme tout le monde. J’accepte les régimes, mais pas les manies.

.../...

JEAN, le chef

— La Chesnaye, tout métèque qu’il est, m’a fait appeler l’autre jour pour m’engueuler pour une salade de pommes de terre. Vous savez, ou plutôt vous ne savez pas que, pour que cette salade soit mangeable, il faut verser le vin blanc sur les pommes de terre lorsque celles-ci sont encore absolument bouillantes, ce que Célestin n’avait pas fait parce qu’il n’aime pas se brûler les doigts. Eh bien, lui, le patron, il a reniflé ça tout de suite. Vous me direz ce que vous voudrez, mais ça, c’est un homme du monde.

— Roberto n'est pas là ? demandai-je au maître d'hôtel présent dans l'office.

— Non, il est parti en courses.

— Bien sûr, suis-je bête !

Car Roberto, le maître d'hôtel en chef, était chargé de l'achat du pain, des journaux, des fleurs pour la composition des bouquets, des fromages et des fruits qu'il disposait en plateaux, sur des assiettes pour les chambres des invités ou en corbeilles pour les centres de table. Il s'occupait aussi d'émincer les fruits servis au petit déjeuner et d'ouvrir les amandes fraîches disposées à l'apéritif sur les tables basses de la loggia.

— Qu'est-ce que Madame va prendre pour son petit déjeuner ? me demanda Marcel en ouvrant un placard.

Une vingtaine de plateaux dressés de cafetières, de pots à lait et à confiture en céramique de Vallauris y étaient rangés à côté d'un petit carnet suspendu à un crochet. Racorni et gondolé par l'humidité, il contenait les commandes habituelles des invités. Thé citron + yaourt nature + fruits + *Herald Tribune*, pouvait-on lire sous le nom de Lady Wallingford. Tandis qu'il fallait venir à bout d'un paragraphe entier pour les exigences de Laszlo Schwartz : œufs brouillés, bacon, saucisses, croissant, pain grillé, confiture (sauf marmelade d'orange), café au lait, *Herald Tribune*, *Nice Matin*, *Le Figaro*, *Le Monde*.

— Du thé au lait ? s'étonna Marcel, parce que d'habitude vous prenez...

— Du café noir. Oui, c'est vrai. Je suis désolée, Marcel, de changer ainsi, cela ne vous facilite pas la tâche. Heureusement que tout le monde ne fait pas comme moi.

Je regagnai la loggia, une sorte de patio couvert prolongé par un vélum au-dessus de la terrasse en surplomb de la pelouse et la mer. Aménagée en salon, elle desservait toutes les pièces de réception de la maison et servait ainsi de forum à la cité qu'était l'Agapanthe en abritant toutes les intrigues et les conversations. Je m'installai à côté de Gay et de Frédéric dans un des fauteuils en rotin des années 40 en face de l'immense canapé

en toile verte où ma mère trônait dès le petit déjeuner. Le commentaire de l'actualité s'étoffait avec le réveil des invités qui sortaient peu à peu de leurs chambres. Chacun prenait le pouls des événements. Qu'avait déclaré le ministre des Finances la veille, combien de morts avait causé ce tremblement de terre ? Comment avaient dormi les uns et les autres ? Qui voulait aller en ville ou se baigner ?

— Quels sont tes clients déjà arrivés ? m'enquis-je auprès de ma mère.

Il faut dire que mes parents, heureux de s'encanailler, comparaient volontiers leurs invités à des « clients », et l'Agapanthe à une pension de famille dont ils se proclamaient « les patrons ».

— Ecoute, à part Gay et Frédéric ici présents, il y a les Démazure, Henri et Polyséna, et puis Schwartz, qui est arrivé il y a deux jours.

— Bingo ! songeai-je en regrettant l'absence de Marie avec laquelle j'aurais échangé un sourire complice.

Car ma mère venait à nouveau de trahir son attirance pour Laszlo Schwartz en mentionnant son nom de famille sans préciser son prénom. Ce qui constituait un comportement tout à fait extravagant de la part de quelqu'un aussi à cheval sur l'étiquette. Ma mère déclinait en effet scrupuleusement les noms et prénoms de tout un chacun, disant par exemple : « Henri Démazure vient de téléphoner. » Sauf par écrit ou lors de présentations, où elle ajoutait, si besoin était, le titre de la personne : « Je vous présente la duchesse de Cadaval ou Lord Fraser. » A moins bien sûr qu'il ne s'agisse d'un fournisseur, auquel cas elle faisait précéder le nom de famille d'un « Monsieur » ou « Madame » d'autant plus condescendant qu'il avait l'air déférent. Ce qui donnait quelque chose du genre : « Monsieur Lefèvre, vous pensez à mon devis pour les rideaux du salon ? »

Bref, ma mère avait beau prendre un air anodin et dégagé pour évoquer Laszlo Schwartz en surveillant son intonation avec un sourire entendu qu'elle imaginait imperceptible, son trouble ne pouvait pas nous échapper. Il faut dire que Laszlo était séduisant. Grand, élégant, la crinière argentée et intimidant à la façon de ceux qui font savoir qu'ils ne suivent que leurs propres règles, il pouvait même sembler hautain. En tout cas à ma mère, timide et complexée de nature malgré son élégance et

ses airs frondeurs, et qui aurait été paralysée par lui s'il ne lui avait pas été présenté par les Démazure auxquels il était lié par une amitié inexplicable.

Bluffée par son talent, sa renommée et sa liberté de ton et de pensée, elle ne se remettait pas de l'intérêt qu'il lui témoignait. Car si Laszlo, auquel les riches avaient toujours inspiré de la curiosité, avait vite succombé à son hospitalité, il s'était surtout peu à peu laissé aller à flirter avec elle. Ouvertement, mais sans réelle équivoque, pour le plaisir de draguer et de rudoyer gentiment une femme du monde et pour celui, plus raffiné, d'expérimenter un marivaudage d'un autre âge qu'il n'avait jamais eu le temps ni les moyens de vivre.

— Et Odon Viel, il ne vient pas cette année ? lui demandai-je.

Il ne manquait plus que notre astrophysicien, le prix Nobel de la famille qui présentait l'inconvénient majeur de nous croire capables de comprendre les nuances de la mécanique quantique et de la physique atomique et moléculaire, pour que soit au complet le groupe d'amis de ma mère, qu'elle appelait avec une certaine fierté sa « petite bande », et que Marie, mon père et moi nommions ses « chouchous ». Composé de Gay, de Schwartz et des Démazure, ils étaient intellectuels, cultivés et, à l'exception de Gay, parfois « rasoir » comme le disait mon père, qui préférait de loin des originaux comme Georgina de Marien ou Charles Ramsbotham, que ma mère qualifiait d'« olibrius » ou de « bras cassés ».

— Si, il arrive à Juan-les-Pins par le train de 6 heures.

— Peut-être faudrait-il expliquer à ce cher Odon qu'il est désormais moins cher de voyager en avion qu'en train. Car je doute fort que son billet soit plus avantageux que les 30 euros d'un Paris-Nice sur Easy Jet, même avec sa fameuse carte vermeil et les réductions dont il est si friand, laissa tomber Gay sur un ton théâtralement sinistre, qui nous fit exploser de rire, Frédéric et moi.

Entendre Gay commenter les prix des transports en commun était tout à fait incongru. Car elle était grand genre. Une vieille dame désormais. Mais belle encore, grande, mince, et quelle classe ! Telle Ava Gardner dans un film hollywoodien, elle semblait toujours prête à tenir la vedette,

même au réveil, dans sa robe de chambre en satin champagne et ses mules assorties avec Popsicle, son bichon maltais sur les genoux.

Elle n'était pas du genre à égrener ses souvenirs. Aussi personne ne songeait à lui poser des questions sur sa vie. Sauf moi, qui m'y étais risquée une fois pour m'entendre dire qu'elle avait été traversée de tragédies. Elle avait débuté comme aventurière. Je l'imaginais, en tout cas, à la façon dont elle s'était réinventée en troquant son prénom d'origine pour celui de Gay. Mais sa carrière s'était arrêtée dans les camps, un épisode de sa vie qu'elle ne mentionnait jamais. Puis elle avait collectionné les maris, jusqu'au dernier, Lord Wallingford, dont elle était veuve, qui avait fait d'elle une femme du monde.

— Et ta sœur, elle arrive quand ? nous interrompit ma mère que ma complicité avec Frédéric avait toujours agacée.

— A 5 heures. Par le vol Easy Jet justement. Avec les Braissant.

Puis devant son air – faussement – étonné, j'ajoutai :

— Tu sais, Laetitia et Bernard Braissant, les amis de Marie...

— Qu'est-ce qu'ils font dans la vie déjà ? demanda-t-elle.

— Ils sont dans les médias, la communication...

— Ah ! oui, de la télévision ou quelque chose comme ça, répliqua-t-elle sur un ton dégoûté.

— Oui, enfin de la communication pour elle, et du journalisme pour lui.

— Quelle horreur ! Dire que ton père et moi avons réussi jusqu'à présent à éviter la présence de journalistes dans cette maison.

Sa remarque était d'autant plus injuste qu'à aucun moment, mes parents ne nous avaient fait la moindre objection lorsque Marie et moi avions décliné les noms et qualités de nos invités. Encore moins à propos des Braissant, pour lesquels Marie avait pris le soin de préciser la nature exclusivement politique de leurs intérêts professionnels pour les rassurer. Car elle savait à quel point nos parents se méfiaient des journalistes. Et nous n'étions pas loin de partager leur point de vue puisque nous les jugions incapables de loyauté envers quiconque s'il avait un intérêt médiatique. Et souvent inaptes à respecter la frontière entre l'officiel et

l'officieux, le fameux *off* qu'ils brandissaient à tout bout de champ pour établir un lien de confiance qu'ils trahissaient à la première occasion, taraudés par la tentation du scoop ou le désir d'écrire un bon papier.

Impossible de se lier d'amitié avec un journaliste si l'on est une figure publique, nous avaient répété nos parents. Comment exiger d'un ami qu'il fasse passer ses sentiments avant sa carrière ? De toute façon, la discrétion représente un sacrifice si exorbitant qu'il vous le fera payer au prix fort. La preuve ? Acceptez d'un « ami » journaliste qu'il écrive un article sur vous : saisi par la peur d'être complaisant à votre égard, il mettra un point d'honneur à se montrer plus sévère que ses confrères. A moins que ses critiques, fondées sur la connaissance intime qu'il a de vous, n'en apparaissent que plus pénibles.

Mais elle se trompait de cible car s'il y avait un de nos invités à critiquer sur le sujet, c'était sans doute Jean-Michel Destret. Marie et moi jugions en effet du dernier « plouc » de courir après la notoriété comme il semblait le faire en se baladant avec délectation de plateau télé en séance de photos pour accéder au navrant statut de *people*. Une catégorie fourre-tout de gens qui regroupait aussi bien des vieux romanciers facétieux, que des mondains décrépits grisés d'apparaître dans les pages réservées à des événements publicitaires, ou des chroniqueurs vertigineux de vacuité qui intervenaient à tout bout de champ dans les débats télévisés. Et ce déplorable travers serait une des choses qu'il conviendrait de réformer chez ce Destret, s'il en venait à nous intéresser, Marie ou moi. Car nous aurions volontiers troqué le *Never too thin, never too rich* de la duchesse de Windsor contre un *Never too far away from the members of the press* qui nous semblait plus élégant.

Mon père choisit heureusement de faire son apparition à ce moment-là, coupant ainsi court à la montée en puissance de la mauvaise humeur de ma mère.

— Bonjour tout le monde ! lança-t-il à la cantonade, avant de m'embrasser.

Après quoi il prit de mes nouvelles, un sourcil levé dans ma direction, auquel je répondis par un battement de paupières accompagné d'un sourire. Mon père devait avoir senti qu'il valait mieux que je me fasse

oublier et que je laisse ma mère régner sans partage sur lui et ses invités. Je me tins donc en retrait, laissant, comme lorsque j'étais enfant, la parole aux adultes.

Il ne fallut pas longtemps à mon père pour évoquer sa passion pour les œuvres d'art. Trois tableaux de la Renaissance l'avaient tenu éveillé une bonne partie de la nuit au cours de laquelle il s'était perdu dans la contemplation des clichés que Sotheby's lui avait envoyés et qu'il entreprit aussitôt de nous montrer avec gourmandise.

Il s'agissait d'un Cranach l'Ancien (1472-1553) intitulé *Jeune Femme tenant des pommes et des raisins*, d'un Tiziano Vecellio (1488-1576), qui avait pour titre *Marie-Madeleine repentante* et d'une *Descente dans les Limbes* d'Andrea Mantegna (1430-1506).

Son enthousiasme était touchant.

— Tu es tenté par quoi, les trois ? lui demanda Gay.

— Oh ! non, j'aimerais bien, mais je ne peux pas. D'ailleurs le Mantegna ne me fait pas tellement envie. Il est superbe, mais le sujet est très austère. Et puis il est hors de prix.

— Mais il est minuscule ! $38,8 \times 42,3$ cm, c'est parfaitement rikiki ! Moi, je préfère le Cranach, ça tombe bien, à un million et demi, c'est une affaire, railla Frédéric en tournant l'Ektachrome vers la lumière.

— Oui, mais il ne fait que $81,5 \times 55$ cm. C'est plus petit que le Titien estimé 4 à 6 millions de dollars, qui mesure $110 \times 78,5$ cm. Ce qui fait qu'au centimètre carré...

— Vous êtes d'une terre à terre, c'est affligeant ! décréta ma mère.

Aucunement choquée par notre trivialité, dont elle était la première à user dans le commentaire d'œuvres d'art d'autant moins sacrées à ses yeux que nous vivions avec elles, ma mère voulait nous rappeler que, si mon père était le collectionneur et l'érudit de la famille en étudiant l'histoire de l'art plusieurs heures par jour, elle avait un très bon œil, elle aussi. Et il est vrai qu'à force de côtoyer les œuvres convoitées ou achetées par mon père, de visiter assidûment tous les musées du monde et de voir à l'œuvre marchands et antiquaires, elle se trompait rarement

dans l'analyse d'une toile. Comme ce jour où elle avait effaré un marchand réputé de New York qui nous présentait un Caravage :

— En fait, il faudrait le couper en deux ! Car l'Enfant Jésus éclairant la toile est sublime, tout comme l'ange en robe rouge sang qui tourne au-dessus de lui. Mais toute la partie à droite est ratée...

Et elle avait raison car, une fois passé au carbone 14, le côté droit du tableau s'avéra constellé de repentirs et de repeints.

— Je penche comme Frédéric pour le Cranach, intervint mon père. D'autant que c'est la version douce, civilisée d'un sujet qu'il a utilisé à plusieurs reprises. Sauf que c'est généralement une tête coupée que la jeune fille tient entre ses mains, qu'il s'agisse de Judith tenant la tête d'Holopherne, de Salomé celle de saint Jean-Baptiste, ou de Ja\$|Adel avec la tête de Sisera.

Henri et Polyséna Démazure firent à leur tour leur entrée dans la loggia dans un camaïeu de bleu si spectaculaire que nous prîmes soudain conscience du fait que nous étions tous habillés de cette couleur, à l'exception de Gay qui était en jaune.

— Comment, tu n'as pas eu la note de service qui indiquait que c'était la couleur du jour ? lui demanda Frédéric.

Polyséna émit un bref éclat de rire poli avant de se dépêcher de remettre la conversation sur l'art. Elle ne voulait pas laisser passer cette chance d'évoquer le beau livre sur lequel elle travaillait, rapprochant la photo de gens célèbres d'aujourd'hui, acteurs, politiciens, chanteurs, sportifs et vedettes de télévision avec leurs sosies d'autrefois, immortalisés dans les portraits d'artistes depuis le *Quattrocento*. Ainsi James Gandolfini, l'acteur principal des *Sopranos*, ressemblait-il de façon saisissante au Doge Giovanni Mocenigo peint par Gentile Bellini. Sonia Rykiel, quant à elle, semblait avoir suscité le portrait de la danseuse Anita Berber par Otto Dix.

— J'imagine que Cate Blanchett correspond à elle seule à nombre de portraits de Holbein, suggéra Gay.

— Et que Nicole Kidman pourrait se trouver en rousse crantée chez Dante Gabriele Rossetti, renchérit ma mère.

Je vis mon père se rembrunir discrètement. C'est que Cate Blanchett et Nicole Kidman ne lui disaient pas grand-chose comparées aux grands maîtres de la peinture à propos desquels il pouvait en revanche dissenter sans fin. Mais il préféra se taire plutôt que de froisser Polyséna.

— Bon, Laure, ce n'est pas le tout. Tu te rappelles que tu m'as promis de me conduire en ville ? m'apostropha Frédéric.

Il faut dire que Frédéric, comme pas mal de gens amusants qui ne cherchent pas à se conformer à la vie moderne, ne savait pas conduire. D'abord surprise, je lui fus reconnaissante de sa diversion et je m'apprêtais à réagir. Ma mère ne m'en laissa pas le temps :

— Mais enfin, c'est ridicule ! dit-elle à Frédéric. Roland, le chauffeur, va t'accompagner. Et puis si c'est pour acheter ton *Paris-Turf*, je ne comprends pas pourquoi tu ne demandes pas à Roberto de te l'acheter. Ce n'est pourtant pas sorcier...

— Flokie chérie, l'embobina-t-il en se levant pour lui baiser la main, tu es un amour, on ne le dira jamais assez. Mais j'ai tout à fait besoin de Laure pour cette petite virée puisque je vais tâcher de lui trouver un cadeau pour son anniversaire qui, comme tu sais, est dans quelques jours.

Rassérénée par cette explication logique du désir qu'éprouvait Frédéric de ma compagne, elle nous laissa partir.

— Laisse-moi juste le temps d'appeler mon fils, dis-je à Frédéric.

— Viens donc me chercher dans ma chambre quand tu auras fini, je sais que ça peut prendre un moment.

Et il avait raison. Mon fils me manquait tant lorsqu'il était chez son père, que je ne supportais son absence qu'en la morcelant de rendez-vous téléphoniques, en lui disant « à demain » ou « à tout à l'heure », au lieu de lui dire « au mois prochain ». Je lui manquais aussi. Il n'avait que sept ans et il avait besoin de moi. Mais ses réactions étaient variables. Ce jour-là, occupé avec son père à des préparatifs de pêche, il me dit à peine bonjour, ce qui me déçut, mais me soulagea car cela voulait dire qu'il était heureux.

— Alors « fais-moi le papier », me demanda Frédéric lorsque nous fûmes installés devant un café à la terrasse de l'Hôtel du Cap.

Une expression de turfiste avant de jouer un cheval, dont il usait à chaque fois qu'il voulait connaître le pedigree d'un de mes amoureux ou d'un invité à l'Agapanthe.

— Jean-Michel Destret ? Mais tu ne vois pas la tête qu'il a ? Il est dans tous les journaux.

— Tu veux dire celui qui a l'air d'un premier de classe avec la raie sur le côté ?

— Précisément.

— Eh bien, on va rire ! Il est pour qui, Marie ou toi ?

— La première de nous deux qui accroche, on s'est dit qu'on le jouerait à l'oreille.

— A l'oreille, dis-tu ?

— Oh ! ça va, fous-toi de moi ! Tu vois ce que je veux dire. Tu te rends compte que c'est la première fois que tu ne me dis pas d'un type qu'il n'est pas assez bien pour moi.

— Je me retiens, qu'est-ce que tu crois ! Je garde en tête la mission *sugar daddy*.

— Ecoute, si tu n'y vois pas d'inconvénient, vu l'âge requis pour faire un *sugar daddy* digne de ce nom, je préfère que l'on parle de *blind date*.

— Alors va pour *blind date*, tu avoueras que je ne suis pas difficile !

J'ai toujours confié à Frédéric mes amours et mes frasques. Et j'ai toujours pu compter sur lui lorsque je voulais faire le mur, ou entrer dans une boîte de nuit branchée.

— Je trouve ça idiot, mais je te soutiendrai quelle que soit l'idée stupide qui te passe par la tête, avait-il coutume de me dire.

Il allait même plus loin. Comme l'année où je m'étais amourachée de Daniel Auteuil. Je lui en parlais sans cesse, le questionnant puisqu'il le connaissait un peu, sur ses goûts et mes chances de lui plaire.

— Tu m'emmerdes avec Daniel Auteuil ! me répondait-il invariablement.

Jusqu'au jour de mon anniversaire. Je soufflais mes bougies quand il me tendit le téléphone, l'œil malicieux :

— Un appel pour toi.

— C'est qui ?

— Un certain Daniel Auteuil, je n'ai pas bien compris, me dit-il comme si de rien n'était, alors qu'il avait tanné le comédien pour qu'il m'appelle et m'invite à prendre un café.

Vendredi, 12 h 30

Ma mère faisait une drôle de tête vers midi et demi, à notre retour de Juan-les-Pins.

— Qu'y a-t-il, Flokie ? lui dit Frédéric.

— C'est Roberto, il est tombé. J'ai peur qu'il ne se soit cassé le col du fémur. Roland et Pauline viennent de partir avec lui en ambulance.

— Oh merde, le pauvre ! Tu veux que je fasse quelque chose ? lui demandai-je.

— Oui, si tu pouvais me trouver un maître d'hôtel, ça m'arrangerait, parce qu'avec la maison pleine et l'arrivée de tous tes amis...

— Je m'en occupe, m'empressai-je de lui répondre pour ne pas relever, ni réagir à son sous-entendu, en me disant qu'à ce rythme-là mes invités, qui lui restaient décidément sur l'estomac, n'allaient pas tarder à passer pour responsables de la chute de Roberto.

— Et pour Roberto ? Tu veux que...

— Je m'en occupe, me coupa-t-elle.

Et en la matière, je lui faisais tout à fait confiance. Elle était formidable dans les moments difficiles. J'étais sûre qu'elle rassurerait Roberto, qu'elle réglerait ses dépenses et le ferait suivre par les meilleurs spécialistes, quitte à le faire changer d'hôpital.

Je réfléchis à la marche à suivre. Impossible de faire revenir de ses vacances un de nos employés de maison, puisqu'ils avaient déjà tous été réquisitionnés pour la saison à l'Agapanthe. Affluant des différents

endroits où mes parents possédaient une résidence, ces femmes de chambres, maîtres d'hôtel et cuisiniers, qui travaillaient souvent pour mes parents depuis dix ou vingt ans, semblaient heureux de s'y retrouver. Au point que, déjà à la retraite, certains reprenaient du service pour l'occasion, histoire de doper leurs économies et de rester dans le coup.

Il ne me restait plus, à la veille de ce long week-end, qu'à trouver une agence de placement ouverte. Je ne me faisais aucune illusion. Dénicher une merveille comme Roberto tiendrait du miracle. Au service de mes parents depuis vingt-huit ans, il était exceptionnel de gentillesse, de professionnalisme et de raffinement. Mais il n'allait pas être facile de recruter un maître d'hôtel qui partage notre conception du métier de gens de maison.

Car le personnel, dont le savoir-faire exigeait à nos yeux un apprentissage et des années d'expérience, devait assurer son service dans les règles de l'art sans attendre de nous la moindre consigne. Il ne nous était, en effet, jamais venu à l'idée de conseiller un de nos employés dans ses tâches. Et pourquoi l'aurions-nous fait, puisque nous nous savions incapables de repasser un tuyauté ou de préparer un soufflé Mornay ? Le nouveau venu avait intérêt à être à la hauteur, car notre habitude d'un service irréprochable nous habilitait, en revanche, à juger de son professionnalisme.

Il lui faudrait aussi comprendre à quel point nous étions protocolaires. Loin de la démagogie, qui aurait consisté à afficher à l'égard du personnel notre éventuelle affection ou une sympathie généralisée, nous ne leur témoignions aucune familiarité. C'était notre manière de leur montrer du respect, et de les assurer que nous apprécions leurs compétences. Attentifs à la forme, nous donnions du « chef » à notre cuisinier. Et nous ne nous serions jamais permis de déranger le personnel, lors des repas ou pendant leurs heures de repos, en entrant dans leur salon ou leur salle à manger, ni de nous mêler de leurs affaires de cœur, de famille, de rivalité ou d'argent. Bref, nous leur fichions la paix. Et cette distance nous semblait salubre pour rendre durables nos rapports. *Familiarity breeds contempt*, comme le disent les Anglais. Aussi restions-nous chacun à notre place. Nous, en tenant notre rôle de patron, en donnant des ordres poliment, sans affect, c'est-à-dire sans chercher à

séduire nos employés. Eux, en s'abritant derrière la tradition qui exigeait qu'ils s'adressent à nous à la troisième personne, « Madame veut-elle que », sans se mettre en avant ni avancer à découvert. Derrière cette façade, ils étaient libres de penser ce qu'ils voulaient, et même de ne pas nous aimer.

A défaut d'affection, notre personnel avait notre estime. Il méritait donc des égards, de bonnes conditions de travail. L'Agapanthe était une « bonne maison » pour eux aussi. La buanderie, la cuisine et l'office jouissaient de l'air conditionné. Ils avaient un bon salaire, un bon matériel, des machines de professionnels, des fours à vapeur dernier cri, des pianos dignes des restaurants gastronomiques ainsi que des commis et des plongeuses en nombre. Ils avaient à leur disposition une plage privée, une salle à manger intérieure, une salle à manger extérieure, une table simple mais bonne, un salon de télévision, des chambres convenables avec des salles de bains et des voitures à disposition pour sortir le soir. Et, à en juger par les décibels et les éclats de rire qui s'échappaient de leur salle à manger à l'heure des repas, l'ambiance était bonne.

Mais notre conception du service n'était possible que dans une maison comme l'Agapanthe où nous pouvions coexister... Car le fossé entre nous était moins grand que le gouffre creusé entre le centre des villes et leur périphérie, les quartiers à problèmes et les beaux quartiers, les HLM et les immeubles haussmanniens, qui s'embourgeoisaient en faisant disparaître la répartition en fonction de la hiérarchie sociale entre les chambres de bonne et les étages nobles.

Toutefois, cette invisible barrière entre nous était infranchissable. Les membres du personnel, si proches et à nos yeux aussi pittoresques et contrastés que les invités de la maison, constituaient une tribu mystérieuse dont la proximité aiguisait ma curiosité. Je me demandais souvent comment ils vivaient, pensaient, telle une élève d'un pensionnat de jeunes filles qui s'intéresse au collège de garçons mitoyen. Plus jeune, j'avais même tenté quelques expéditions de nuit sur ces terres inconnues. Mais c'était avec la nette impression de transgresser un interdit que je me penchais sur leur carnet de menus, l'inventaire de leur matériel, ou les tableaux de recettes placardés sur les murs de la cuisine, et que je tentais

d'écouter leurs conversations des chambres où l'on pouvait les entendre pendant leurs repas.

Eux, bien sûr, en savaient davantage sur nous. Car les maîtres d'hôtel étaient témoins de nos conversations, comme de nos manières à table. Et les femmes de chambre pouvaient en dire long rien qu'à la qualité de notre linge, la façon dont nos valises étaient faites, ou l'état dans lequel nous laissions nos chambres. Et ils nous jugeaient d'après notre degré d'exigence et de politesse, la générosité de nos pourboires et notre comportement en général. Mais ils nous jugeaient aussi à l'aune d'un décolleté trop profond, d'une attitude arrogante, d'une tendance à l'alcoolisme ou d'opinions déraisonnables. Et il me semblait qu'ils étaient plutôt conservateurs, préférant les couples aux célibataires, les travailleurs aux oisifs, les modérés aux réformistes. Ils avaient sur les choses et les gens un point de vue moral. Et j'aurais parié qu'ils étaient heureux d'être au service d'une famille traditionnelle comme la nôtre plutôt qu'à celui d'un mafieux russe ou d'une star de cinéma.

Dénoncé en son temps au nom de la lutte des classes, ce carcan social entre domestiques et patrons renvoyait désormais à une certaine nostalgie du passé. N'ayant plus cours ailleurs, il n'avait plus vraiment à être mis en cause. D'autant plus qu'il n'avait été remplacé par rien de beaucoup plus équitable ou convaincant. Cette organisation était une bizarrerie, un anachronisme, une curiosité. Et c'est ce qui en faisait le prix.

Il n'y avait qu'à voir les domestiques de nos voisins nouveaux riches. Car si nous fréquentions peu les maisons de la baie qui appartenaient désormais à des Grecs, des Arabes ou des Russes, dont le souci de sécurité était tel qu'ils s'entouraient d'une armée de gardes du corps dotés de talkies-walkies et de mitraillettes, nous étions souvent conviés dans l'arrière-pays, du côté de Monte-Carlo, ou à Saint-Tropez. Certains, singeant l'aristocratie à l'abri de leurs villas palladiennes, affublaient leurs domestiques de gants blancs, d'uniformes chatoyants et même de livrées. Et se régalaient de voir leur personnel ainsi déguisé entrer au pas de charge par brigades entières dans une salle à manger où personne ne pouvait échapper à leur chorégraphie ostentatoire. Tandis que d'autres exhibaient en gage de fortune et de *branchitude* un personnel dont la jeunesse, la beauté et le look irréprochable complétaient l'effet produit

par les meubles design et la ligne épurée de leurs maisons toutes en béton et en baies vitrées.

Qu'ils se veuillent branchés ou fastueux, nos voisins étaient également « ploucs » à nos yeux. Le qualificatif datait des années 30, comme l'Agapanthe. Dérivé de Plougastel, et désignant les bleds perdus et par extension leurs habitants, il avait été « ramassé » par le Dr Louis Ferdinand Destouches qui l'avait introduit en littérature juste avant-guerre. Et cette apocope pittoresque, malicieuse et ronde en bouche ne nous servait pas moins à stigmatiser de façon implacable tout ce qui n'était pas élégant à nos yeux. Comme la volonté de nos voisins d'afficher leur train de vie et leur statut, ce qui trahissait trop d'inquiétude sociale. Ils avaient beau être riches, *hype*, comme on le dit aujourd'hui, portés au pinacle dans la presse, mitraillés par les paparazzi ou courtisés par les galeristes et les patrons de boîtes de nuit, ils n'avaient aucune idée de la façon dont il nous paraissait naturel ou élégant de recevoir. Et ils étaient loin de nous bluffer en exhibant des employés qui interrompaient la conversation pour claironner des annonces alambiquées dignes des restaurants gastronomiques les plus prétentieux, lorsqu'ils ne nous toisaient pas, le temps de juger si nous étions dignes du pauvre service dont ils allaient nous gratifier.

Bref, les temps avaient changé. Les nouveaux riches, désormais incapables de reconnaître le métier de gens de maison auquel ils n'accordaient pas la moindre lettre de noblesse, engageaient désormais n'importe qui pour assurer leur service. Mannequins et gravures de mode faisaient office de serveuses ou de femmes de chambre, tandis que le métier de majordome se voyait confié à des figurants qui portaient bien l'uniforme ou les hauts-de-chausse.

Mais ces parvenus avaient bien le droit d'en mettre plein la vue à leurs invités plutôt que de se faire servir dans les règles de l'art. Et nous nous serions inclinés devant le sens de l'Histoire en nous sentant juste dépassés, tels des dinosaures, s'ils n'avaient eu pour trait commun de maltraiter leur personnel. A cela plein de raisons. Mais surtout leur mépris envers un personnel interchangeable, auquel ils accordaient néanmoins le pouvoir de leur standing. Aussi, l'étalage de leur puissance ne leur semblait complet que lorsqu'ils accablaient leurs salariés, dont le

nombre, l'inexpérience ou la beauté finissait par leur peser. Et exigeant d'eux tout et n'importe quoi, ils se mettaient en scène dans le rôle de patrons à coups de condescendance, de caprices ou de mauvais traitements.

Le plus drôle était que nous suscitions de façon symétrique la même désapprobation chez ces nouveaux riches. Car le luxe, tel que nous le concevions, était trop subtil pour qu'ils le saisissent. Ils n'en reconnaissaient pas les stéréotypes et les référents. Et ils se désolaient de notre raffinement, qu'ils vivaient comme un manque effarant de luxe et de confort. Où étaient les massifs de fleurs, les statues, les fontaines, qui ornaient à leurs yeux tout jardin qui se respecte ? Quid de nos voitures, nos bateaux et nos hélicoptères ? Où était notre personnel ? N'avions-nous donc aucun agent de sécurité ? Et les écrans de contrôle, les écrans plasma, les chaînes hi-fi, les haut-parleurs ? A quoi rimait ce genre discret, pauvre, ridicule ? Etions-nous radins ou ruinés ? Bref, nous étions aussi ploucs à leurs yeux qu'ils l'étaient aux nôtres.

Vendredi, 15 heures

Un certain Gérard bardé de références m'assurait au téléphone qu'il avait toujours rêvé de travailler « en maison bourgeoise », quand un bruit de diesel sur le gravier me signala l'arrivée d'un taxi. C'était plus qu'il ne m'en fallait. J'engageai le maître d'hôtel sur-le-champ, organisai son voyage pour qu'il soit là pour le dîner, et sortis de ma chambre.

— Chaleureux, le comité d'accueil ! On nous a oubliés ou j'ai raté Roland à l'aéroport ? me demanda Marie.

— Non, on vous a oubliés. Parce qu'ici, c'est la panique. Le malheureux Roberto vient de se casser le col du fémur. Roland l'a accompagné à l'hôpital. Ce qui fait qu'il a dû oublier de transmettre la consigne au gardien et que personne n'est venu vous chercher.

— Le pauvre Roberto ! C'est pas bon, le col du fémur, non ? Tu te souviens de Bernard et Laetitia Braissant ?

Autant Bernard me parut sympathique, bien qu'hirsute et luisant de sueur, autant Laetitia, malgré son éclat et sa cascade de cheveux bruns,

me déplut d'emblée. Il y avait quelque chose d'impalpable dans son attitude, quelque chose de supérieur et de condescendant. Elle arborait un débardeur et une jupe longue provençale. Et j'aurais juré que la simplicité affichée de sa tenue faussement couleur locale était contrefaite et qu'elle ne songeait, en s'habillant ainsi, qu'à nous donner une leçon d'authenticité, à nous les riches qu'elle visitait à contrecœur.

— On est où ? me demanda ma sœur, sublime d'élégance en pantalon et veste saharienne dans un camaïeu de beige et blanc.

— Tu es dans la chambre d'« Ada », et Bernard et Laetitia dans la chambre de « Sacha », lui répondis-je en consultant le tableau des chambres placardé dans le bureau de la secrétaire attendant au hall d'entrée.

— Et j'imagine que tu es dans la chambre de « Flora » et Jean-Michel Destret, dans la chambre jaune ?

Marie avait vu juste. Et je lui répondis par un sourire, car cette répartition des chambres obéissait à une hiérarchie tacite que nous avions toutes les deux à l'esprit. Ma mère nous signifiait ainsi, en nous attribuant les chambres les plus petites et les moins agréables de la maison, que nous étions seulement ses filles, et non des hôtes de marque, et que nos invités n'auraient droit à rien de plus qu'à sa politesse soigneusement calibrée.

Aurions-nous été dans un hôtel que la chambre de mes parents aurait été la suite présidentielle. Immense et dotée de quatre fenêtres et d'une cheminée, elle avait en outre une lingerie, un dressing-room tapissé de placards en cèdre et une salle de bains hollywoodienne. Et c'est dans cette pièce à mi-chemin entre le boudoir et la salle de bal que nous nous retrouvions en famille pour papoter, retranchés loin du personnel et des invités. Avec sa lumière rose et nacrée, le marbre jaune veiné de ses vasques, ses robinets de bronze en forme de dauphin et ses meubles 1930 en miroirs biseautés juponnés de soie sauvage, elle semblait attendre la visite de Lauren Bacall ou de Katharine Hepburn en mules de satin dans un effluve de tubéreuse et de poudre de riz.

Venaient ensuite la chambre pivoine et la chambre lilas, les deux chambres d'honneur de la maison, qui avaient des proportions parfaites et

une vue fantastique sur la pelouse et la mer. Puis la chambre turquoise. Moins somptueuse, elle donnait sur une petite terrasse qui semblait repousser la mer à l'arrière-plan. Un cran en dessous, la chambre jaune et la chambre chinoise, bien qu'immenses et dotées d'une vue oblique sur la mer, surplombaient la salle à manger extérieure du personnel. Une nuisance qui, dans un hôtel, aurait justifié une nette différence de catégorie. Enfin bon dernier, un trio composé d'anciennes chambres du personnel, dont aucun des travaux mis en œuvre pour les transformer en chambres d'invités n'avaient réussi à en effacer la destination d'origine confirmée par leur emplacement à l'entrée du couloir des chambres de service, les chambres de « Flora », d'« Ada » et de « Sacha », du nom d'habitues de la maison à l'époque de mes grands-parents.

Il est vrai que l'Agapanthe comptait à l'origine tellement plus de chambres de service que de chambres d'invités que mes parents avaient dû faire construire à l'entrée de la propriété une maison plus récente que nous appelions l'annexe. Les invités qui y étaient relégués avaient parfois l'impression d'être défavorisés tant ces chambres manquaient du charme et du raffinement de la maison principale, mais le fait pour eux de s'y trouver dénotait une intimité avec la famille dont certains se réjouissaient, car mes parents n'y logeaient jamais ceux qui venaient à la maison pour la première fois.

Colette, une délicieuse Normande coiffée à la Louise Brooks, se trouvait déjà dans la chambre de « Sacha » lorsque Marie et moi y escortâmes le couple Braissant. Laetitia se raidit d'indignation lorsque la femme de chambre lui demanda :

— Madame veut-elle que je lui défasse sa valise ?

— Non merci, je vais me débrouiller, lui répondit-elle avec la sollicitude appuyée de celui qui refuse, scandalisé, de participer à un rituel dégradant d'un autre âge.

Colette, dépitée, s'apprêtait à se retirer quand Marie lui rendit son sourire :

— Et moi, Colette, vous voudrez bien me défaire la mienne ?

Vendredi, 18 h 30

Le bruit du gravier à nouveau. Etait-ce Odon Viel ou bien Jean-Michel Destret et son chauffeur ? Je me dirigeai avec Marie vers la porte d'entrée quand me revint en mémoire le jeu auquel nous avions l'habitude de jouer dans la rue quand nous étions plus jeunes. Il consistait à désigner, parmi les dix premiers hommes qui marchaient vers nous, celui qui serait notre mari pour la vie. L'angoisse me prenait. Devais-je me montrer prudente ou optimiste ? Autrement dit, avais-je intérêt à me contenter du premier qui ne serait ni vieux, ni repoussant, ou à attendre que se présente un garçon séduisant quitte à louper le coche et à me retrouver coincée avec le dixième passant, qui risquait d'être justement un vieillard repoussant ?

Le sexe était un sujet souvent et largement débattu en notre présence par mes parents et leurs amis qui affectaient pour le principe de baisser la voix pour ne pas offenser nos oreilles. Ils le maniaient avec l'humour, l'aisance et le détachement attendus des gens évolués. Car la bagatelle était à leurs yeux un ingrédient essentiel à l'impression de légèreté que devait donner toute conversation civilisée. Aussi en constituait-elle une figure imposée, au même titre que la littérature ou l'opéra. Au point que mes parents, comparés à ceux de mes amis qui n'abordaient jamais la question et surtout pas devant leurs enfants, me semblaient parfois obsédés. Nous avions eu droit, en la matière, à un véritable enseignement. Prosaïques ou cultivées, leurs conversations nous inculquèrent les références et les nuances esthétiques du domaine libertin sans jamais tomber dans une familiarité qui aurait fait surgir la vulgarité. Du coquin, corsé, polisson, un rien pervers et croustillant d'un Choderlos de Laclos, à l'épicurien et voluptueux concupiscent, ou au hardi paillard rabelaisien. Et de la débauche grandiose d'un Sade au vertige pornographique le plus cru et le plus laid avec son cortège sordide, libidineux, lubrique, salace, vicelard et graveleux. Ainsi formées à l'indécence par procuration comme nous l'avions été au vin et à la peinture, nous avons fini par apprécier cet héritage de culture et de subtilité transmis par des parents, certes peu communs, mais qui avaient le mérite d'être non conformistes et affranchis.

Il ne fallait pas pour autant en conclure que, dans la famille, le sexe était admis, autorisé et même agréé. Nous avons reçu de notre mère une éducation sexuelle qui tenait en quelques principes : nous ne devons commencer notre vie de femme qu'après une visite chez le médecin et seulement si (elle disait toujours *si* et non *lorsque*) nous étions amoureuses. Une condition sine qua non, disait-elle, pour faire l'amour et tourner en don de soi ce qui ne serait sans cela que des galipettes de fille facile.

Mais en la matière, Marie et moi avons toujours été différentes. Marie est romantique et rêve de rencontrer l'âme sœur. Mais cela ne l'empêche pas de collectionner les amants. Il ne lui a jamais semblé compromettant de coucher avec qui que ce soit. Elle en tire du plaisir, surtout lorsqu'elle tombe sur un amant endurant, enthousiaste, aux gestes assurés, mais pas vraiment d'émotion. Bref, pas de quoi en faire un plat. Au point qu'elle doit combattre les scrupules qu'elle éprouve parfois à se refuser aux hommes qui ont l'air d'y accorder tant d'importance. « Je te promets, tu ne sentiras rien », lui assura même un joyeux prétendant espérant la convaincre. Mais elle a trop de succès pour céder à ses soupirants par politesse. Aussi, pour se freiner, s'est-elle inventé des complexes et des appréhensions : les bruits incongrus, parfois gênants, qui s'échappent des corps qui s'emboîtent, la conscience de sa nudité ou les plis et les bourrelets suscités par la chorégraphie de l'étreinte. Et ces garde-fous lui évitent de céder à n'importe qui, sans l'empêcher de se laisser aller quand elle en a envie. Notamment avec ses copains responsables de la sécurité des sommets de chefs d'Etat, pour lesquels ma sœur, folle d'uniformes et de gradés, éprouve une tendresse coupable.

Je suis le contraire de Marie. Les hommes ne me laissent jamais indifférente. Suscitant désir ou dégoût, leur corps, leur peau recèlent un pouvoir sur moi qui s'avère parfois inopportun. Ainsi je suis incapable de danser joue contre joue avec un homme qui ne me plaît pas. Et je m'arrange pour ne jamais toucher ou frôler un homme, même fortuitement, par exemple à l'arrière d'une voiture, de peur de tressaillir, de désir s'il m'attire ou d'aversion dans le cas contraire. Dans ma vie, le sexe s'est toujours invité de façon inopinée et incontrôlable. Tomber amoureuse provoque chez moi désordre et commotion. Je me retrouve

aussitôt embrasée, possédée par un désir douloureux de l'homme qui occupe mes pensées. Je deviens insomniaque et je gémis, tordue par le manque, capable de jouir ou de rester terrassée de frustration au souvenir d'un mot, d'un geste. Alors inutile de dire que je fais grand cas de l'amour physique. Sans technique aucune, animale, je m'abandonne à l'autre en perdant toute notion du temps. Le sexe est pour moi un élixir qui me guérit de tout, de l'inquiétude comme de la douleur. C'est un voyage prodigieux qui m'embarque de la racine des cheveux à la pointe des pieds et que je ne peux entreprendre qu'avec un homme que j'aime sans restriction, même si c'est pour quelques heures.

Telles les tantes de Marcel remerciant Swann pour le vin d'Asti, je crus faire preuve d'une délicatesse extrême en évitant de dévisager Jean-Michel Destret pour qu'il ne se sente pas trop mal à l'aise en arrivant chez des inconnus. Je me contentai de lui jeter un coup d'œil furtif quand il descendit de sa voiture, en constatant qu'il était assis à côté de son chauffeur et non pas à l'arrière de la voiture.

Marcel, en charge des bagages, accueillit le chauffeur qu'il emmena vers ses appartements, tandis que Marie et moi entraînions Jean-Michel dans la loggia d'où s'échappaient des voix d'invités en train de prendre le thé.

— Jean-Michel Destret, enchanté, dit-il à ma mère en se cassant en deux pour lui baiser la main avant d'ajouter : Permettez-moi, Madame Ettinguer, de vous remercier de votre invitation. Je suis très heureux d'être là.

Marie et moi nous sommes regardées, effondrées par l'impression désastreuse qu'il venait de produire. Réussir en une même phrase à enchaîner tant de fautes d'étiquette tenait en effet de l'exploit. A commencer par l'expression « enchanté », du dernier plouc à nos yeux, en tout cas placée ainsi, au moment de se présenter. C'était une règle, sans doute absurde mais absolue, qu'aucun de nous n'aurait songé à contester, puisqu'elle ne s'appuyait sur rien de logique ou de rationnel. L'on pouvait dire « enchanté d'être là », « enchanté par la lumière », ou « vous m'enchantez », mais certainement pas « enchanté ». Comme le verbe « manger », qu'il était impensable d'utiliser sous sa forme intransitive : « qu'est-ce qu'on mange ? » ou « j'ai bien mangé »,

contrairement à « je mange du chocolat », qui ne nous posait aucun problème. Ou les mots « coupe » ou « flûte » utilisés à propos de champagne, culminant de vulgarité dans l'expression : « Vous prendrez bien une petite coupe ? », à bannir résolument de son vocabulaire, contrairement au « verre de champagne » ou à « du champagne », parfaitement élégants.

Quant à son « Madame Ettinguer », il cumulait deux gaffes. Car autant son emploi du « Madame » était opportun et même bienvenu, autant son ajout du nom de famille était épouvantable puisqu'il impliquait que ma mère lui était socialement inférieure. Et puis il était tombé dans le piège habituel de notre nom de famille, qui s'écrit Ettinguer mais qui se prononce *Ettingre*. Seuls, les initiés le savent, comme ils savent que l'on dit *La Trémouille* alors que ça s'écrit la Trémoille, que l'on dit *Breuil*, pour Broglie, que le prince Croÿ se prononce *Crouy*, que Beauvau-Craon se dit *Beauvau-Cran*. Ou pour prendre des exemples chez les Anglais, champions de ce genre de chausse-trappes, que le nom de Belvoir se prononce *Biveur* (castor en anglais), ou que Beaulieu se dit *Biouly* ou *Biouley*. (De la même façon qu'il vaut mieux dire *léidé* et non *léidi* pour lady ou et qu'il est hautement recommandé de dire *Tcharlé* au lieu de *Charli* pour Charlie, et *Djohnné* pour Johnny.)

Enfin, il y avait trop de solennité et d'application dans l'attitude de Jean-Michel Destret. Il ne savait visiblement pas que l'élégance s'élabore comme un gâteau, avec un mélange d'ingrédients complémentaires et variés. Il venait de baiser la main de la maîtresse de maison. Aussi aurait-il dû compenser cet hommage par un brin d'humour, comme l'on neutralise le côté bourratif d'un biscuit par de la crème fouettée. Or son allusion à « l'invitation » de ma mère était trop formelle. Tout comme son « Permettez-moi », presque emphatique. Quant à son « Je suis très heureux d'être là », il était bien plat, bien appliqué. Peu importait la sincérité de son propos, son compliment était trop flagrant pour faire mouche. Il aurait eu avantage à le remplacer par une gracieuseté déguisée telle qu'un « quelle joie ! » plus enlevé, ou, plus difficile à manier, une fausse désinvolture du type : « Eh bien ! je ne regrette pas d'être venu, quelle merveille, cette maison ! » Bref, il ne semblait pas se douter qu'il

en avait déjà trop fait. La somme de ses compliments trahissait un empressement qui le désignait d'emblée comme un péquenot.

Je le regardai. Il n'avait rien de notable. Pas d'aura, ni de présence. Il était commun. Sans rien de beau, ni ses yeux, ni ses traits. Rien de laid, non plus. Et pas vraiment d'âge. Car avec son casque de cheveux, l'on aurait dit un enfant de chœur ou un instituteur de province. Mais il était trop tôt pour en conclure qu'il n'était pas séduisant. Car il allait peut-être se révéler bourré d'esprit, d'intelligence et de charme dès qu'il ne serait plus en représentation mondaine, bien que ce qui frappât d'emblée chez lui était l'application scrupuleuse avec laquelle il suivait le protocole de comportement qu'il s'était fixé. Ainsi semblait-il décidé à vampiriser ma mère, au point qu'il n'avait pas jeté un seul coup d'œil à ma sœur ni à moi qui étions proches de son âge.

En toute logique, ma mère aurait dû battre froid à un peigne-cul de cet acabit. Aussi je fus ahurie de l'entendre déployer envers lui une amabilité des plus inhabituelle. Ma sœur et moi nous jetâmes des regards interloqués tandis qu'elle le couvait des yeux, maternelle à souhait. Elle semblait charmée par lui, comme si elle ne lui tenait pas rigueur de la venue de son chauffeur, comme s'il était irrésistible. Puis je compris qu'elle jubilait. Qu'elle était soulagée que Jean-Michel soit un plouc. Et qu'elle n'aurait été véritablement contrariée que s'il ne l'avait pas été et qu'il avait éclipsé mon père et ses amis de sa superbe et de ses succès.

Marie se lança :

— Vous avez fait bon voyage ?

Mais ma mère lui laissa à peine le temps de répondre à ma sœur, et l'accapara en l'entretenant sur l'histoire de la maison.

— Figurez-vous que l'Agapanthe, au-delà de la fleur, est une contraction de trois prénoms, celui d'Agathe, ma belle-mère, de Patrick, mon beau-père, et de Thérèse, leur première fille, morte en bas âge avant la naissance d'Edmond, mon mari.

— On ne va peut-être pas lui expliquer toute la généalogie de la famille avant de l'installer dans sa chambre, dis-je un brin sarcastique.

— Non, ça m'intéresse, me répondit-il avant de se retourner vers ma mère : Ce sont vos beaux-parents qui l'ont fait construire ?

— Non, des gens de Boston, reprit ma mère en réprimant un sourire triomphant. Ils ont fait appel à des architectes américains. D'ailleurs, vous verrez, la maison est très exceptionnelle de confort pour les années 30, très américaine, avec ses *walk-in closets*, ses *pocket windows* et une salle de bains dans chacune des chambres. D'ailleurs, ce sont les Américains qui ont lancé le Cap d'Antibes, les Murphy, par exemple, célébrés par Fitzgerald dans *Tendre est la nuit*. Mais ce sont des Anglais, les Norman, qui ont découvert la baie en 1902. En sillonnant la côte de Naples à Marseille pour trouver un endroit où faire construire leur maison, le château de la Garoupe, qui appartient maintenant à Boris Berezovsky.

— Eh ! Jean-Michel sait désormais tout ce qu'il y a à savoir sur la baie, voilà une bonne chose de faite, ironisai-je, comme ça je vais pouvoir...

Mais Jean-Michel ne daigna pas me répondre et poursuivit :

— Un juste retour des choses, non ? Car Antibes a, si je ne m'abuse, éclos comme station à la fin du ^{xix}^e avec l'arrivée des Anglais et des aristos russes. Les pauvres ont été arrêtés dans leur élan par la révolution qui a fermé d'un coup le « robinet à grands-ducs ».

Est-ce son « si je ne m'abuse » qui me mit sur la voie ? Ou son « robinet à grands-ducs » qui ne faisait pas très naturel ? Je fus soudain convaincue que Jean-Michel avait appris ce couplet par cœur et qu'il noyait le poisson à coups de commentaires faussement spontanés du genre « les pauvres ».

Je regardai ma sœur aussi effarée que moi par l'attitude de Jean-Michel, mais je ne sais pas si, comme moi, elle était rebutée par son choix de mots. Son « juste retour des choses » était convenu, tartignolle, et son « éclos » aussi précieux que prétentieux. Mais surtout je ne supportais pas l'usage de diminutifs, gages d'une décontraction qui sonnait faux. Et les gens qui disaient « ados », « sympa » ou en l'occurrence « aristos » m'apparaissaient d'emblée suspects. Car le lexique des gens, leur façon de s'exprimer, m'attirait ou me hérissait souvent davantage que leur physique ou leur comportement. Sans doute parce qu'ils dévoilaient mieux que des aveux ce qu'ils cherchaient à

montrer ou à cacher. Et ce n'était pas le fait que Jean-Michel nous ignore, ma sœur et moi, ou qu'il ait préparé sa venue comme il préparait sûrement toute chose, qui me posait problème. Mais le fait qu'il soit incapable du recul et de l'humour qui lui auraient permis de jouer avec, en avouant par exemple qu'il avait appris son laïus par cœur. Mais Jean-Michel poursuivait imperturbablement :

— Comme vous le disiez, la Riviera ne s'est finalement américanisée que dans les années 20, quand Fitzgerald descendait à l'Hôtel Belles-Rives, qui ne s'appelait d'ailleurs pas comme ça à l'époque. Saviez-vous que l'Hôtel du Cap affichait déjà complet ? Que l'on inventait le ski nautique à Juan-les-Pins et que la Garoupe était couverte de cabines de bains ?

Internet, Guide vert ou dépliant de syndicat d'initiative ? me demandai-je en levant les yeux au ciel à l'intention de ma sœur tant j'étais irritée par le savoir-faire de notre prétendant. Ma mère, bluffée par sa culture, avait en effet cessé de jouer à la maîtresse de maison enchantée pour succomber sincèrement à son charme.

La fascination succéda à la résignation de voir le couple formé par Jean-Michel et ma mère qui, tels des paons, firent la roue l'un devant l'autre. Un spectacle fascinant, dont Marie et moi n'avons pas voulu perdre une miette. Après tout, nous avions tout le week-end pour vampirer ce garçon. Et si cela les amusait, lui d'appliquer ses leçons mal assimilées de savoir-vivre, et elle, de nous piquer la vedette, tant mieux. Au point que le thé se mua en apéritif sans que nous nous en rendions compte. Marie et moi nous regardions de temps en temps, au bord du fou rire, en faisant des grimaces. Les invités en bermudas, paréos ou peignoirs affairés autour de théières en argent martelé, de tranches de cake, de cerises et de macarons à la pistache, s'étaient discrètement relayés pour aller se changer. Et nous nous sommes retrouvées soudain environnées de femmes en robe de cocktail et d'hommes en veste de couleur commandant du champagne rosé, des Mojitos ou des Cosmopolitan devant des amandes fraîches, des olives noires de Nice et des cacahouètes. C'est Marcel qui nous fit sortir de cette torpeur en nous proposant du champagne.

— Mon Dieu, quelle heure est-il donc ? Marie, emmène Jean-Michel à sa chambre, que le malheureux ait le temps de s'installer avant le dîner ! s'exclama ma mère en se levant d'un bond, tandis que Marcel s'approchait de moi pour me faire savoir que le nouveau maître d'hôtel demandait à me voir.

Vendredi, 20 heures

— Madame souhaite-t-elle que je serve à l'assiette ? me demanda-t-il avec emphase dès mon arrivée dans l'office.

Marcel et moi échangeâmes un coup d'œil entendu et navré. Gérard ne pouvait pas tomber plus mal : le service à l'assiette venait en effet bon dernier dans notre hiérarchie du service à table. Loin derrière le service à la Beaumont (du nom de Jean de Beaumont qui s'en disait l'inventeur) déjà contestable, où le maître d'hôtel présente son plat de service entre deux convives qui doivent se servir en même temps. La règle en la matière était pourtant très simple : le service était d'autant moins élégant qu'il était plus pratique et requérait moins de personnel. Aussi la façon de faire la plus raffinée et d'ailleurs la plus agréable pour l'invité, consistait-elle pour le maître d'hôtel à présenter le plat de service à gauche de la personne à servir, contrairement à l'assiette, servie et desservie à droite de l'invité.

— Gérard, car c'est Gérard, n'est-ce pas ? Sans doute le plus simple serait-il que Marcel vous explique notre façon de faire...

— C'est que je faisais comme ça chez les Khashoggi. Adnan Khashoggi, je ne sais pas si vous connaissez ?

Balancer ainsi sans vergogne le nom d'un ancien employeur ne se faisait pas ! Surtout lorsqu'on cherchait à faire valoir l'étendue de son expérience pour éviter d'officier sous les ordres d'un collègue. Gérard était décidément dépourvu de discernement, tant le choix d'un marchand d'armes comme référence en matière de savoir-vivre s'avérait contestable. Mais, vu les circonstances, je n'allais pas faire la fine bouche. Et après m'être assurée qu'on lui avait montré sa chambre et

présenté l'équipe, je le laissai se débrouiller en espérant que tout se passerait pour le mieux.

Marie et moi nous sommes retrouvées dans ma chambre.

— Tu es sûre qu'on se lance ? demandai-je à Marie.

— Ecoute, on a dit qu'on le faisait, on le fait.

— Oui, mais comment ?

— Je ne vais tout de même pas t'expliquer...

— Quoi, que séduire ce n'est pas sorcier, que c'est une question de *feeling*, c'est ça ? Mais je suis trop anxieuse pour que ce soit vrai, alors dis-moi...

— Eh bien, on commence par se faire belles ! Toi, tu mets un décolleté et moi, je vais me faire un genre « feu qui couve sous la glace », comme ça, il y en aura pour tous les goûts. Et puis on verra !

— D'accord, mais on ne se quitte pas d'une semelle, hein ?

— Evidemment ! Ça te va si je me change pendant que tu surveilles maman pour les places à table, parce qu'elle est capable de placer Jean-Michel à côté d'elle, avec Gay de l'autre côté. Je viens te relayer dès que je suis prête, me répondit Marie.

Je frappai à porte de la chambre de ma mère :

— Est-ce que je peux t'aider pour les places à table ?

Le dîner, servi sur une terrasse dévolue à la salle à manger d'été autour de deux tables éclairées aux bougies, était assis et placé. Et les places à table constituaient, avec le choix des menus et le rapport avec le personnel, l'essentiel des tâches de ma mère en tant que maîtresse de maison. Elle s'en acquittait d'ordinaire dans sa salle de bains tout en se maquillant, esquissant deux ronds à la va-vite sur un bloc-notes, un pour la table de mon père et l'autre pour la sienne, avant de noter la date, la liste des invités et de les placer de façon à ce qu'ils soient assis tous les soirs à côté de voisins différents.

— Tu veux que je mette Jean-Michel à côté de toi ? me souffla-t-elle la bouche pincée autour des épingles à cheveux qu'elle faisait disparaître dans le chignon bas et serré qu'elle réservait à ses tenues du soir.

— Oui, si tu veux.

— Alors je vais me prendre l'autre, là, Braissant, à qui je n'ai pas encore adressé la parole. Il a l'air duraille d'ailleurs. Mais bon... Et puis je vais coller sa femme à ton père. Il est comment, le nouveau maître d'hôtel ?

— Pas terrible, tu vas voir. Mais c'est mieux que rien.

— Tiens, va donc chercher ma robe dans mon dressing-room.

— Laquelle ? m'écriai-je de l'autre côté de la porte devant un placard entier de robes du soir.

Contrariée, elle s'énerva aussitôt :

— Mais enfin, elle doit être sous ton nez car Pauline l'a sûrement sortie du placard !

— Si seulement, marmonnai-je. Tu veux quoi, de la mousseline jaune, du lamé doré, du satin duchesse ?

— Non, gémit-elle, elle est noire, en dentelle, et vient de chez Oscar¹ !

— Ça y est ! criai-je en rapportant victorieusement mon trophée dans la salle de bains où Marie, fin prête, venait de faire son entrée.

— Putain, tu es somptueuse ! lui chuchotai-je en admirant son ensemble composé d'un pantalon large et d'un bustier crème.

— J'arrive trop tard pour les places à table ? lança-t-elle en m'adressant un clin d'œil de remerciement.

— Non, tu tombes à pic. Et je vais te laisser avec maman parce qu'il faut tout de même que j'aie me changer.

Il faisait encore jour. La lune entre les pins semblait en avance, installée dans le décor par un machiniste trop zélé. Mais le galant de nuit s'était mis à son diapason en embaumant la brise venue de la mer qui était traversée de temps à autre par un vol de mouettes dont le chœur couvrait les stridences des grillons. Je des cendis sur la terrasse où je trouvai Odon Viel et les Braissant.

— Odon, comment allez-vous ? Je vois que vous avez rencontré Bernard et Laetitia, lui dis-je avec l'impression d'interrompre entre eux un courant froid comme celui d'un torrent de montagne.

Il faut dire que Bernard Braissant et notre astrophysicien tiré à quatre épingles n'avaient rien en commun. Et que notre rituel de l'apéritif suscitait parfois une gêne d'antichambre. Attendant le dîner, comme des patients espérant leur tour chez le médecin, les invités s'observaient en effet discrètement avec plus ou moins de bienveillance, assis en cercle autour de la table où étaient disposées des olives et des cacahouètes, qui remplaçaient les magazines fatigués des cabinets médicaux. Ils dévisageaient néanmoins sans vergogne ceux qui surgissaient des arches de la loggia avec un naturel soigneusement étudié et qui s'approchaient en souriant, les yeux tantôt baissés sur les pierres disjointes de la terrasse pour éviter d'y coincer leurs talons, tantôt levés pour affronter les regards.

Jean-Michel l'apprit à ses dépens lorsqu'il découvrit l'intérêt qu'il suscita, vêtu d'un pantalon saumon et d'une chemise assortie dans lesquels il semblait moins à l'aise que dans son costume de PDG. Regrettait-il déjà cette tenue estivale de bourgeois conquérant qui jurait avec son physique de bon élève ? Ces tons de layette lui donnaient l'air d'un poupon un peu gras. Je le trouvais antisexy, et je commençai à me dire que je n'étais pas très sûre de vouloir lui faire du gringue. Mais il ne me laissa pas le loisir de l'étudier sous l'angle amoureux, car il endossa à nouveau son rôle d'invité modèle.

Il tendit un cadeau à ma mère dès qu'elle apparut. Elle s'extasia sur l'emballage par précaution, au cas où elle ne réussirait pas à le complimenter sur son présent. Aussi fut-elle heureusement surprise de débiller une photo encadrée du général de Gaulle sur la plage de l'Agapanthe pendant l'hiver 1946, où il était venu réfléchir avant de renoncer au pouvoir et de se retirer à Colombey-les-Deux-Eglises.

— Jean-Michel, vous ne pouviez pas me faire plus plaisir ! Je savais que le Général était venu à l'Agapanthe. Mais de là à dénicher des clichés de son passage... Comment avez-vous su, comment avez-vous fait ?

— Vous êtes trop aimable, Madame, ce n'est pas grand-chose...

— Voyons, appelez-moi Flokie !

— Mais c'est Agnan, le chouchou de la maîtresse², votre type ! me glissa Frédéric qui venait d'arriver au bras de ma sœur.

Je me pinçai les lèvres pour ne pas éclater de rire. Marie se pencha à mon oreille :

— Frédéric a raison. D'ailleurs, il commence à me courir sur le haricot avec son genre fayot, pas toi ?

— Et comment !

— Remarque, tant mieux, parce qu'on est en train de se le faire piquer par la reine de la nuit, me dit-elle tandis que notre prétendant reprenait de plus belle :

— J'ai fait des recherches dès que j'ai su que vous aviez eu la gentillesse de m'inviter. Et j'ai appris que la baie avait bénéficié d'un bouche-à-oreille des plus élégants. Car c'est sur le conseil de Churchill, averti des charmes de l'endroit par la duchesse de Windsor, qu'Eisenhower y est venu en 1944 et 1945 après avoir réquisitionné la maison qui était propriété américaine. Puis il a incité de Gaulle à venir s'y reposer en 1946 quand la maison fut récupérée par le gouvernement français.

— Vous êtes un amour ! répliqua ma mère, soudain pressée de le remercier une bonne fois pour toutes.

En avait-elle assez de roucouler avec lui ? Ou voulait-elle changer de sujet pour ne pas embarrasser les Braissant au cas où ils ne lui auraient apporté que des chocolats ? Car il ne faisait aucun doute dans son esprit que Bernard et Laetitia allaient lui offrir quelque chose. L'usage n'exigeait-il pas que le séjour des invités, telle une citation encadrée de ses guillemets, débute avec un cadeau et se conclue par une lettre de château ? Une obligation de pure forme, qui n'impliquait aucune recherche d'originalité dans la tournure de la lettre ou la nature du présent. Si bien qu'il s'agissait le plus souvent de pâtes de fruits, de calissons d'Aix ou de chocolats dont les boîtes s'empilaient sur une desserte de la loggia et que nous faisions cérémonieusement circuler

après les repas, par politesse. Mais les Braissant sirotaient leur champagne. L'idée d'apporter un cadeau ne leur avait visiblement pas traversé l'esprit. Surprise, ma mère chercha à faire diversion :

— Quelqu'un peut-il m'expliquer pourquoi le Bellini de l'Hôtel du Cap avec du jus de pêche est moins bon que celui du Cipriani à Venise qui est fait avec de l'arôme de pêche ?

Inattendue, sa question m'enchantait par sa frivolité. Mais elle sembla choquer Bernard et Laetitia, dont je surpris le regard navré. De quel droit jugeaient-ils ma mère ? J'avais beau la critiquer, je ne supportais pas que d'autres le fassent à ma place, surtout pas des prétentieux qui confondaient préjugés et convictions, dédain et hauteur de vue. Par chance, Gay fit alors son entrée. Spectaculaire dans un fourreau lamé de femme fatale, elle avait à la main un jouet en plastique jaune que Popsicle tentait d'attraper en sautant dans tous les sens.

Mais ma mère poursuivit sur sa lancée :

— De toute façon, il n'y a même plus de quart champagne au bar de l'hôtel. Impossible de se préparer son cocktail comme avant ! C'est beaucoup moins gai...

— Non ! s'indigna Frédéric, entre solidarité et goguenardise.

— Si, et figure-toi qu'ils servent maintenant des sushis au restaurant près de la piscine. Jusqu'où va se nicher cette manie de la nourriture crue ! Des sushis dans le Midi, c'est ridicule !

— Ridicule, confirma Laszlo Schwartz en prenant place sur le muret surplombant la pelouse.

Le visage de ma mère s'éclaira :

— Laszlo ! Mais vous n'avez pas encore rencontré les amis des filles. Je vous présente Laetitia et Bernard Braissant et Jean-Michel Destret, Laszlo Schwartz.

Jean-Michel manqua s'évanouir en entendant le nom de Laszlo. Il faut dire qu'à soixante-deux ans, le peintre allemand était une star de l'art contemporain. Il avait marqué l'actualité artistique de l'année avec une exposition au Grand Palais et une autre au musée Guggenheim de Bilbao. Et l'un de ses tableaux avait encore été adjugé 2,5 millions d'euros le

mois précédent. Les Braissant semblaient impressionnés, eux aussi. Et Laetitia, qui n'avait pas jugé utile de desserrer les dents jusque-là, plissa les yeux en grimaçant un sourire avec l'évidente volonté de lui faire du charme :

— J'ai lu dans la presse que vous habitez dans le Gard...

— Oui, j'ai mon atelier à Barjac, mais je vais bientôt m'installer au Portugal....

Gloussant, opinant de la tête au moindre de ses mots, Laetitia me donna bientôt l'impression de se dissoudre dans l'empressement qu'elle lui témoigna. En tout cas, elle avait vite remisé aux oubliettes son mépris d'intellectuelle de gauche envers ma bourgeoise de mère qu'elle traitait maintenant avec obséquiosité depuis qu'elle avait compris son lien avec le grand artiste. Bernard, à l'évidence sur la même longueur d'onde que son épouse, voulut à son tour établir un contact direct et gratifiant avec le grand homme :

— Savez-vous que Jean-Michel est un collectionneur passionné de votre œuvre ?

— Ah bon ? Je suis flatté, répondit Laszlo.

Pourtant j'aurais parié qu'il était agacé de la présence de ces nouveaux venus dont l'admiration béate flattait ses mauvais côtés en le poussant à se conformer à l'image qu'ils attendaient de lui. Car il savait déjà qu'il jouerait au grand homme pour leur faire plaisir, comme on mime la tristesse à l'enterrement d'un proche dont la disparition ne vous cause pas de chagrin. Ce qui lui procurait d'avance un déplaisant sentiment d'imposture.

— Et vous faites quoi ? demanda-t-il à Jean-Michel pour changer de sujet.

Autant Marie et moi avions papillonné jusque-là, autant nous nous tûmes, soudain attentives à l'entretien qui risquait d'être instructif sur notre *blind date*.

— Je dirige une société qui s'occupe d'armement et d'audiovisuel.

— Bigre ! Et si j'ai bien compris vous êtes le *self-made man* français ?

— Oui, enfin ça, c'est la presse qui le dit. C'est désolant qu'il n'y en ait pas davantage. Il est de plus en plus difficile de se faire tout seul. Il ne suffit plus de réussir les concours pour entrer dans les cercles du pouvoir, il faut aussi avoir des parents qui ont réussi. Rendez-vous compte que le CAC 40 est l'indice européen qui compte le plus grand nombre de groupes familiaux. Comme en Inde....

Bien, bien, son propos était articulé, fin, juste sans être revanchard, me dis-je, en réévaluant sa cote à la hausse comme un titre sous-évalué, dont on comprend soudain le potentiel.

— Pourtant le sens des affaires n'a pas grand-chose d'héréditaire. Vous connaissez le proverbe bamiléké : le père était un aigle, le fils un faucon, le petit-fils un vrai con !

— Je ne connais pas les Bamiléké, mais ils oublient qu'un carnet d'adresses compense largement...

— J'ai vu ta copine ! l'interrompit Bernard Braissant d'un air fripon.

A la stupéfaction générale. Car son intervention venait comme un cheveu sur la soupe au beau milieu de la discussion. Si absurde et décalée qu'elle éveilla néanmoins notre curiosité : de qui parlait-il ? Et quel rapport cette personne pouvait-elle bien avoir avec le sujet ?

— Qui ça ? demanda Jean-Michel, agacé.

Et j'aurais parié que Marie comme moi partageait l'agacement de Jean-Michel envers Bernard, au point de se sentir solidaire et presque complice de ce garçon pourtant peu séduisant.

— Françoise.

— Françoise qui ? s'impatientait-il.

— Françoise Hardy.

— Mais je la connais à peine !

— C'est ta copine, non ? Enfin, c'est toi qui me l'as présentée en tout cas.

Il nous fallut un moment pour digérer le culot ahurissant de Bernard. Car ceux qui pratiquent le *name-dropping* essayent d'ordinaire de le faire avec finesse en prenant part à la conversation générale. Rien de tel

chez Bernard, qui n'avait même pas essayé de rebondir sur la discussion pour en venir là où il voulait, c'est-à-dire à se montrer comme un type en vue qui connaissait des gens importants.

Le culot de Bernard Braissant m'indigna tant que Jean-Michel m'apparut sympathique par contraste. Aussi étais-je presque contente de l'avoir à côté de moi pendant le dîner.

— Madame est servie ! hurla le nouveau maître d'hôtel, au lieu de l'annoncer posément comme il aurait dû le faire.

Ma mère me jeta un regard noir avant de dire d'un ton léger :

— Les filles, allez donc chercher votre père. Il doit être dans la bibliothèque avec les Démazure, pendu au téléphone avec Sotheby's à New York.

— Tu le sors d'où, l'aboyeur ? railla Marie tandis que nous nous éloignions.

— Oh ! ça va ! Je ne te conseille pas de la ramener. Parce que je pourrais te retourner le compliment à propos de ces faiseurs de Braissant !

¹ Oscar de La Renta.

² *Le Petit Nicolas*, de René Goscinny et Jean-Jacques Sempé.

Dîner du vendredi 14 Juillet, 13 personnes

HOMMES FEMMES

Edmond Ettinguer Flokie Ettinguer

Frédéric Hottin Laure Ettinguer

Odon Viel Marie Ettinguer

Henri Démazure Polyséna Démazure

Laszlo Schwartz Gay Wallingford

Bernard Braissant Laetitia Braissant

Jean-Michel Destret

PLACES À TABLE D'EDMOND PLACES À TABLE DE FLOKIE

Laure Henri Frédéric

Jean-Michel Laszlo Marie Polyséna

Laetitia Gay Bernard Odon

Edmond Flokie

MENU

Gaspacho

Loup grillé au fenouil

Risotto aux morilles

Salade et fromages

Crêpes à la royale

Le dîner avait lieu sur une terrasse couverte dans laquelle Marcel et Gérard montaient la garde, immobiles et bienveillants tels des parents devant le bac à sable où s'ébrouent leurs enfants. Nous découvrîmes les tables dressées de nappes en lin orange et fuchsia couvertes d'orchidées blanches, de candélabres en argent et de verres en cristal reflétant la flamme des bougies sur les assiettes de César ornées de sillons dorés figurant l'empreinte de ses doigts. Comme c'était joli ! Personne ne se donnait plus autant de mal pour décorer une table, me dis-je avec fierté, tandis que ma mère appelait les invités assis à sa table :

— Odon, Polyséna, Frédéric, Henri, Marie et Bernard, vous êtes avec moi...

— Cela ne vous rappelle pas l'école, l'appel du professeur au début des cours ? plaisanta Frédéric pour détendre les nouveaux venus déroutés par ce protocole.

— Odon, vous êtes à ma droite... Frédéric, Marie et Polyséna, arrêtez donc de discuter, mauvaise troupe ! Bernard, mettez-vous à ma gauche. Et Henri, entre Marie et Frédéric...

Héritant de ceux qui n'avaient pas encore été appelés, mon père brandit avec solennité le papier sur lequel avait été griffonné son plan de table :

— Nous voici donc entre nous, laissés pour compte par Flokie... annonça-t-il d'un air goguenard.

Car autant ma mère remplissait son devoir de maîtresse de maison avec sérieux, autant mon père se plaisait à jouer au mauvais élève.

— ... Voyons, dit-il en chaussant ses lunettes. Mais je n'y vois rien avec ça ! J'ai dû laisser mes lunettes de lecture dans la bibliothèque. Laure, ma chérie, peux-tu faire le travail à ma place ?

— J'ai le pouce ! annonça triomphalement Gay à peine assise en retournant son assiette pour le vérifier.

Jean-Michel était à ma droite. Aussi, sans prétention déplacée, et ne serait-ce que parce qu'il avait démontré à quel point il avait potassé les règles du savoir-vivre, étais-je convaincue qu'il m'aborderait d'entrée de jeu. Il me remercierait de sa présence à l'Agapanthe avant d'engager une

conversation amicale ou mondaine. Mais il n'en fit rien et, stupéfaite, je le vis se contenter de sourire à Laetitia, son autre voisine. Aussi, la première surprise passée, il m'apparut soudain qu'il nous avait évitées depuis son arrivée, ma sœur et moi. J'avais, certes, bien remarqué qu'il en faisait des tonnes avec ma mère. Mais cela ne m'avait pas étonnée de sa part : sans doute était-ce son idée de la courtoisie de rigueur envers une maîtresse de maison ? Puis j'avais constaté qu'il était visiblement dans ses cordes de courtoiser « les vieux ». Mais quel mal y avait-il à ça ? Ce n'était pas un moyen déshonorant de réussir, après tout. Et Jean-Michel avait bien raison d'avoir recours à cette martingale dès que l'occasion se présentait. Mais de là à imaginer qu'il le fasse pour nous éviter, Marie et moi, il y avait un pas, que je m'apprêtais à franchir maintenant que je le sentais rétif à mes côtés. Cependant, ne pouvant me résoudre à produire un tel effet sur un type réputé intelligent, je m'interrogeai : était-il mal à l'aise à l'idée de me parler ou simplement inquiet de commettre un impair ?

Il semblait de fait s'interroger sur les serviettes et les assiettes à pain posées à côté du service de César dont nous discutons et que le maître d'hôtel était en train de remplacer par des assiettes à soupe en faïence d'Apt.

Je lui aurais volontiers soufflé mes conseils en matière d'étiquette, mais tout dans son attitude m'indiquait qu'il n'en voulait pas et qu'il prendrait ma gentillesse pour de la condescendance. Tant pis pour lui ! Il n'avait qu'à s'interroger. Comme il ne manquerait pas de le faire tout au long du dîner.

Il se demanderait, par exemple, quand commencer à manger ce qu'il avait dans son assiette. Et il constaterait que, contrairement aux Etats-Unis où il est d'usage d'attendre que chacun soit servi pour donner le premier coup de fourchette, c'était la maîtresse de maison, ou la femme la mieux placée de la table qui donnait le branle, avant même que les messieurs ne soient servis. Gay, assise à droite de mon père, serait donc celle qui ferait honneur au plat. Puis le maître d'hôtel servirait les hommes, en terminant par mon père, d'ailleurs parfois réduit à la portion congrue, car il arrivait qu'il ne reste plus grand-chose dans le plat de service lorsqu'il lui parvenait.

De même, Jean-Michel risquait de rester perplexe devant l'assiette en demi-lune destinée à la salade verte ou l'assiette à dessert qui lui serait servie, garnie de couverts en vermeil et d'un rince-doigts destiné à être posé à sa gauche au-dessus de son napperon.

Tant pis pour lui ! me dis-je à nouveau avant que mon naturel généreux ne reprenne le dessus et que je ne me décide à piocher à gauche dans mon assiette à pain pour le renseigner néanmoins, mine de rien, tandis que Laszlo grimaçait en se penchant sous la table :

— Quelqu'un peut-il m'expliquer pourquoi les moustiques s'attaquent toujours aux chevilles ? Ils sont agressifs cette année, non ?

— A qui le dites-vous ! lança Jean-Michel, qui entreprit à son tour de se gratter.

Ah ! D'accord, je vois le genre, me dis-je, en constatant que Jean-Michel n'éprouvait visiblement aucune difficulté à parler et à sourire à tout le monde sauf à moi. Aussi me livrai-je à un dernier test en lui tendant un flacon antimoustique que je sortis de la poche de ma robe :

— Eh oui ! il ne me quitte jamais. Que voulez-vous, les moustiques m'adorent.

Rien, pas de réponse. A part un pauvre sourire de remerciement avant d'utiliser mon vaporisateur. Ayant sans doute remarqué la fureur qui me gagnait devant la gêne ou la goujaterie (à ce stade, franchement, peu m'importait) de Jean-Michel, Laszlo me sauva la mise pour ne pas me laisser en suspens dans l'attente d'une réponse et ajouta :

— Mais le pire, c'est la nuit !

— C'est qu'ils ne dorment pas, comme tous les insectes, intervint mon père incollable sur le sujet des animaux. Le sommeil n'est possible que lorsque le cerveau atteint une certaine taille. Par exemple, les papillons ne dorment pas alors que les baleines, les orques et les dauphins ont un cerveau en deux parties qui dorment à tour de rôle, ce qui les rend capables de nager sans jamais s'arrêter.

Peut-être que je ne lui plais pas ? me demandai-je avant de me reprendre : Et quand bien même ! Etait-ce une raison pour ne pas me parler ? Il n'y avait qu'à voir cette pimbêche de Laetitia. Elle s'était

révélée férue de documentaires animaliers. Et du coup, mon père semblait enchanté de discuter avec elle. Oh ! et puis, tant pis ! Pour ce que j'en ai à foutre ! Je ne vais tout de même pas me laisser troubler par un abruti de son espèce ! me dis-je en décidant d'ignorer Jean-Michel et de prendre part à la conversation que Gay était en train de lancer sur le sujet de Marie-Antoinette.

— Je suis en train de lire un livre très amusant de Caroline Weber sur Marie-Antoinette et la mode qui s'appelle *Queen of Fashion*. Elle décrit la façon dont elle s'est servie de ses partis pris vestimentaires pour illustrer son influence sur la cour dont elle a systématiquement pris le contre-pied.

— N'est-ce pas ce que faisait déjà Louis XIV ? lui demandais-je.

— Si, et Marie-Antoinette s'en est d'ailleurs largement inspirée. Mais elle a démocratisé la mode. D'abord une mode *overdressed* et même *over the top* avec ses coiffures, les poufs complètement délirants, qui ont eu tant de succès qu'elle a fait la fortune des coiffeurs et des couturiers de l'époque. Puis elle a imposé la mode inverse, celle de l'*underdress*, pendant sa période bergère au Petit Trianon, en inventant la petite robe en mousseline blanche portée sans corset qui a fait fureur, comme, plus tard, la fameuse petite robe noire de Coco Chanel.

— Vous avez lu le livre d'Antonia Fraser ? l'interrogea Laszlo.

— Non, mais j'ai vu le film de la fille Coppola.

— Quelle honte ! répondit-il.

— Moi, j'ai trouvé ça joli, lançai-je.

— Oui, moi aussi. Tout le monde lui est tombé dessus. Mais le film n'avait pas de prétention historique. Et il est plein de visages familiers... fit Gay.

— Qui ça ? demanda Laszlo.

— Natasha Fraser, Hamish Bowles, Pierre Ceyleron, Mathilde Agostinelli et sa sœur...

— Des gens merveilleux, sans aucun doute. Mais néanmoins incapables de sauver ce film indigent. De toute façon, pour moi rien ne vaut la biographie de Stefan Zweig, conclut-il.

Gérard commençait à servir le plat principal, du loup grillé au fenouil, et je n'avais toujours pas échangé un mot avec Jean-Michel. Mais j'avais légèrement évolué sur le sujet depuis que j'avais renoncé à m'en offusquer. Et j'avais compris, après avoir essayé de me mettre à sa place, qu'il pouvait bavarder avec Laszlo ou mon père parce qu'il se plaçait sur la même échelle de réussite professionnelle et financière qu'eux, même si c'était à des niveaux différents. Mais qu'il était incapable d'une conversation générale ou d'un échange avec ma sœur ou moi. Car il était perdu, sans repères dans cette maison. Sans doute était-ce pour cela qu'il avait tenu à faire venir sa voiture et son chauffeur ? Pour emmener avec lui un peu de son univers et un bout de sa réussite pour affronter le « grand monde », dont nous étions l'incarnation, Marie et moi, les filles bien nées. Car il devait se sentir avec nous dépourvu de l'essentiel, c'est-à-dire d'une aisance qui nécessitait des générations pour s'imposer comme une évidence.

Et il avait sans doute raison. Tout le monde n'avait pas le brio de Laszlo pour démontrer que l'on pouvait être un petit juif allemand sorti du ruisseau, comme il se définissait lui-même, et fasciner les gens les plus snobs et les plus intolérants. D'autant que les manières de Jean-Michel me heurtaient malgré moi : sa façon de dire « bon appétit », ses coudes sur la table avec les couverts posés en oblique de part et d'autre de son assiette, telles les rames d'une barque dérivant sur l'eau. Et j'avais beau me dire que je ne m'y serais pas arrêtée si je l'avais trouvé charmant, je n'étais pas sûre que cela soit vrai. Car j'étais conditionnée par mon éducation bien que je puisse trouver ces conventions absurdes. Puisque Nannie, en bonne Anglaise, mettait la table en disposant les verres à droite de l'assiette, les fourchettes posées pointe en l'air et les couteaux avec le côté tranchant à droite et nous serinait *Hands under the table* ! à longueur de repas. Puis ma mère nous rendait visite. Et, replaçant les verres au-dessus de l'assiette, les fourchettes avec les pointes en bas et les couteaux avec le côté tranchant à gauche, elle nous ordonnait : « Les mains sur la table ! »

De toute façon, vu le benêt que j'avais à mes côtés, la question ne se posait pas. Car je n'étais pas près de ressentir le moindre conflit cornélien entre mon attirance pour la personne et ma répulsion vis-à-vis de ses

manières qui m'auraient défrisée. Mais j'avais décidé de ne pas me formaliser de son silence et de ne pas me laisser impressionner pour si peu, rodée comme je l'étais à la pratique de la conversation et aux aléas de repas formels où j'avais déjà vu s'endormir un de mes voisins et s'étouffer un autre.

J'ai appris très jeune l'art de la conversation. Ma mère nous invitait de temps en temps à prendre nos repas avec elle. Pour le plaisir, comme elle disait, alors que le sens de ce mot lui échappait. Depuis lors, je me sens capable de faire parler n'importe qui.

J'ai quelques idées simples sur la question. Je parle de ce qui intéresse mes interlocuteurs. Et comme les gens aiment parler d'eux, je leur pose des questions. J'évite autant que faire se peut celles qui concernent leur métier. Je préfère leur demander s'ils ont peur en avion, s'ils ont jamais discuté avec un inconnu dans un train, s'ils aiment que les femmes fassent le premier pas, ou s'ils sont attirés par les emmerdeuses. Ou je me lance dans le trivial : « Vous êtes bain ou douche ? Thé ou café ? Brassens ou Brel ? » Leur réponse m'intéresse d'autant plus que la question m'amuse. Mais quoi qu'il en soit, je parais passionnée par leurs propos et je donne l'impression de leur trouver de l'esprit sans essayer de faire preuve d'esprit moi-même. Ou alors discrètement, pour ne pas m'embêter tout à fait si mes voisins n'ont pas de repartie. J'annonce, par exemple, que je n'ai jamais été à Venise. Et je jouis alors des oh ! et des ah ! que cela provoque invariablement. Ou je mets leur gentillesse à l'épreuve en leur jouant la comédie de la timidité. Bref, j'applique à la lettre l'adage selon lequel il faut parler légèrement de choses graves et gravement de choses légères. Même si cela ne convient pas à tout le monde, surtout pas aux raseurs qui ne s'engagent dans une discussion que pour démontrer leur culture historique, politique ou philosophique et qui n'aiment rien tant que vous prendre en défaut sur vos connaissances.

La conversation languissait. Aussi glissai-je à l'oreille de Laszlo qui se servait pour la deuxième fois de risotto aux morilles :

— Je m'ennuie. Raconte-moi à nouveau comment tu as confondu Ungaro, le couturier, avec Trichet, le gouverneur de la Banque de France.

— Mais tu connais l'histoire par cœur !

— S'il te plaît ! insistai-je en geignant comme un enfant réclame une histoire avant de s'endormir.

Son récit sembla amuser Jean-Michel. Surtout le moment où Laszlo se creusait la cervelle pour parler de cours de Bourse au couturier stupéfait. Puis, à son tour, mon père nous confia sa plus belle gaffe :

— C'était il y a quelques années, à l'occasion d'un discours de fin d'année que je prononçais pour l'arbre de Noël de ma société. J'étais censé adresser mes vœux au personnel sans oublier de mentionner les décès et les départs à la retraite de l'année. « Je voudrais évoquer ici la mémoire de Monsieur Puchet, qui est mort cette année et rendre hommage à cet homme que nous avons tous connu et apprécié », ai-je dit. Mais une voix de protestation s'est alors élevée de la salle : « Mais je suis vivant, Monsieur. »

Laetitia, Jean-Michel et Gay s'esclaffèrent. Et mon père, content de son effet, reprit de plus belle :

— Atrochement gêné, j'ai essayé de rattraper ma bourde et j'ai dit : « Voilà une excellente nouvelle, et nous espérons que vous allez rester longtemps parmi nous... »

— Et alors ? hoqueta Laszlo.

— Alors, il m'a repris très poliment : « Mais non, Monsieur, je pars à la retraite à la fin de la semaine. » Un désastre !

Nos hurlements de rire plongèrent la table de ma mère dans un silence admiratif et jaloux. Mais j'avais atteint mon but : Jean-Michel, détendu, trouva le courage de m'adresser la parole :

— Qu'est-ce que vous faites dans la vie ?

Domage qu'il ait commencé par cette question, me dis-je.

— Je suis psychanalyste.

Car je savais qu'après cet aveu, notre relation balbutiante en resterait là. Et, bien que Jean-Michel ne soit pas assez séduisant à mes yeux pour que cela m'attriste, j'étais agacée de voir échouer si près du but mes efforts pour le mettre à l'aise. L'annonce de mon métier provoque deux types de réactions. Soit mon interlocuteur me fuit comme si j'étais un rayon X et que j'allais deviner les affres qui l'habitent, comme mon

voisin de table à un dîner l'autre jour, un type charmant travaillant dans la publicité, qui m'a fait beaucoup rire et avec lequel je suis allée sur le balcon pour fumer. En l'apprenant, il m'a répliqué : « Ça, il ne faut jamais le dire. Dites plutôt que vous êtes dans la com. » Puis il m'a tourné le dos et il est parti comme un voleur sans me dire au revoir. Soit il en profite pour basculer dans l'intime et me parler de ses relations avec sa sœur, sa mère ou sa femme afin de me soutirer un maximum d'informations sans avoir à s'engager dans une thérapie.

Jean-Michel me demanda :

— Alors vous allez interpréter tout ce que je vais dire ?

— Uniquement si vous me payez, lui répondis-je en riant.

— Mais vous en seriez capable ?

— De quoi ?

— D'interpréter ce que je dis, ce que je fais.

— Disons que je vais faire des suppositions. Devant quelqu'un de volubile, donc d'angoissé, je ne vais pas me dire : ce doit être parce que sa mère est morte, ou qu'il a été violé. Je vais déterminer un contour. Par exemple, au lieu de conclure à la gaieté, comme la plupart des gens, devant quelqu'un qui rit tout le temps, je vais me dire qu'il souffre, mais je ne saurai pas de quoi. Je ne suis pas Madame Irma. On n'invente pas, on ne devine pas, il nous faut des éléments...

Mais Jean-Michel, comme prévu, se détourna de moi. Puis, contre toute attente, il se saborda aux yeux de mon père :

— Vous n'avez jamais été tenté de vendre votre maison ?

— Euh... non, pourquoi ?

— Vous auriez pu être tenté d'en acheter une ailleurs, je ne sais pas moi... à Saint-Tropez, par exemple...

Comment cet irréprochable premier de classe pouvait-il se montrer aussi maladroit ? Ne comprenait-il rien au principe même de maison de famille, à l'attachement des gens au lieu de leur enfance ? Abasourdie par sa bévue, je vis mon père accuser le coup discrètement. La grâce subtile de l'Agapanthe échappait visiblement à ce garçon. De même que le faste désuet du Cap d'Antibes, dépourvu des paillettes qui lui en auraient

signalé la séduction. Et il s'étonnait simplement qu'un homme important comme mon père s'en contente, alors que Saint-Tropez, plus facile à apprécier, constituait le « fin du fin » à ses yeux.

Mon père avait une opinion sur Saint-Tropez qui le définissait assez bien. Il était distrait par le kitsch de ses estivants, qu'il n'aurait jamais songé à qualifier de vulgaires tant il était épaté par leur énergie. Pensez donc. Tous ces jeunes gens, vedettes de télé-réalité, chanteurs et acteurs à la mode, galeristes, décorateurs, et autres jet-setteurs dansant comme des sauvages sur des tables de boîtes de nuit, fornicquant comme des hussards avec des créatures désinhibées, avant de se précipiter sur des bateaux pour boire et baiser encore sous un cagnard d'enfer. Tout cela sans coup de soleil, ni maux d'estomac, sans doutes, ni timidité. Quelle santé !

Mais il ne succombait en rien au charme d'un endroit où le comble du snobisme était de se déguiser en villa geois, d'acheter son bois ou son vin rosé au même endroit que le garagiste parce que c'est moins cher et qu'il faut avoir l'air authentique et normal aux yeux des Tropéziens de souche, maîtres chez eux. Rien ne l'énervait en effet davantage que les gens qui brandissaient à tout bout de champ leur goût de l'authenticité. Que cherchaient-ils à prouver par là ? Qu'ils avaient du cœur ? Qu'ils étaient proches du peuple, de la nature ? C'était louche. Comme le fait de proclamer quoi que ce soit, son amour conjugal, sa fidélité, son attachement aux valeurs de la famille. Pourquoi un homme en vacances devrait-il s'affubler de tablier, de chapeau et d'espadrilles pour avoir l'air détendu ? D'autant que ces chantages de l'authenticité, souvent méprisants envers les gens du peuple – comment qualifier autrement leurs condescendantes tentatives de parler populaire, du genre : « Alors m'sieur Menant, toujours content dans votre gourbi ? » –, étaient bourrés de préjugés et singulièrement intolérants. Notamment avec un homme comme lui, qu'ils jugeaient snob, coincé. Aussitôt traité d'énergumène, et sommé de se justifier, il devait donner les raisons pour lesquelles il n'avait jamais mis un jean de sa vie, portait en toutes circonstances une veste pour le dîner et ne concevait pas d'entrer dans une capitale sans cravate. Au point que Marie et moi le raillions gentiment : « Aix, capitale du calisson ! Papa, ta cravate ! » Et il trouvait extraordinaire que ceux qui prônaient l'authenticité lui reprochent son naturel à lui !

Le dîner touchait à sa fin. Jean-Michel et Laetitia mangèrent leur dessert à l'aide de cuillers sans se rendre compte que cela constituait à nos yeux une faute de goût. Puis Gérard, le nouveau maître d'hôtel, qui avait multiplié les impairs au cours de son service, apostropha les invités à peine sortis de table pour leur proposer tisane, café ou digestif.

Mon père et Jean-Michel, quelle différence entre ces deux hommes ! me dis-je. Mon père, qui avait l'humilité de ne pas remettre en question ce qui « ne se fait pas », car il savait que l'apparence et le fond ont souvent parties liées et que ces codes recourent souvent les règles les plus élémentaires de morale, se soumettait à un formalisme sans concession. Mais il ne s'arrêtait pas à cela et usait d'une liberté exceptionnelle de ton et de pensée pour juger ou appréhender le monde. Jean-Michel était le strict opposé. Mettant en avant une décontraction de façade, une volonté de faire jeune, *cool*, contemporain, il n'était que conformisme bien-pensant : un premier communiant en jean troué. Rêvant d'incarner la figure non pas du nouveau riche, mais du nouveau bourgeois *politically correct*, il était un plouc, socialement mais surtout humainement. Car il venait de blesser mon père sans même s'en rendre compte, tant il était sûr de lui, sûr de savoir ce qui est bien et mal, et de son aptitude à bien faire au travers de ce filtre primaire et sans nuance.

La fin de la soirée s'écoula sans surprise. Mon père s'absenta pour enchérir sur son tableau au téléphone.

— Je l'ai ! se réjouit-il triomphant à son retour parmi nous.

La petite bande de ma mère le félicita comme s'il avait gravi l'Everest, tandis que Frédéric s'insurgeait : on ne félicite pas quelqu'un d'avoir claqué du fric ! Polyséna n'apprécia pas son humour : il faut de l'œil et de l'éducation pour apprécier une toile du *Quattrocento* ! Mais papa, indifférent à la polémique, semblait juste heureux de son acquisition. Je l'aimais encore plus à ces moments-là.

— On se retrouve pour faire le frigidaire ? me chuchota Marie après le dîner.

L'exercice était, au même titre que le bain de minuit, un des rituels que nous accomplissions religieusement au moins une fois dans l'été. C'était un moyen pour nous de raviver l'intimité bénie du temps de notre enfance. Nous nous y adonnions avec bonheur, tout comme nous répétions à la moindre occasion les perles de la plus tendre, mais aussi de la plus fruste de nos gouvernantes : La nuit est « constipée » d'étoiles. C'est d'une « grande raffinerie », « c'est rectum ! » au lieu de « recta », de l'eau « accroupie », et autres joyeusetés, formant le répertoire de notre complicité, semblable au langage inventé par certains vrais jumeaux pour communiquer secrètement à coups de références communes, que nous récitions avec ferveur comme des incantations.

Ce n'était certes pas la faim qui nous poussait, mais la perspective exquise de déambuler de nuit dans l'office et la cuisine désertés par le personnel. Qu'allions-nous y trouver ? Des consignes mystérieuses comme des hiéro glyphes annotées sur des bouts de papier laissés dans l'office près du central téléphonique, des mets congelés dans le frigidaire, des fruits dans la chambre froide, des petits gâteaux secs dans des boîtes en fer-blanc ? Ou du pâté de campagne destiné au personnel que nous dégusterions avec des croissants de la veille, attablées au billot de la cuisine ? Nous ferions-nous surprendre par un membre du personnel fêlard ou insomniaque ? A moins que nous ne tombions nez à nez avec un invité migraineux en quête d'aspirine ? Sur le qui-vive, les sens aiguisés par la fraude, nous nous sentions délicieusement vivantes. Heureuses et soulagées de nous retrouver toutes les deux, sans les parents, sans personnel. Un soulagement, comparable au bien-être que l'on éprouve en enlevant un corset, difficilement compréhensible à ceux qui ignoraient notre mode de vie saturé de codes et de contraintes.

Notre comportement se trouvait en effet inévitablement modifié par la présence du personnel qui induisait un formalisme où nous étions tenus. Impossible d'être débraillé pour un repas servi par des messieurs en cravate et en veste blanche ! Et ce, même en l'absence de nos parents, si Marie et moi étions seules à la maison. Essayez donc d'adopter une attitude relâchée devant quelqu'un qui vous parle à la troisième personne : « Madame Laure et Mademoiselle Marie voudront-elles dîner dans la loggia ou près du bassin aux nénuphars ? » Cela ne nous serait

même pas venu à l'esprit ! D'abord parce que, désapprobateur, le personnel, témoin silencieux de nos faits et gestes, aurait pu nous dénoncer subtilement à nos parents. Mais surtout parce qu'il était plus compliqué pour les domestiques d'assurer un service informel que de nous servir à table.

Cela rendait, par exemple, incongrue l'idée d'un pique-nique sur la plage. « A quelle heure ? », aurait été leur première question, pourtant antinomique avec le principe même de dînette improvisée. Inutile de tenter une réponse du type « on va se débrouiller ». Car ils se sentaient tenus de laisser le lieu du pique-nique dans un état irréprochable et de laver nos assiettes et nos couverts sales avant d'aller se coucher. Sans compter que de descendre sur la plage tous les ingrédients à leurs yeux indispensables à un repas digne de ce nom, les salières en argent, les verres à eau, à vin et à champagne, les rince- doigts et autres raffinements, leur prendrait un temps fou et s'avérerait bien plus fatigant que de nous servir à table des plats même lourds, engoncés dans une tenue aussi inconfortable soit-elle. Et que le gardien devrait attendre que l'on ait fini pour enclencher l'alarme extérieure.

Aussi avons-nous trouvé comme solution de donner leur soirée aux domestiques en prétendant que nous sortions dîner, au restaurant ou chez des amis. Et nous nous cachions dans un coin de la maison en attendant la fin de leur service. Et dès qu'ils étaient à table ou dans leur salle à manger, nous en profitions pour nous installer quelque part pour manger en douce le sandwich ou la pizza que nous avions été acheter discrètement en ville, puisque nous n'avions pas accès à la cuisine, et dont nous prenions grand soin de cacher les emballages qui auraient pu nous trahir le lendemain.

Nous censurions aussi notre conversation. En hésitant par exemple à parler d'homosexualité devant un maître d'hôtel susceptible de préférer les hommes, ou en évitant de parler d'argent autrement que par allusions, pour ne pas heurter ou choquer des employés dont les revenus n'avaient aucune commune mesure avec les nôtres. Ainsi, « il a beaucoup d'argent » était la phrase la plus explicite que nous nous autorisions pour décrire un milliardaire. Et nous en restions là, minimisant dès que nous le pouvions les attributs de la richesse. Ce qui impliquait que si quelqu'un

disait : « Il a une jolie maison » ou « c'est un beau tableau », l'on pouvait être sûr qu'il s'agissait d'un château, d'un palais ou d'un chef-d'œuvre hors de prix.

De même, vivant constamment sous leur regard, il nous paraissait inenvisageable de nous disputer, de baffrer ou de nous enivrer. Réclamer un deuxième passage pour le plateau de fromages ou un rab de vin était en effet si gênant que nous ne nous laissions aller que très rarement à des fantaisies de ce genre. Même s'il nous arrivait, lorsque le vin était exceptionnel, de guetter le moment où les maîtres d'hôtel s'éloignaient en direction des cuisines pour nous lever prestement et nous servir en douce de la bouteille posée sur la desserte de la salle à manger sans qu'ils s'en aperçoivent.

Mais conditionnés depuis l'enfance à la tempérance et à la politesse de rigueur devant les domestiques, leur présence était loin de nous paraître aussi pesante qu'elle le semblait aux novices. Ce qui n'empêchait pas l'atmosphère de se détendre imperceptiblement dès qu'ils nous souhaitaient bonne nuit après nous avoir servi les digestifs, comme si nous avions conscience de recouvrer soudain une liberté d'autant plus précieuse qu'elle était rare.

Toujours est-il que Marie et moi nous sommes retrouvées à minuit devant l'escalier menant à l'office et à la cuisine pour « faire le frigidaire ».

— C'est un pousse-au-viol, ton petit short avec sa nuisette, m'écriai-je en la voyant arriver. J'espère qu'on ne va croiser personne.

— Tu peux parler ! Ton peignoir est entièrement transparent.

Cela suffit à déclencher notre premier fou rire. Un réflexe pavlovien, tant cette expédition nocturne réveillait en nous des sensations délectables. Tâtonnant à la recherche d'interrupteurs dans les cuisines plongées dans l'obscurité, nous avons retrouvé la peur exquise de nos parties de cache-cache dans le noir. Et avons été prises de notre deuxième fou rire en nous inquiétant mutuellement :

— Tu ne trouves pas que ces cuisines immenses et désertées ont un petit côté *Shining* de Kubrick ? dis-je à Marie.

— Arrête, tu me fous une trouille bleue ! Fais attention de ne pas te trancher le doigt sur la machine à découper le jambon.

Une fois repérés les interrupteurs, situés dans les endroits les plus improbables, à l'intérieur des placards ou derrière des portes vitrées, l'ambiance changea du tout au tout. Et nous fîmes mine d'avoir encore peur pour faire durer le plaisir.

— C'est quoi ce bruit-là, tu as entendu ? demandai-je à Marie.

— Mais non, ce n'est rien, tu me fais marcher.

— Il n'y a que du consommé dans ce frigo ! C'est invraisemblable la consommation que l'on doit en faire pour qu'il y en ait autant, m'écriai-je.

— Ben, oui, tu n'as pas remarqué que presque tous les plats du déjeuner sont en gelée.

— Oui, tu as raison, la compote de lapin, le chaud- froid de poulet, quoi d'autre ?

— Je ne sais pas, moi, mais on ne risque pas de se faire le moindre frichti entre la gelée, le fond de veau, et la pâte à chou qui repose dans son torchon !

— J'aimerais tout de même mettre la main sur les petits gâteaux qui étaient servis ce soir avec les crêpes à la royale, répliquai-je en roulant des yeux.

— Les financiers à la pistache ? C'est vrai qu'ils étaient diaboliques.

Enfin attablées à la table de l'office devant un plateau de fromages et des olives de Nice, je suis entrée dans le vif du sujet :

— C'est un désastre, non, ce Jean-Michel Destret ?

— Pas de doute, puisqu'il ne plaît pas plus à toi qu'à moi.

— Remarque, le moins que l'on puisse dire c'est qu'on ne lui plaît pas non plus. Il n'en a que pour notre chère mère.

— Oui, c'est un flop retentissant ! C'est même rare, à ce point-là. Il a l'air terrorisé par toi. Je l'ai bien observé à table. Mais je n'ai pas fait tellement mieux après le dîner quand j'ai essayé de le dégeler.

— Oui, je t'ai vue dans ton numéro modeste d'interprète méritante, genre : « Je ne me débrouille pas si mal malgré une combinaison linguistique qui n'a rien d'exceptionnel, avec l'anglais en langue maternelle, le français en active, l'espagnol, le portugais et l'italien en passives... »

— C'est ça, fous-toi de moi !

— Mais non, tu as bien fait de jouer la carte de la petite fille modèle, vu que mon profil de psychanalyste décolletée et affranchie le fait flipper !

— Oui, eh bien, résultat : un bide tout pareil !

— Cela dit, qu'est-ce qu'on veut, qu'est-ce qu'on cherche, jusqu'où est-on prêtes à aller ? On n'a réfléchi à rien en se lançant dans cette histoire !

— Que veux-tu dire ?

— Ecoute, Jean-Michel Destret nous rend un fier service en n'étant pas intéressé par nous. Imagine, un abruti pareil ! On ne va tout de même pas se transformer en putes de luxe prêtes à tout pour décrocher un pigeon ! Il faut quand même que le type nous plaise un peu, non ?

— Oui, tu as raison. Mais tu attends quoi, toi, d'un type ? Donne-moi juste deux ou trois qualités, pas plus, parce qu'il est inutile de me faire le portrait du prince charmant.

— Mais on ne va tout de même pas renoncer à nos rêves pour récupérer la maison !

— Oh ! comme tu y vas ! Mais tu as raison. Alors ?

— Il faut qu'il soit gentil.

— Arrête, tu mettrais ça en premier ?

— Parfaitement. Gentil, intelligent.

— Même s'il est moche ? Moi je ne pourrai pas.

— Même s'il est moche, tout à fait. Je n'ai rien contre les moches. Il me semble même qu'ils sont « tendance ». Regarde toutes ces actrices sublimes avec des laiderons. Et puis surtout, j'ai déjà donné en épousant un beau mec. Ça m'a suffi.

— Oui, enfin moi j'ai déjà donné avec des amants somptueux, et ça ne me suffit pas, je peux te dire !

— Oui, eh bien tu m'expliqueras après. Une dernière qualité : il doit être distrayant.

— Distrayant ? Tu veux dire drôle ?

— Non, capable de légèreté, de fantaisie, de gaieté.

— A mon tour. Moi, j'aimerais qu'il soit beau, qu'il en jette, et qu'il me préfère à toutes les autres.

— Qu'il en jette ? C'est-à-dire ?

— Qu'il soit séduisant, fantasmant.

— Tu veux dire qu'il ait réussi, façon star de cinéma, homme d'affaires mythique, ou qu'il dégage quelque chose de sexuel, de magnétique ?

— L'un n'empêche pas l'autre.

— Ah oui ! je vois. Eh bien, on n'est pas rendues, je vais te dire ! Alors qu'est-ce qu'on fait ?

— Que veux-tu dire ?

— On ne se force pas, c'est ça ? Soit on a un coup de cœur, même petit, soit on laisse tomber ?

— Oui, ça me va.

La vérité était que nous n'avions fait qu'effleurer le sujet, ma sœur et moi. Et que j'avais soigneusement évité de me pencher sur l'épineuse question des hommes depuis mon divorce. Je me joignais au leitmotiv de mes amies célibataires : « Où sont les hommes ? » Constaté avec elles que nous n'en connaissions pas, ou peu que nous jugions désirables. Et répondre « dans le Wyoming ! » sous forme de boutade, puisque lors d'un voyage j'y avais remarqué beaucoup d'hommes l'air équilibré, heureux de leurs chevaux, de leurs flingues, de leur vie en plein air, et donc intransportables.

Je disais que j'aimais les hommes, mais pas à n'importe quel prix. Que je les voulais, dans l'ordre : gentils, intelligents, prêts à être heureux, indulgents envers eux-mêmes et les autres, généreux et sages. Il fallait

qu'ils n'aient pas peur des femmes, qu'ils soient virils, qu'ils aient envie de faire l'amour tout en étant revenus des galipettes avec des *bimbos*. Que d'exigences, je sais. D'autant qu'il fallait aussi qu'ils aient réussi, sinon ils étaient amers ou étriqués. Mais sans être assoiffés d'honneur et de pouvoir. Trop d'entre eux ne les recherchaient que parce qu'ils se sentaient vides et traversés de bouffées d'angoisse. Ils continuaient souvent à la maison ce qu'ils faisaient au bureau, c'est-à-dire à maltraiter les gens. Et ils avaient beau présenter l'image aguichante de la séduction et de la réussite, ils ne s'intéressaient qu'à eux, avec un degré de maturité, d'humanité proches de zéro.

Mais il est vrai que j'avais enfoui mes aspirations amoureuses dans l'amour absolu que je vouais à mon fils. Et j'étais si comblée par lui, si accaparée par le soin que je prenais de lui, si captivée par le fait de le nourrir, de l'entourer, de l'aimer, que mon désir avait disparu et que je ne voulais rencontrer personne. J'avais certes vécu quelques histoires, mais l'idée même d'amour romantique m'avait quittée, et m'apparaissait désormais illusoire, une vue de l'esprit de gens dépourvus d'enfant, de proches à chérir et à aimer. Bref, je n'étais pas disponible.

Samedi, 9 heures

Le lendemain matin, mon fils était triste au téléphone. Je lui manquais, il trouvait le temps long sans moi. Aussi, le cœur déchiré de ne pouvoir le prendre dans mes bras, lui murmurai-je des mots que je voulais apaisants, entrecoupés de silences destinés à mesurer leur effet sur son humeur. Puis je retins mon souffle en me mordant les lèvres pour ne pas l'interrompre tandis que son chagrin déferlait comme une vague, guettant le moment où je pourrais reprendre la main avant que ses sanglots ne s'emballent. Alors je me lançai d'une voix confiante dont j'augmentai peu à peu l'intensité comme le volume d'une radio. Puis je soufflai un soupçon de gaieté sur mes propos, avant d'afficher une fermeté bourrue qui devait progressivement l'amener à rire. Alors seulement, je parvins à respirer normalement en essuyant les larmes qui s'étaient retenues de couler jusque-là. Et j'échangeai avec lui quelques mots badins, que je savourai, avant de raccrocher, fourbue.

Puis je repris mes réflexes de maîtresse de maison. Et me chargeai du programme sportif de nos invités qui semblaient avoir besoin d'être distraits, comme les enfants d'un centre aéré. Un cours de tennis les tiendrait occupés jusqu'à 11 heures, puis un bateau viendrait les chercher sur la plage de la maison pour les emmener faire du ski nautique.

Relevée de l'obligation de séduire, Marie semblait plus détendue. Et je me dis qu'il ne nous avait pas fallu longtemps pour disqualifier Jean-Michel Destret. Mais je ne pouvais me désoler de quoi que ce soit qui nous permette de nous retrouver, ma sœur et moi. Car notre complicité valait tous les amants du monde. Et nous avions encore deux week-ends pour nous rattraper.

Marie avait invité Alain Gandouin pour le déjeuner. C'était un technocrate accompli, bardé des diplômes les plus prestigieux de la République, qu'il était convenu de qualifier de brillant. A la fois banquier d'affaires et influent dans la presse écrite, il faisait travailler une armée de nègres sur les sujets les plus conceptuels. Mais il était surtout devenu l'Eminence grise française, conseiller officieux et redouté des plus grands patrons et de nombreux hommes politiques dont il avait l'oreille. Et ce malgré les échecs retentissants dans plusieurs affaires qu'il avait eu à conduire. « Fais ce que je dis, pas ce que je fais », l'avaient surnommé ses détracteurs. La France était le seul pays au monde où la fascination pour le verbe conférait tant de crédit à ceux qui se proclamaient intellectuels et qui s'exprimaient de façon érudite et subtile, qu'ils étaient dispensés de tout, y compris de raisonner juste, sans cesser d'intervenir à tort et à travers dans le débat public dominé par les patrons pragmatiques aux Etats-Unis et les historiens d'art en Italie.

Marie le croisait sans arrêt dans les allées du pouvoir. Tandis que mon père, qui ne l'estimait pas beaucoup, le tenait à distance au moyen de rapports courtois. Je ne l'avais, quant à moi, jamais rencontré. Mais je le connaissais, grâce à un de mes patients travaillant sous ses ordres. Un cauchemar auquel il essayait de résister à l'aide de mes consultations, où il nous arrivait d'attraper quelques fous rires. La leçon d'Alain Gandouin sur le métier de conseiller nous avait, par exemple, fait pleurer de rire :

— Le secret consiste à dire au client ce qu'il veut entendre, avait-il expliqué à mon patient. Mais pour cela, il faut savoir écouter, regarder et

parler en même temps pour observer l'impact de vos mots sur votre interlocuteur. Par exemple, vous dites : « Cher ami, votre société est trop petite pour survivre à vos concurrents de façon compétitive. Aussi vous trouvez-vous à un tournant stratégique. Il vous faut choisir. Soit vous en prenez acte et vous décidez, malgré les années d'efforts et d'énergie que vous avez consacrées à votre groupe, de vendre... » Là, tout en continuant à émettre des sons qui passent pour des mots, vous regardez attentivement votre interlocuteur, en scrutant le moindre tressaillement de son corps ou de son visage. Et si vous débusquez une légère crispation de la mâchoire, signe de contrariété, vous embrayez aussitôt : « Et c'est une solution que la plupart de mes confrères vous recommanderaient sans doute... » Là, vous ménagez un temps de silence, histoire de faire passer votre lenteur pour de la solennité et de la réflexion et vous reprenez : « C'est à mon sens une solution de facilité, je ne vous la conseille pas. Vous avez l'étoffe et les ambitions d'un grand, donnez-vous les moyens de l'envergure dont vous êtes capable. Et sachez que j'ai, d'ores et déjà, mis en place des équipes qui travaillent 24 heures sur 24 à étudier les acquisitions qui vous hisseraient au niveau des leaders du marché. » Mais si en revanche le client esquisse le début d'un sourire ou laisse transparaître l'ombre furtive d'un soulagement à l'évocation de la vente de son groupe, vous dites : « Et bien que la plupart de mes confrères, vous brossant dans le sens du poil, vous déconseilleraient de vendre, au nom des années d'efforts et d'énergie que vous avez consacrées à ce groupe, je dis, moi, que c'est au contraire la solution. Un choix courageux, je dirais même ambitieux... »

Rien d'étonnant dans ces conditions à ce que ce courtisan de haut vol soit si populaire et que, n'ayant jamais eu d'idées d'affaires ni même d'idées en affaires, il soit mauvais et même parfois catastrophique, en avions-nous déduit. D'autant que les anecdotes concernant Gandouin étaient légion. Certaines me revenaient en mémoire. Notamment l'écho des couloirs de la société où l'on se délectait de ses veuleries, tel l'arrangement qu'il avait arraché à l'huissier obligé de le prévenir à chaque fois que le *big boss* se rendait aux cabinets, pour qu'il puisse l'y rencontrer « fortuitement ». Ou le jour où, se considérant prêt à parler

l'anglais après des semaines de cours particuliers à raison de cinq heures par jour, il s'était enfin lancé avec un client américain :

— *Yes, I understand you perfectly. You want to focus on the business, you want to focus on the contract.*

Un propos raisonnable, au détail près de son accent, tellement catastrophique qu'il avait en réalité dit :

— *Yes, I understand you perfectly. You want to fuck us on the business, you want to fuck us on the contract*, créant ainsi un incident diplomatique difficile à surmonter.

Gandouin avait depuis lors renoncé à compter sur son *broken English* et s'entourait de jeunes gens bilingues qui riaient sous cape du franglais désopilant dont il usait avec le plus grand sérieux :

— *It is true but, or not but*, d'ailleurs.

Ou :

— *No, I attende, I prefer attendre.*

Impossible de partager ceci avec ma sœur, malgré mon envie de le faire. J'exerçais décidément un drôle de métier qui m'obligeait notamment à rester impassible dans une assemblée. J'y retrouvais pourtant souvent des patients que je faisais systématiquement semblant de ne pas connaître pour les laisser libres de réagir comme bon leur semblait. Tout en rencontrant des inconnus, dont je connaissais parfois la vie, le caractère ou les préférences sexuelles, que je tenais de leurs épouses, leurs enfants, leurs collaborateurs, leurs patrons, ou leurs concurrents.

Déjeuner du samedi 15 juillet

MENU

Petits farcis

Melons, figues et jambon de Parme

Salade de pâtes au poulet et aux pignons de pin

Crabe à la Parisienne

Curry d'agneau

Salade Waldorf

Salade de tomates et de haricots verts

Fromages

Cœur à la crème et ses fruits rouges

Marie et moi n'avons repris du service auprès de nos hôtes qu'à l'heure du déjeuner dans la loggia, où, tel un jouet posé sur une table, un paquebot était apparu sur la ligne d'horizon qui se dessinait entre les pins parasols. Les maîtres d'hôtel avaient dressé quatre tables rondes à la lisière de la terrasse. Comme tous les jours. Car nombreux étaient ceux qui faisaient de ce déjeuner à l'Agapanthe une étape obligatoire de leur séjour dans le Midi. Aussi devions-nous refuser du monde comme les restaurants à la mode, et pour les mêmes raisons : parce que c'était amusant d'y venir, que l'on y croisait des personnes connues ou intéressantes et qu'il fallait pouvoir le raconter de retour à Paris.

Cependant, il arrivait souvent que nous ne sachions pas qui allait venir. Car c'était la maisonnée des P., N., ou des G. que nous accueillions. Les maîtres de ces maisons appelaient, annonçant seulement le nombre de convives qu'ils avaient à demeure et qu'ils comptaient emmener avec eux. Et nous ne découvrions leurs hôtes qu'une fois dans la loggia, comme les cadeaux de pacotille cachés dans les pochettes-surprises d'autrefois.

Chaque maisonnée avait néanmoins un style d'invités qui pouvait nous mettre sur la voie. Les uns collectionnaient les jolies filles, les autres, les aristocrates fauchés ou les fonctionnaires, tandis que la troisième se spécialisait dans le show-business. Et par ricochet, les habitués de ces maisons devenaient à leur tour des habitués de nos déjeuners qui finissaient par réunir un nombre ahurissant de gens les plus divers.

Nous accueillîmes Alain Gandouin auquel Jean-Michel avait envoyé son chauffeur à La Colombe d'Or à Saint-Paul-de-Vence, où il était descendu, tandis que nos parents se chargeaient de recevoir leur contingent d'invités du déjeuner. Parmi eux, le directeur de la Fondation Maeght, Maurice Saatchi et sa femme romancière, Lord Hindlip, l'ancien patron de Christie's, Karl Lagerfeld, Martha Stewart, gourou de l'art de vivre à la télévision américaine, avec un de ses amis, chef de renommée mondiale dont le nom, flamand, ne nous disait rien, ainsi que la star des fusions-acquisitions François Sallois et sa femme Héroïse. Ma mère se chargea des présentations et constata avec incrédulité que nos invités n'avaient jamais entendu parler de Martha Stewart.

— Mais par exemple, Oprah Winfrey, ça vous dit quelque chose ? lança-t-elle perfidement à Laetitia Brais sant qui minaudait trop avec mon père à son goût. Avant de me glisser :

— Ah ! elle est belle, la fine fleur de l'intelligentsia française ! Ils n'ont jamais quitté Paris ou quoi ?

Le maître d'hôtel, profitant d'une accalmie dans le brouhaha de l'apéritif, annonça « Madame est servie ». Et ma mère entraîna quelques personnes dans la salle à manger d'hiver où les maîtres d'hôtel, épaulés par des extras recrutés pour les grands déjeuners, étaient postés de part et d'autre du buffet, tels les badauds d'un festival de cinéma au bord du tapis rouge, pour tendre assiettes, serviettes et couverts aux invités qui hésiteraient bientôt devant la profusion des plats. Mais cela n'empêcha pas ma mère, qui se contentait de quelques feuilles de salade et d'un bout de fromage, de nous alpaguer ma sœur et moi pour nous glisser à l'oreille sa phrase rituelle : « Attendez que les invités soient servis, j'ai peur qu'il n'y ait pas assez. » Ce qui nous arrangeait, vu la sensation terrible que nous n'avions fait que manger depuis notre arrivée, qui nous gagnait toujours au bout d'une journée et demie à l'Agapanthe. Et ce n'était pas

qu'une impression. La moyenne des kilos pris par nos invités – comme le leur indiquait obligeamment la balance mise à leur disposition dans chacune de leurs salles de bains – était en général de deux ou trois kilos par séjour, car il était à peu près impossible de résister à la qualité de la nourriture préparée par les cuisiniers et au festival de vins qui l'accompagnait.

Puis ma mère entreprit, de sa table habituelle, de mettre en scène la décontraction d'un déjeuner dans le Midi sans renoncer au protocole ou à une organisation strictement minutée. Elle plaçait les invités aussi rigoureusement que si elle avait disposé des cartons à leur nom sur les tables, mais elle opérait sans en avoir l'air, en mimant une inspiration soudaine devant ses convives qui revenaient du buffet :

— Karl, je vous kidnappe ! Venez vous asseoir avec Maurice Saatchi et moi. *Martha, why don't you go and sit next to Edmond and Charles Hinley ? I know they'd be delighted.* François, les filles vous attendent à leur table avec Alain Gandouin, lançait-elle d'un air enjoué tout en entamant la conversation avec ses voisins de table.

Elle laissait ses invités traîner et tourner à loisir autour des mets au début du repas pour qu'ils gardent l'effet de joyeuse pagaille propre à un buffet, mais elle les faisait dès que possible servir à table par des maîtres d'hôtel chargés de rythmer le repas qui ne devait en aucun cas s'éterniser. Aussi les hôtes, dispensés de l'inconfort – même infime – inhérent à l'exercice du buffet qui aurait parasité leur plaisir sous forme de pensées triviales : « Quand se lever, que faire de mon assiette sale ? Pas question d'être le seul à se lever pour le dessert ! Comment interrompre mon voisin pour aller me resservir ? Le fromage est-il déjà sur le buffet ? », savouraient le luxe d'un service digne d'un grand hôtel, dans un esprit résolument bohème. Et ce, même s'ils étaient souvent trop épatés par la qualité des mets et le nombre de maîtres d'hôtel et de gens importants pour le mesurer. Et j'avais beau railler ma mère, je lui étais reconnaissante du mal qu'elle se donnait. Car son raffinement, d'autant plus subtil qu'il était imperceptible, impliquait un sens de la nuance et une délicatesse qui me touchaient. Combien de maîtresses de maison, étoffant le luxe de prévenance et de discrétion, le tournaient-elles encore en élégance ?

Alain Gandouin était gros, carré, mal foutu. Il avait le teint blafard, les dents jaunes et un tic qui consistait, coudes sur la table, les mains à angle droit, à se caresser le pavillon de l'oreille avec l'annulaire ou le petit doigt. Bernard Braissant semblait enchanté de le revoir. Sans doute n'avait-il pas l'occasion de beaucoup le fréquenter à Paris. Il n'était pas assez important pour cela. Car son journal, qui lui procurait l'ivresse d'une illusoire intimité avec les convulsions du monde en lui permettant de faire une affaire personnelle de la libération d'un otage ou de la succession du pape, n'était toutefois pas assez vendu et pas assez prescripteur pour que Gandouin prenne la peine de s'intéresser à lui.

Frédéric fit du mauvais esprit, comme d'habitude.

— La tolérance, il y a des maisons pour ça, dit-il par exemple à Héloïse Sallois, la femme du banquier, tant son angélisme doucereux de peintre du dimanche avait fini par l'excéder.

Pourtant elle jouait de prime abord en faveur de son mari, que l'on aurait imaginé avec une épouse plus spectaculaire, une *trophy wife*, comme disent les Américains. Petite, menue, les yeux clairs, elle avait une douceur sans affectation. Quelque chose de poétique et d'émouvant dans sa façon de ne pas être belle et de porter tranquillement son âge. Mais malgré un humour subtil, acidulé, elle ne tarda pas à nous faire le coup de la profondeur et à la ramener, l'air contrit, avec ses voyages sac à dos dans les refuges de montagne, pour nous interroger sur le sens de nos vacances frivoles. Elle dégageait une bizarre impression de catéchèse lustrée par l'exercice de la mondanité, d'austérité pieuse sans grandeur. Enchantée d'elle-même et de la façon dont elle pensait éviter l'écueil du prosélytisme, elle s'affichait néanmoins en bien-pensante donnant, par pure générosité, des leçons de tolérance.

— Ah, ça ! intervint son mari pour faire de l'humour, sans que personne à table comprenne à quoi il faisait référence : Confiez votre femme à un jésuite et vos économies à un dominicain, jamais l'inverse !

La conversation, qui roula un moment sur le CAC 40, était si rébarbative que Frédéric la ponctua d'apartés destinés à me distraire :

— Tu es rentrée, toi, au CAC 40 ?

— Rentre au CAC 40 immédiatement !

— Si c'est comme ça, je rentre au CAC 40 !

Mais l'essentiel du déjeuner consista pour Alain Gandouin et Jean-Michel Destret à se séduire mutuellement. Jean-Michel, qui tenait à démontrer son ascendant de grand patron au prestigieux conseiller qu'il n'avait fait que croiser jusque-là, révéla à cette occasion son aptitude à parcourir la gamme des émotions. Roué comme un vieux Tzigane tirant les larmes de son auditoire avec son violon, il faisait des effets, sans aucune pudeur.

Ce qui rendait soudain plus crédibles les coupures de presse qui le décrivaient en *showman* galvanisant ses actionnaires lors des assemblées générales de son groupe. Son vocabulaire me sembla néanmoins ridicule et d'une prétention aussi convenue que les bons sentiments qu'il brandissait à tout bout de champ. Il se disait non pas « changé », mais « modifié » par le succès. Il affirma « fréquenter » des idées, dont celle, pourtant obscure, de « corporéité » et, usant d'une poésie de quatre sous, il décrétait avoir « trop de vécu » et devoir « se démerder à coups de coups de blues suivis de flaques de soleil à l'âme ». J'étais atterrée.

Alain Gandouin, quant à lui, se démena pour éblouir Jean-Michel sur des sujets d'actualité. D'abord parce qu'il prenait un plaisir d'exhibitionniste à faire la démonstration de sa capacité d'analyse et puis parce qu'il n'aurait pas été mécontent d'en faire son client. Sa technique semblait rodée. Une fois établie la supériorité de son intelligence, il lançait deux ou trois anecdotes destinées à prouver qu'il n'avait pas peur de s'attaquer aux gens de pouvoir. Puis il brossait sa proie dans le sens du poil en déclarant être inexplicablement bien disposé à son égard, avant de lui faire vivre un *ego trip* toxique comme un opiacé en lui servant des flatteries éhontées qu'il prenait soin de panacher de rudolements spirituels lancés sur le mode de la plaisanterie :

Ainsi, alors que Jean-Michel, racontant sa rencontre avec le patron d'AXA, dit :

— J'ai vu de Castries (qu'il prononça *Castri*)...

Il sauta sur l'occasion de le mettre échec et mat :

— Vous êtes très fort, Jean-Michel, parce que là où nous, simples mortels, ne voyons qu'un Castries (qu'il prononça *Castre*), c'est-à-dire

Henri, vous, vous en voyez deux...

Et devant l'incompréhension de Jean-Michel, il lui porta le coup de grâce :

— Non, ce n'est rien, je vous taquine. C'est juste que l'on ne dit pas *Castri* mais *Castre*, et que l'on ne prononce pas la particule, on dit j'ai vu Castries, et non, de Castries, à moins qu'ils ne soient deux, justement...

Loin d'être gratuite, cette raillerie était censée prouver à Jean-Michel qu'il était capable de franc-parler, et donc digne de confiance, et au reste de la table qu'il n'était pas le courtisan dont il donnait l'image. Mais son mépris, comme ses flatteries, semblaient fonctionner à merveille. Car ce crétin de Jean-Michel parut conquis.

Mais c'est heureusement Gay qui eut le mot de la fin. Puisque après quelques verres de vodka, elle nous distrait en disant des choses du genre : « Les reins bien calés, l'Armée rouge ne me faisait pas peur », « J'étais si belle que tous les couverts tombaient lorsque je rentrais dans un restaurant. » Puis devant Héloïse, la femme du banquier, dont elle remarqua la balafre sur une jambe, elle lança avec impertinence : « Quelqu'un ne devrait-il pas la prévenir qu'elle a filé ses bas ? »

Nous eûmes, comme souvent, toutes les peines du monde à nous débarrasser de nos clients du déjeuner qui étaient si contents qu'ils se seraient bien vus rester toute l'après-midi pour profiter de la plage, alors que nous n'avions qu'une idée en tête, c'était d'aller tranquillement bouquiner dans nos chambres ou de piquer, sans eux, une tête dans la mer.

Laetitia souhaitait visiter la Fondation Maeght, mais n'avait pas envie d'y aller toute seule. Aussi me portai-je de façon ostensible à son secours pour suggérer à nos invités de partir, en parlant très fort, de trajets et de voitures. Jean-Michel proposa son chauffeur à la ronde et je le remerciai avec effusion de sa gentillesse en demandant aux uns et aux autres s'ils en avaient besoin pour rentrer chez eux. Il était 5 heures passées quand Bernard et Laetitia prirent place à l'arrière de la Safrane de Jean-Michel en direction de Saint-Paul-de-Vence, entraînant avec eux vers la sortie un Hummer, une Maserati, une Bentley, une Twingo et une Ferrari.

— Ouf ! Ce n'est pas trop tôt, nous sommes-nous exclamées avant de rentrer chacun dans nos chambres.

Samedi, 18 h 30

Je n'avais pas sommeil. Et puis j'avais envie de découvrir d'où provenaient les essais de son d'un orchestre dont l'écho parvenait jusqu'à ma chambre avec le ronronnement cossu des moteurs de hors-bord et la harangue du marchand de glaces sillonnant la baie en pointu pour vendre sa marchandise aux plaisanciers. Je descendis à la plage.

OceanofPDF.com

La plage en hiver

Janvier 2000

J'ai vingt-trois ans.

Les oliviers sont engoncés dans leurs manchons de neige. Je parcours le gazon croquant de givre et je m'arrête en haut des marches qui mènent à la plage. Le mistral a déjà balayé la brume gribouillée par l'hiver. Le contour de la baie est net à présent, les couleurs vives, luisantes. Je descends l'escalier creusé dans la roche avec la sensation que je vais pénétrer le bleu du ciel, m'en trouver environnée. Mais le ciel recule tandis que j'avance, comme s'il se contentait de bâcher le paysage de couleur. Je plisse des yeux, regarde la mer dépolie, givrée par le vent.

Des plaques solides, piquetées d'écume ou ridées de nervures cérusées, se soulèvent, lèchent les rochers, puis les submergent. Je me déshabille, pose mes vêtements sur les fagots de pierre écrue. Compacte et mousseuse, la frange d'écume s'étiole en filets autour de moi avant de se ressaisir, de reprendre sa course avec les vagues, forte comme une cascade.

Il fait froid.

Me promener ainsi, seule, dans la propriété après le déjeuner – Marie faisait la sieste –, présentait néanmoins quelques risques. Car j’aurais pu me retrouver nez à nez avec Destret, dont je me serais volontiers passée quelques heures, ou me faire alpaguer par Odon Viel – toujours partant pour me raconter la physique des particules ou la luminosité, la densité, la température et la composition chimique des étoiles, des planètes et des galaxies –, ou, pire encore, par les Démazure. Je savais en effet que Polyséna voulait me parler de sa fille précocée. Mais je craignais qu’elle ne cherche qu’à plastronner à son propos sous prétexte de me demander des conseils. Aussi passai-je l’après-midi, ou ce qu’il en restait, à essayer d’éviter les uns et les autres au son de l’orchestre installé sur la plage des Russes chez lesquels avait l’air de se préparer une nouba d’enfer.

— Un-deux, un-deux, répétait au micro un homme affairé.

Et je faillis y parvenir puisque je me débrouillai pour zigzaguer entre la plage et la piscine en évitant soigneusement la loggia, trop risquée, surtout à l’heure du thé. Mais en remontant de la mer, je me fis piéger comme une débutante par Polyséna qui surgit de la douche d’invités cachée sous l’escalier reliant la pelouse à la maison.

— Viens sur la plage, tout le monde est rentré, on sera tranquilles pour parler, me dit-elle.

Il devait être 7 heures du soir. Autrement dit je pouvais, si je n’y prenais pas garde, me retrouver coincée avec elle jusqu’à l’heure du dîner. Mais les choses ne tournèrent pas comme prévu. Il s’avéra que Polyséna avait de vraies questions à me poser. Et, comme d’habitude dès que quelqu’un s’ouvre à moi, elle me toucha et j’eus envie de l’aider. Son problème n’étant pas sorcier, elle me déclara, rayonnante, au bout de vingt minutes, que je l’avais énormément éclairée. Et son soulagement, palpable, m’irradia, venant nourrir mon besoin viscéral d’aider, de servir à quelque chose, qui est, avec mon fils, la seule chose qui donne du sens à ma vie. Bref, j’étais contente. Nous allions remonter quand un bruit de rotor nous figea de surprise et de curiosité.

Un hélicoptère tournoyait au-dessus de la plage des voisins qui s’était soudain remplie d’invités en smoking et en robe du soir dont le babil, rivalisant avec le chant des grillons, avait remplacé les essais de

l'orchestre et servi de toile de fond sonore à notre consultation sans que nous y prenions garde, Polyséna et moi. A vue de nez, ils étaient une cinquantaine de convives, ni jeunes ni vieux, un peu province d'aspect à en juger par leurs silhouettes épaisses, le style fatigué de leurs robes et la coupe douteuse de leurs smokings. Et ils avaient les yeux plissés et les cheveux emmêlés par la bourrasque provoquée par l'hélicoptère, dont les pales, menaçantes, nous incitèrent à nous courber comme eux pour les éviter.

Mais dès que l'hélicoptère se posa sur la plage, ils se rapprochèrent les uns des autres pour former une assemblée compacte qui leva simultanément son verre à l'intention des trois hommes qui en sortirent. Etaient-ce les imperméables dont ils étaient vêtus, l'attaché-case qu'ils portaient à la main ou l'empressement de la délégation qui se détacha de la foule pour les accueillir en leur portant un toast ? La scène dégageait une impression inquiétante.

S'agissait-il de Russe, de Géorgien, ou d'Albanais ? nous sommes-nous demandé brièvement en observant l'un d'entre eux prononcer quelques mots et se comporter en véritable parrain de cinéma sous les applaudissements vigoureux de l'assemblée dans laquelle il s'immergea comme on plonge dans la mer en se livrant à quelques tapes dans le dos et autres accolades viriles, avant de remonter avec ses deux acolytes à bord de son hélicoptère qui décolla aussitôt.

— Ça alors ! répétions-nous en boucle, abasourdies, tandis que Frédéric et Marie, attirés par le vacarme, surgissaient en haut des marches.

— On arrive trop tard ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

Notre récit nous mit en vedette quelques minutes.

— Il était comment ? Il était beau ? demanda Marie.

— Ah ! tout de suite ! Tu es un vraiment une midinette ! Mais non, il était super quelconque, lui répondis-je.

— C'est-à-dire ? Grand, petit, gros, maigre ? Allez ! Vas-y, raconte !

— Il était tout gris, je peux pas dire mieux. N'est-ce pas, Polyséna, dis-lui, toi.

Mais Polyséna, qui venait de se rendre compte que Frédéric et Marie étaient en tenue pour le dîner tandis qu'elle était encore en maillot de bain, les cheveux mouillés, à une demi-heure de passer à table, n'avait plus la tête à ça.

— Monte donc te changer, pendant que je me charge de calmer ces deux écervelées ! lui dit Frédéric avant de me glisser à l'oreille :

— Reste, j'ai du lourd.

— Quoi ? Raconte, lui demandai-je dès le départ de Polyséna.

C'était maintenant Frédéric qui tenait la vedette, mais il n'était pas dramaturge pour rien et il savait y faire pour ménager ses effets et faire griller son auditoire d'impatience. En résumé, de sa chambre donnant sur la salle à manger du personnel, il avait entendu les domestiques hurler de rire pendant leur dîner et, en tendant l'oreille, il avait fini par comprendre le motif de leur hilarité.

Colette, la femme de chambre, n'entendant pas de réponse après avoir frappé à la porte de la chambre jaune dont elle avait la charge, y était entrée pour trouver Jean-Michel couché contre la plinthe de sa chambre, la tête coincée dans l'angle de la pièce, l'oreille collée à un téléphone portable relié à un chargeur de téléphone trop court pour lui permettre de s'éloigner de la prise dans laquelle il était branché. Roulant des yeux de honte d'être surpris dans cette posture, il poursuivit néanmoins sa conversation professionnelle tout en faisant des gestes d'impuissance à l'intention de Colette.

— Je ne comprends rien ! Que faisait-il couché contre la plinthe ?

Et Marie de me l'expliquer à nouveau, tandis que Frédéric me faisait part de l'imitation de Jean-Michel à laquelle s'était livrée la femme de chambre devant tout le personnel explosé de rire :

— Vous avez certainement suivi les derniers développements du secteur et vu que FEMO s'est lancée dans une OPA hostile sur YMEX. Je ne peux pas vraiment vous en parler comme je le souhaiterais puisque je suis dans une réunion, mais le sujet me semble en effet préoccupant. Au point que, pour ne rien vous cacher, j'ai mis dès ce matin sur pied une équipe à Paris pour étudier la question, mettre au point la stratégie adéquate et nous permettre d'agir en conséquence....

— Non ! dis-je, partagée entre l'hilarité et la compassion, le pauvre, t'imagines ! Ça doit être un cauchemar !

Je sentais bien qu'ils étaient déçus de ma réaction, qu'ils trouvaient que je n'avais pas pris la mesure du potin majeur qu'ils me confiaient. Mais il était 9 heures moins dix, et j'avais juste le temps d'enfiler une robe, une merveille en mousseline parme qui m'avait coûté les yeux de la tête, et de me faire un chignon bas comme celui de ma mère, avant le dîner.

Et puis j'avais en tête le souvenir du malheureux jeune homme invité par ma cousine à la campagne chez mes grands-parents et du tour que nous lui avons joué en lui faisant croire que notre grand-mère s'imaginait encore vivre au ^{xix}^e siècle. Il ne fallait en aucun cas évoquer devant elle les avancées de la technique moderne comme l'électricité, le téléphone, les avions, qui lui auraient causé un choc mortel, lui avions-nous dit avec le plus grand sérieux en nous pinçant les lèvres pour ne pas rire. Nous avons tous joué le jeu, ma grand-mère en tête ; mais aussi Roberto, le maître d'hôtel, qui nous servait à table en tentant de réprimer les spasmes de rire qui le secouait et avec lui le plat de service ; mes tantes et mes cousines, si hilares que nous avons passé notre repas à caresser le chien de notre grand-mère pour rire sous cape protégés par la nappe. Je n'avais jamais vécu de moment aussi joyeux, et me semblait-il, d'autant plus innocent que nous avons mis fin au supplice du jeune homme à la fin du dîner en lui avouant la vérité. Mais j'avais tort, comme je le compris le lendemain, quand j'appris que le pauvre garçon, éprouvé par l'anxiété que nous lui avons causée, avait, dans la nuit, eu une crise d'épilepsie, et qu'il était parti, honteux, dès l'aube pour ne pas avoir à nous affronter. Et il m'est impossible depuis lors d'apprécier la moindre *practical joke*, y compris les blagues téléphoniques les plus anodines.

Jean-Michel ne méritait pourtant pas tant de délicatesse. Car il se montra teigneux dès qu'il comprit que Frédéric était au courant de sa mésaventure.

— Vous êtes dans quelle chambre ? lui demanda Jean-Michel d'un air en apparence détaché.

— La chambre chinoise qui, comme la vôtre, donne sur la salle à manger du personnel, lui répondit Frédéric pour lui permettre de raconter lui-même son aventure et mettre les rieurs de son côté.

Au lieu de quoi Jean-Michel, qui cherchait à l’embobiner et à obtenir au plus vite sa discrétion, entreprit avec maladresse d’établir avec lui un rapport de complicité fondé sur une médisance des plus malvenues.

— Et vous ne trouvez pas curieux, toute cette promiscuité, pour une villa de cette envergure ?

Puis, mauvaise langue, il lui expliqua sur un ton de confiance qu’il était déçu par la maison dont il s’était fait une idée fastueuse. Il en avait beaucoup entendu parler, car l’invitation à l’Agapanthe était un enjeu mondain dont se targuaient aussi bien ses habitués que ses convives occasionnels. Mais force lui était de constater qu’il n’y avait pas de quoi en faire tout un plat. Lui, par exemple, aurait ni une ni deux fermé la loggia avec une baie vitrée.

— ... Ce serait mieux pour les moustiques et cela permettrait de se tenir dans la pièce hors saison, une sorte de jardin d’hiver. Vous ne trouvez pas ?

— Excellente idée ! Vous devriez en toucher deux mots à Flokie, lui répondit perfidement Frédéric avant de lui tourner le dos.

Dîner du samedi 15 juillet, 13 personnes

HOMMES FEMMES

Edmond Ettinguer Flokie Ettinguer

Frédéric Hottin Laure Ettinguer

Odon Viel Marie Ettinguer

Henri Démazure Polyséna Démazure

Laszlo Schwartz Gay Wallingford

Bernard Braissant Laetitia Braissant

Jean-Michel Destret

PLACES À TABLE D'EDMOND PLACES À TABLE DE FLOKIE

Laure Henri Laetitia

Bernard Odon Marie Frédéric

Gay Polyséna Jean-Michel Laszlo

Edmond Flokie

MENU

Consommé

Gigot de 7 heures

Salade-Fromages

Pie de groseilles à la crème anglaise

Jean-Michel était décidément indécrottable puisqu'il sembla aussi désapprouver le menu du dîner, au point que ma mère, sa voisine, se

sentit obligée de lui expliquer que le gigot, loin d'être trop cuit, avait été caramélisé pendant sept heures pour atteindre ce moelleux de confit qui nous aurait permis de le manger à la cuiller, si toutefois les règles de l'étiquette nous l'avaient permis. De même qu'il avala sans y prendre garde le Cheval Blanc 1961 qui fit pourtant se pâmer les autres invités.

A notre table, Odon Viel nous fit beaucoup rire en nous parlant de son voyage en train depuis Paris et de la gêne qu'il avait éprouvée devant un groupe de jeunes, et notamment des tourtereaux en face de lui dans son compartiment qui s'embrassèrent à qui mieux mieux pendant tout le trajet.

— Mais c'était leur seule activité du voyage ! Comme le pique-nique autrefois, avec le pâté de campagne et les pelures d'oranges.

Polyséna nous reparla de son livre sur les portraits, et du jeu des ressemblances auquel elle voulait se livrer entre les personnages représentés dans les œuvres d'art et les gens célèbres d'aujourd'hui. Ce qui amena Odon à évoquer Proust.

De là, la conversation dériva sur l'art et la « répudiation du réalisme » évoquée par René Huyghe¹, c'est-à-dire la façon dont la peinture, qui s'appliquait autrefois à « transcrire la réalité physique ou psychique », se voulait, depuis Mondrian, « pure », « allégée de tout ce qui n'était pas sa stricte nature » pour éliminer toute trace du passé et de la tradition et « repartir vers une nouvelle édification ».

Ain't No Sunshine, de Bill Withers, *I Will Survive*, de Gloria Gaynor, *Strong Enough*, de Cher, *From Me To You*, des Beatles. Les tubes s'enchaînaient chez les Russes, en me donnant une furieuse envie de danser. Aussi après le dîner lançai-je l'idée de descendre à la plage pour un bain de minuit au son de l'orchestre. Marie s'était tellement embêtée entre Henri Démazure et Jean-Michel, impossible à dérider, qu'elle sauta sur l'occasion.

— Oh ! oui, je vais me changer.

Et les Braissant de rebondir à l'unisson :

— Bonne idée.

Ce qui obligea Jean-Michel, qui n'avait aucune envie de voir évaluées ses connaissances en matière d'histoire de l'art, à suivre le mouvement.

De la plage, la lune était rousse, jetant un voile de brume sur la mer noire et luisante comme de l'encre. C'était magnifique, mais effrayant. Si bien qu'au moment de m'y baigner, des monstres marins, des poulpes géants bourrés de tentacules et des requins en maraude surgirent dans mon esprit, figeant sur mon visage un sourire bravache de moins en moins convaincu.

— T'inquiète, le frisson fait partie de l'exercice ! Je vais venir avec toi, me dit ma sœur.

Nous étions en peignoir au pied de l'échelle tandis que nos convives devisaient un peu plus haut près de la grotte. Et il ne faisait aucun doute à leur air de conspirateurs, qu'ils nous débinaient ou qu'ils critiquaient nos parents, la maison ou notre façon de vivre. Mais peu nous importait. Car *Black And White Eyes*, de Syd Matters, nous avait plongées dans une humeur délicieusement nostalgique et sentimentale :

— Tu veux m'expliquer ce qu'on fout avec des connards pareils, dis-je à Marie, alors que l'on pourrait être avec des types divins, amoureux.

— Tu as bu, ou bien c'est James Blunt ?

Et c'est vrai que l'orchestre jouant *One Of The Brightest Stars* n'y était pas pour rien. De même que les éclats de voix et les rires provenant de chez les voisins qui, bien que ploucs, Russes et mafieux, s'amusaient en dansant et en s'embrassant comme les voyageurs du train d'Odon.

In The Summertime de Mungo Jerry, puis *Soul Bossa Nova* de Quincy Jones : le quart d'heure langoureux semblait avoir pris fin. Et nos amis s'avisèrent soudain qu'il serait poli de nous rejoindre. Aussi, prenant un ton enjoué destiné à gommer les horreurs qu'il venait d'échanger sur notre compte, Bernard s'écria :

— Attendez-nous, les filles !

Mais Marie et moi nagions déjà vers la fête en écartant les doigts dans l'eau pour brasser les éclats étoilés qui en surgissaient.

— Allons bon, le voilà transformé en boute-en-train ! murmurai-je

Et je ne croyais pas si bien dire car Bernard n'en resta pas là. Et, plongeant ostensiblement du plongeoir pour se faire remarquer du groupe qui nous observait depuis le ponton des Russes, il nous rejoignit prestement à grands coups de crawl.

— Ça a l'air d'un ringard, leur *garden-party* ! commenta-t-il bruyamment.

— Ecoute, en tout cas, leur orchestre est dément, lui dis-je tandis qu'il hurlait dans leur direction :

— Vous vous amusez ?

— Fous-leur la paix ! lui dit Marie. Ils ne parlent pas français de toute façon.

Au lieu de quoi, il reprit :

— *Are you having fun ?*

— Yes, répondit une voix masculine, dont le calme tranchait avec les rodomontades de Bernard.

— Arrête, s'il te plaît ! lui demandai-je à mon tour, atrocement gênée, tout en optant pour une nage indienne d'un autre temps.

Mais il n'y avait rien à faire. Bernard, rejoint en quelques brasses par Laetitia et Jean-Michel, était surexcité. Comme s'il tenait, avec ce morceau de bravoure, une revanche sur un week-end où il avait eu l'impression de jouer les utilités.

— *You should come visit us, we have a better beach, better food, and better company !*

— Mais tu es timbré ! m'écriai-je furieuse.

— Un malade ! confirma Marie, avant de prendre Bernard à parti : Il ne t'est jamais venu à l'esprit que nous pourrions avoir envie d'éviter nos voisins mafieux ?!

— *Why don't you come over here ?* fit la voix.

— *We were'nt invited, that's why. But have a wonderful evening, sir,* répondit Marie, qui espérait mettre ainsi un terme à la plaisanterie et amorcer un retour vers la plage de l'Agapanthe.

Mais Bernard, galvanisé par les gloussements de Jean-Michel et Laetitia à ses côtés, reprit de plus belle :

— *You should listen to me, you seem like an adventurous guy, and you'd be a fool to miss the opportunity of meeting my girlfriends here, who happen to be the best-looking women I ever met.*

— Tu te fous de moi, là ! s'écria Marie. Tu ne veux pas nous vendre avec une étiquette autour du cou pendant que tu y es !

— C'est vrai, tu ne manques pas d'air, fis-je en écho avant de me tourner vers Laetitia, très mal à l'aise, qui s'écria :

— Oh ! merde ! Il se déshabille !

— Quoi ? fis-je avant de suivre son regard en direction de la plage des Russes où notre interlocuteur se livrait à un strip-tease au son de *Many Rivers To Cross* de Jimmy Cliff.

— Oh ! merde ! renchéris-je, signant ainsi notre retour précipité vers la plage de l'Agapanthe.

La silhouette de noir vêtue s'éclaircit progressivement. Apparurent d'abord la chemise blanche sous la veste de smoking, puis la peau nue. Laetitia, Marie et moi n'en menions pas large, tandis que Bernard adoptait un air affairé pour cacher sa surprise et peut-être même sa déception de se faire ainsi voler la vedette par un inconnu qu'il n'avait jamais cru pouvoir faire venir jusqu'à nous.

— Est-ce qu'on a quelque chose à lui proposer à boire, au moins, maintenant que je lui ai vanté la qualité de notre hospitalité ? s'inquiéta-t-il en sortant de l'eau.

— Et que tu as fanfaronné sur la beauté des femmes à tes côtés ! ajouta Laetitia, candidement inquiète de le décevoir physiquement.

— Je te remercie ! dis-je afin de détendre l'atmosphère en me dirigeant vers le coin de la plage où se trouvait la grotte abritant la douche pour me dessaler.

— Tu crois qu'il est beau ? se risqua Marie qui m'avait accompagnée en s'enveloppant dans une serviette tout en suivant des yeux l'inconnu qui s'apprêtait à plonger dans l'eau.

— Ah ! cela m’aurait étonné aussi, que tu ne te mettes pas à fantasmer ! lui dis-je.

— Pourquoi, pas toi ? me dit-elle.

— Eh bien si ! En fait, moi aussi. T’as raison, j’espère qu’il est sublime.

— Ah ! Tout de suite ! ironisa Bernard, en surveillant son épouse du coin de l’œil, visiblement contrarié par l’indécente propension des femmes à raconter leurs émois sensuels.

L’inconnu nageait jusqu’à nous au son de *La maison près de la fontaine* de Nino Ferrer. Et Marie, Laetitia et moi le suivions des yeux, hypnotisées, en chantant à tue-tête :

— ... Ça sent l’hydrogène sulfuré... Ce n’est pas si mal et c’est normal, c’est le progrès...

Tandis que Jean-Michel, silencieux, semblait accuser le coup. Comme si notre attitude de séductrices venait de lui faire comprendre que nous ne lui avions jamais témoigné ce type d’intérêt. Et que lui, qui n’en voulait à aucun prix jusque-là, se rendait compte tout d’un coup qu’il en était aussi vexé que fâché.

L’inconnu surgit des ondes sur l’air de *Bang Bang*, de Nancy Sinatra. Et parvenu en haut de l’escalier, il se cassa en deux pour nous baiser la main en se présentant :

— Rajiv Kapour, *how do you do* ?

Marie lui tendit une serviette avant que nous ne le regardions de plus près. Jeune, trente ans environ, il était d’une élégance et d’un naturel déconcertants pour quelqu’un qui dégoulinait en caleçon chez de parfaits inconnus. Tranquille, me suis-je dit. Et cette tranquillité me parut aussitôt séduisante. De même que ses yeux noirs bordés de cils longs, fournis et soyeux.

Bernard, qui avait déniché de la vodka dans la partie supérieure du frigidaire de la caverne, officia comme barman tandis que ma sœur nous faisait asseoir sur les couche-partout de la plage en prenant la parole :

— *I’m afraid my friend Bernard has enticed you here under false pretenses, but we’re very happy to meet you.*

Mais quelque chose d'impérieux, d'autoritaire, d'altier dans le comportement de Marie me fit tiquer. Quelque chose d'à la fois irréprochable et de robotisé, qui rendait secondaire notre tendresse et notre intimité. Puis je compris ce que c'était. Elle jouait à la maîtresse de maison. En se mettant en avant et en se présentant comme la seule interlocutrice de l'Indien, telle une reine flanquée de ses favorites. Elle avait quelque chose de dominant, d'arrogant, que je n'avais pas ressenti depuis l'enfance et qui me flanqua un coup au cœur. Je retrouvai soudain en elle une attitude que notre complicité avait pourtant fait disparaître, celle de la sœur aînée, de la jolie fille qui domine avec condescendance sa cadette moins gâtée par la nature.

Je me sentis tout d'un coup affreusement triste, seule et troublée par la sensation de ne pas aimer Marie à cet instant, de n'éprouver pour elle ni tendresse, ni admiration. Etais-je jalouse de ma sœur ? Est-ce que je voulais lui dérober l'attention de ce garçon ? Mais à en juger par les coups d'œil qu'il me jetait depuis son arrivée, c'était déjà fait. Car il m'observait avec insistance alors qu'il ne faisait que répondre poliment à Marie.

Et devant cet état de fait, inexplicable à mes yeux tant je jugeais ma sœur plus belle que moi, je me rendis compte que je ne n'avais jamais été témoin des prémices de ses aventures amoureuses. Et que je ne m'étais encore jamais mise en situation de compétition avec elle par certitude de la perdre, mais aussi parce que je n'aurais jamais supporté de vaincre. Sans doute sentais-je confusément que Marie, plus fragile que moi, aurait eu du mal à s'en remettre, car elle avait l'habitude de jouer sur le registre de la séduction et de la beauté, tandis que j'avais l'habitude de m'en passer.

En attendant, perdue dans son rôle de maîtresse de maison parfaite qui lui ôtait toute sensibilité, Marie ne se rendait pas compte de ce qui se passait entre le jeune homme et moi. Non qu'il se passât grand-chose d'ailleurs, puisque nous étions six à parler sur une plage mal éclairée, à part le désir qui surgissait entre nous malgré ma tristesse. Encombrant et, me semblait-il, palpable à défaut d'être visible, il me submergeait par vagues dès que l'Indien me regardait. Un pincement en bas du ventre si violent que j'en aurais sursauté si je n'avais pas été si bien élevée.

Tears and Rain de James Blunt, *Sittin' On The Dock of The Bay*, d'Otis Redding et *Stand By My Woman* de Lenny Kravitz se succédèrent, le temps pour nous d'apprendre que Rajiv venait de Bombay, qu'il était *broker* à Londres et l'ami de Tatiana, la fille des propriétaires de la maison, qui avait été sa *roommate* à Boston pendant leurs études.

— Je commence à avoir froid, dit Jean-Michel.

— Moi aussi, avoua Laetitia.

— *I'd better be going*, en conclut Rajiv en me jetant un regard long comme une brasse coulée, tout en réfléchissant visiblement à la façon de se retrouver seul avec moi.

Mais il ne pouvait pas faire grand-chose puisque nous étions cinq à nous lever pour l'escorter jusqu'à l'échelle au son de *Cry Baby* de Janis Joplin. A part déclarer qu'il serait ravi de nous offrir à son tour l'hospitalité, si l'un ou l'autre d'entre nous venait un jour à Londres où nous pourrions le rejoindre chez Morgan Stanley où il travaillait.

La fête retrouva un deuxième souffle alors que nous remontions vers la maison, au point que je me surpris à fredonner *Ashes To Ashes* de David Bowie en me mettant au lit. Mais ce qui m'occupa vraiment avant de m'endormir, à part mon inquiétude nouvelle à l'idée qui m'apparaissait désormais hasardeuse de séduire un futur mari avec Marie, ce furent les spasmes du désir que je continuais de ressentir pour le jeune Indien. Et je m'endormis en me demandant si je le reverrais un jour, ou s'il rejoindrait la liste de ce que j'appelais mes « c'eût pu », comme dans « cela aurait pu marcher entre nous », c'est-à-dire les hommes qui m'avaient fait la cour ou pour lesquels j'avais éprouvé du désir, avec lesquels j'aurais aimé avoir une aventure si les choses avaient tourné autrement, s'ils avaient osé, s'ils n'avaient pas été fidèles et mariés, si j'avais cédé au moment où cela aurait pu se faire, bref si...

Dimanche

Le lendemain fut marqué par le départ avant l'heure du déjeuner de Jean-Michel et des Braissant, qui partaient pour Aix en voiture (dont l'utilité m'apparaissait enfin) assister à je ne sais quel festival où ils

devaient être avant la fin de la journée. Mais j'eus aussi l'occasion de constater l'effet que je faisais sur les hommes depuis que j'avais été embrasée par Rajiv. Je devais avoir des *bedroom eyes* car j'obtins un succès indécent, que je pris instinctivement soin de cacher à Marie et à ma mère, auprès des hommes conviés au déjeuner, qui semblaient se troubler, rougir ou me faire les yeux doux en s'approchant de moi. Lorsqu'ils ne me proposaient pas tout bonnement la botte dans les toilettes, comme le conservateur de musée de province rubicond aux oreilles et aux narines poilues qui pensa sérieusement y parvenir en me murmurant à l'oreille que les autres femmes de l'assistance paraissaient des chèvres à côté de moi.

¹ René Huyghe, *Sens et destin de l'art*, Flammarion, coll. Images et idées, 1967.

OceanofPDF.com

Déjeuner du dimanche 16 juillet

MENU

Pissaladière

Charcuterie corse

Crudités

Compote de lapin aux pruneaux

Fricassée de langoustines

Riz au safran

Fleurs de courgettes

Fromages

Melon surprise

S'il m'était impossible d'influer sur mon réveil sensuel qui exprimait quelque chose de trop primitif pour être muselé, je pouvais décider d'oublier les pensées qui m'avaient traversée la veille au sujet de Marie. Et je m'y appliquai pendant cette dernière journée avant notre retour à Paris. Car il n'était pas question que je laisse la moindre distance se creuser entre nous. Encore moins au beau milieu de notre projet, même s'il était absurde.

OceanofPDF.com

III

Week-end du 21 juillet

OceanofPDF.com

Les participants du week-end du 21 juillet 2007

LA FAMILLE

MARIE ETTINGUER

LAURE ETTINGUER

FLOKIE ETTINGUER

EDMOND ETTINGUER

LES PILIERS

GAY WALLINGFORD

FRÉDÉRIC HOTTIN

LA PETITE BANDE

ODON VIEL

HENRI DÉMAZURE

POLYSÉNA DÉMAZURE

LASZLO SCHWARTZ

LES OLIBRIUS

GEORGINA DE MARIEN

CHARLES RAMSBOTHAM

LES NOUVEAUX

BÉNO GRUNWALD

MATHIAS CAVOYE

LOU LÉVA

Tableau de bord établi par la secrétaire

M. et Mme EDMOND ETTINGUER Chambre Monsieur et Madame

Mme LAURE ETTINGUER Chambre de « Flora »

(Arrivée de Paris Vol AF vendredi 17h)

Mlle MARIE ETTINGUER Chambre d'« Ada »

(Arrivée de Rio de Janeiro vol vendredi 18h)

Lady GAY WALLINGFORD Chambre pivoine

M. FRÉDÉRIC HOTTIN Chambre chinoise

M. ODON VIEL Chambre turquoise

Cte et Comtesse HENRI DÉMAZURE Annexe chambre corail

M. LASZLO SCHWARTZ Chambre lilas

Vicomtesse de MARIEN Annexe chambre pêche

Earl of STAFFORD (CHARLES RAMSBOTHAM) Annexe chambre citron

M. BÉNO GRUNWALD Chambre jaune

(Arrivée hélicoptère ? Par ses propres moyens)

M. MATHIAS CAVOYE et Mlle LOU LÉVA Chambre de « Sacha »

(Arrivée vol Easy Jet vendredi 19h)

OceanofPDF.com

Les choses se corsèrent le week-end suivant, lorsque Charles Ramsbotham et Georgina de Marien arrivèrent à l'Agapanthe. Qualifiés d'« olibrius » par ma mère, les invités de mon père la contrariaient à ce point qu'elle regrettait de ne pas s'être opposée avec plus de fermeté à leur venue au moment de lancer les invitations. Particulièrement celle de Charles Ramsbotham qui, bien qu'immensément riche et élégant – il était Lord, septième *earl of Stafford* –, ne jouait pas le jeu civilisé et raffiné qu'elle attendait de lui.

Il est vrai que l'ami de mon père était, à tous points de vue, surprenant, à commencer par son aspect. Car dans un souci louable de s'entretenir, cet homme d'âge mûr avait concentré tous ses « efforts » sur son visage. Et comme il n'avait aucun goût, qu'il était dur à la douleur et même à la sensation, il n'avait pas fait dans le détail : les cheveux teints en noir cirage, il avait les yeux ronds, creusés par une opération ratée des paupières. Et sa peau, sans doute grêlée à l'origine mais sûrement tirée plusieurs fois, avait le grain du papier-émeri et la couleur d'une poire blette. Mais paradoxe inexplicable, il n'avait en aucune façon « pris soin » de son corps. Il était gros, très gros. Ce qui semblait ne lui poser aucun problème, mais dont ma mère ne se remettait pas, comme si son tour de taille constituait un affront qu'il lui faisait intentionnellement. Comment expliquer qu'il s'empiffrait à tous les repas sans complexes, au lieu d'avoir honte d'être comme il était ou d'essayer d'y remédier ?

L'autre jeu que Charles semblait incapable de jouer était celui d'un habillement de bon ton. Ses codes et ses goûts l'amenaient par exemple à porter un short en polyester avec une chemise à manches courtes à motifs léopard terminée par un élastique à la taille qui faisait un effet bouffant sur sa bedaine. Tout comme il pouvait arriver pour le déjeuner, prenant pour argent comptant le genre décontracté annoncé par ma mère, en jogging jaune poussin, une commande spéciale passée en personne à un couturier italien juste avant son assassinat. Bref, Charles était « le » client des magasins de prêt-à-porter masculin, dont on se demande qui s'y habille encore.

Mais pire encore, Charles ne faisait pas la conversation, sachant moins que personne à quoi cela pouvait bien servir. Il faut dire qu'avec un père terrible et redouté qui n'avait jamais fait autre chose que d'aboyer des

ordres à son intention dans les rares moments où il ne l'abandonnait pas, comme le voulait l'usage en Angle terre, dans un collège humide où il se trouvait à la merci de garçons plus âgés auxquels l'institution avait délégué la tâche de l'aguerrir et donc de le martyriser, il n'avait pas été spécialement préparé au *small talk*.

Aussi Charles détonnait-il complètement à l'Agapanthe, haut lieu de la parole. Et ce d'autant plus qu'il se montrait tout à fait insensible au charme des femmes mûres qui formaient l'essentiel du contingent féminin de la maison. Les seules femmes qui l'intéressaient étaient prostituées, belles à couper le souffle, ou pilotes de chasse. Et il ne faisait aucun effort pour parler à ma mère ou à ses amies lors des repas au cours desquels il poussait le vice jusqu'à interrompre leurs efforts méritoires pour le dérider en leur demandant le sel, l'heure, ou la marque de leurs voitures. Parce que Charles ne s'intéressait véritablement qu'à deux choses, les moteurs, dont il aimait tout savoir et tout comprendre, heureux de maîtriser enfin quelque chose, et les gorilles, auxquels il vouait une véritable vénération. Au point d'en avoir installé une quinzaine dans des cages hypersophistiquées qu'il avait fait construire dans sa maison du Gloucestershire.

Tout ceci faisait que ma mère supportait difficilement de se voir infliger la présence de ce goujat qu'elle jugeait inculte et trivial et qui jurait avec sa « petite bande », tel un glaïeul au milieu d'orchidées. Mais outre qu'elle tolérait assez mal d'être invisible à ses yeux, elle lui reprochait également de susciter l'admiration des imbéciles qui se gargarisaient de ses facéties avec ses gorilles pour s'approprier un peu de l'originalité qui leur faisait défaut. Ce qui rendait légitime à ses yeux d'exiger de ses fidèles amis une preuve de leur dédain envers Charles, dont elle ne manquait pas une occasion de souligner les travers.

Frédéric était toujours le premier à lui donner satisfaction pour la calmer. D'autant plus qu'il se contentait d'un : « Il arrive quand, le “cul de bouc ?” » qui l'enchantait. Car rien ne l'amusait davantage que d'exercer sa passion des sobriquets qu'il inventait en traduisant ou en déformant le nom des invités.

— Et Georges ? lui demanda-t-il en référence à Georgina de Marien.

Ma mère n'avait rien d'aimable à dire non plus sur la courtisane attitrée de mon père. Cela faisait au moins dix ans qu'elle avait l'habitude d'inviter une femme pour distraire son mari, ayant renoncé à le faire elle-même dans cette maison aussi lourde à gérer qu'un hôtel en saison. La dame devait plaire à mon père. Ce qui impliquait qu'elle soit gaie, agréable à regarder et qu'elle l'accompagne dans ses longues nages dans la baie. Mais elle devait aussi convenir à ma mère. Elle n'avait donc pas intérêt à jouer à la maîtresse de maison ou à flirter réellement avec son mari et elle devait être assez fine pour comprendre tous ces non-dits. Bref, une telle perle ne se trouvait pas sous le sabot d'un cheval. Aussi avait-il suffi à ma mère de constater que Georgina n'était pas une intrigante pour lui confier ce rôle.

Mais cela n'avait que trop duré. Car ma mère partageait la philosophie de la propriétaire d'une villa voisine qui s'était fixé pour règle de ne pas louer sa maison plus de trois ans de suite à la même personne pour être sûre de demeurer la maîtresse des lieux. Et elle s'apprêtait à bannir Georgina de l'Agapanthe dès qu'elle aurait préparé le terrain à coups de commentaires désobligeants à son égard.

Pourtant Georgina était sympathique. Elle ne disait jamais de mal de personne et n'avait aucune intention de vampirer mon père. Elle aurait certes aimé un peu de romance dans sa vie, mais elle n'était pas prête pour autant à engager un bras de fer avec ma mère, dont elle craignait le tempérament autant qu'elle en appréciait l'hospitalité. Et puis elle était indépendante, et heureuse de l'être. Née Miro Quesada, elle était la fille du roi du guano, comme Patino était celui de l'étain. Péruvienne, sa famille, d'origine espagnole, comptait deux présidents, nombre d'intellectuels, de propriétaires de journaux et un héros dans la guerre avec le Chili. N'ayant aucun besoin de travailler pour vivre, elle s'était mise à voyager depuis la mort de son mari. Sauf qu'elle ne partait pas en cure ou en croisière pour des séjours de courte durée, mais vivait à la façon d'un diplomate affecté de poste en poste, ce qui l'avait amenée successivement à Londres, Rome, Barcelone, Hong-Kong et New York.

Elle déménageait pour se sentir vivante. Et s'acclimater à une nouvelle ville était un processus dont elle ne pouvait plus se passer, notamment parce qu'il avait pour conséquence de la rendre rare et précieuse auprès

de ses amis français qui la fêtaient et se mettaient en quatre pour la voir lors de ses visites. Quant à ceux qui se rendaient dans une des villes où elle avait élu domicile, elle les recevait, telle une ambassadrice sans le titre, ou leur recommandait ses adresses et ses relations sur place. Mais je constatais pour ma part, en la voyant tous les ans à l'Agapanthe, que passer sa vie à l'étranger présentait l'inconvénient de lui faire perdre la maîtrise des expressions françaises les plus courantes. Ainsi, conjuguant anarchiquement « se pendre à ses basques », « être dans ses pattes », et « se prendre les pieds dans le tapis », elle disait avec aplomb qu'elle « se pendait les pattes dans le tapis », ou affirmait « lâcher les bras » facilement, déroutant ainsi ses interlocuteurs qui prenaient en l'écoutant l'air hésitant de ceux qui croient reconnaître quelqu'un dans la rue.

Vendredi, 18 heures

— Il va y avoir du sport ! me déclara Frédéric caché derrière son *Paris-Turf* comme un marionnettiste annonçant l'arrivée de Guignol, quand je débarquai à l'Agapanthe ce vendredi-là.

Charles Ramsbotham, qui était arrivé peu de temps avant moi, venait de contrevenir à toutes les règles d'usage en offrant à mon père un scooter des mers. Alors qu'il savait pertinemment que les cadeaux d'arrivée devaient demeurer symboliques.

Mais aucune de ces règles de savoir-vivre ne restait longtemps présente à l'esprit concret et pratique de Charles qui ne s'embarrassait pas de telles subtilités. Aussi jugeait-il honteux d'offrir des « merdouilles » sans doute adaptées aux amis fauchés de mes parents, mais pas à lui, dont le train de vie opulent pouvait même donner à penser qu'il était encore plus riche qu'il ne l'était. Car sa morale personnelle et son caractère généreux le poussaient à user envers ses amis de la même munificence qu'avec lui-même. Ce qui l'amenait, chaque année, à offrir à mon père un gadget coûteux, qu'il s'agisse d'un GPS ou d'un téléphone satellite mondial, qui avait le mérite non négligeable de le tenir occupé dans une maison où il s'ennuyait ferme, le temps d'en comprendre le mode d'emploi puis de le tester pour ses hôtes.

— Trop, c'est trop ! Ce n'est pas parce que cet imbécile affrète des avions privés et des hélicoptères pour faire des pauses-café en Dordogne ou en Moldavie où il réquisitionne des hôtels qu'il fait vider de leurs clients, qu'il peut se permettre n'importe quoi ! fulminait ma mère dans sa salle de bains où elle s'était réfugiée pour exploser loin des regards indiscrets.

— Ne te mets pas dans un état pareil ! tenta de la calmer mon père.

— Non, mais qu'est-ce qu'il te faut ! C'est cher, ça empeste, ça fait un boucan infernal et c'est dangereux ! Va-t'en savoir si c'est même légal dans la baie !

— Tu sais bien que ce scooter finira dans la cave, comme tous les cadeaux de Charles ! Tu ne me vois tout de même pas en train de faire vrombir l'engin pour le plaisir ! ajouta-t-il avant que je n'intervienne en entrant dans la pièce :

— Enfin cela nous mettrait peut-être au diapason de nos voisins car on a l'air de quoi, avec notre canoë-kayak en plastique acheté dans le magasin de jouets de Juan-les-Pins, à côté de leurs gadgets dernier cri ?

Et c'est vrai que nous faisions désormais figure d'amateurs dans un monde de professionnels, où que nous nous tournions dans la baie. S'agissait-il de jeux d'enfants ? Là où nous nous contentions d'un bac à sable sur la terrasse au-dessus de la plage du personnel, nos voisins russes offraient à leur progéniture un minigolf, un circuit de karting et des châteaux gonflables pourvus de cachettes et de toboggans dignes d'un parc d'attractions, et installés sur un terrain acheté à cet effet. Et il en allait de même en matière de stratégie antimoustique. Puisque notre voisin saoudien les exterminait de façon industrielle à l'aide de machines diffusant une lumière bleue qui les carbonisait dans des grésillements tout à fait déplaisants, tandis que nous persistions sans illusions à utiliser des lanternes de couleur jaune et des soucoupes remplies de citronnelle.

Mais c'est en matière de sécurité que nous nous couvrions le plus de ridicule. Car notre système d'alarme qui nous donnait toute satisfaction faisait pâle figure à côté des hommes en armes de nos voisins, ou de leurs détecteurs photosensibles qui faisaient retentir une voix électronique menaçante exprimant en plusieurs langues le danger encouru par les

irresponsables qui persisteraient à violer le périmètre de leur terrain ou la portion de mer devant leur propriété.

Et si l'on ajoutait à cela les yachts des uns, les rivas des autres et les radeaux qui formaient devant leurs plages un rempart contre les importuns en tout genre, nous étions paradoxalement devenus les seuls riches de la baie qu'il était physiquement possible de regarder de près.

C'était précisément le but, à peine déguisé, du bateau jaune qui partait toutes les heures d'un ponton de Juan-les-Pins et qui, sillonnant le cap sous prétexte d'en étudier les fonds sous-marins, proposait à ses passagers de nous détailler comme des bêtes curieuses pour la somme de 12 euros par adulte et de 6 euros par enfant (de 2 à 11 ans). Rasant le littoral dès que cela lui était possible, il frôlait en effet l'échelle de notre plage où nous changions d'attitude en fonction de notre humeur. Car, si nous nous abritions, la plupart du temps, derrière des livres ou des journaux pour ne pas croiser le regard des estivants qui, appareils photo en main, espéraient saisir sur le vif un visage ou une silhouette connus, tout en ayant un aperçu de la vie des *people*, il nous arrivait aussi de leur adresser des signes amicaux de la main, ou de leur tendre une embuscade en nous cachant dans la grotte, avant de les attaquer au fusil à eau.

Inutile de préciser que ma boutade stupide sur les voisins ne parvint pas à dérider ma mère. Mais je n'avais pas beaucoup de patience ou de légèreté en réserve ce jour-là. Ma semaine à Paris avait été rude. Trop de patients, mais surtout l'absence de Félix qui me manquait de plus en plus, au fur et à mesure du mois qu'il passait chez son père, dont je craignais l'irresponsabilité et les sautes d'humeur. Et pour couronner le tout, Marie était partie en congrès, je ne sais où, avec un décalage horaire tel que nous nous étions à peine parlé depuis le week-end précédent.

Enfin je n'en menais pas large, car mes invités avaient un genre qui ne valait pas mieux que celui de Charles Ramsbotham. Mathias Cavoye était en effet un cliché à lui tout seul. Courtier d'art sur le deuxième marché, il avait cinquante ans, une allure de vieux beau trop bronzé, et toute la panoplie du séducteur aux tempes argentées qui veut faire jeune, en jean, blazer, col roulé en hiver et polo de couleur en été.

Je l'aimais bien car il n'était pas prétentieux, qu'il ne reniait pas sa mère épicière à Bourg-la-Reine et qu'il m'invitait toujours aux fêtes qu'il donnait chez lui pour tromper son ennui. Mais je m'étais soigneusement abstenue jusqu'alors de l'inviter à l'Agapanthe, malgré les nombreux appels du pied qu'il m'avait adressés pour y venir, car je ne lui faisais aucune confiance.

Etait-ce parce qu'il était dépressif, ami des stars, ou qu'il magouillait sur tous les coups où il pouvait se faire de l'argent ? Je l'aurais bien vu en train de fournir de la cocaïne à une petite pour la mettre en train ou la maintenir sous sa coupe. Bref, avec lui et sa copine Lou Léva, une starlette qui se démenait pour arriver, on nageait en plein demi-monde, et il n'allait pas falloir plus de trente secondes à mes parents pour s'en aviser. Ils en concluraient que j'étais tombée sur la tête, que je n'avais décidément aucun sens de rien. Car, au-delà de la distinction qu'ils faisaient entre chic et plouc, le monde se divisait à leurs yeux entre les gens convenables et ceux qui ne l'étaient pas. Un critère fondé sur un jugement moral aussi désuet que dénigré dans notre *café society*, mais qui constituait une des choses que je préférais chez eux. Aussi leur opinion m'importait-elle assez pour que leur réprobation m'embête. Surtout que je n'avais pas l'intention de leur expliquer que l'intérêt majeur de Mathias résidait dans le fait qu'il nous amenait Béno Grunwald.

Du chic et du poncif, de Baudelaire¹

*Du chic et du poncif*²

Le *chic*, mot affreux et bizarre et de moderne fabrique, dont j'ignore même l'orthographe³, mais que je suis obligé d'employer, parce qu'il est consacré par les artistes pour exprimer une monstruosité moderne, signifie : absence de modèle et de nature. Le *chic* est l'abus de la mémoire ; encore le *chic* est-il plutôt une mémoire de la main qu'une mémoire du cerveau ; car il est des artistes doués d'une mémoire profonde des caractères et des formes, – Delacroix ou Daumier, – et qui n'ont rien à démêler avec le *chic*.

Le *chic* peut se comparer au travail de ces maîtres d'écriture, doués d'une belle main et d'une bonne plume taillée pour l'anglaise ou la coulée, et qui savent tracer hardiment, les yeux fermés, en manière de paraphe, une tête de Christ ou le chapeau de l'empereur.

La signification du mot *poncif* a beaucoup d'analogie avec celle du mot *chic*. Néanmoins il s'applique plus particulièrement aux expressions de tête et aux attitudes.

Il y a des colères *poncif*, des étonnements *poncif*, par exemple l'étonnement exprimé par un bras horizontal avec le pouce écarquillé.

Il y a dans la vie et la nature des choses et des êtres *poncif*, c'est-à-dire qui sont le résumé des idées vulgaires et banales qu'on se fait de ces choses et de ces êtres : aussi les grands artistes en ont horreur.

Tout ce qui est conventionnel et traditionnel relève du *chic* et du *poncif*.

Quand un chanteur met la main sur son cœur, cela veut dire d'ordinaire : je l'aimerai toujours ! Serre-t-il les poings en regardant le souffleur ou les planches, cela signifie : il mourra, le traître ! Voilà le *poncif*.

¹ Baudelaire, *Ecrits sur l'art*, « Du chic et du poncif », Les Classiques de Poche, pp. 204-205.

² Les mots « chic » et « poncif » sont de l'argot d'atelier, exprimant tous deux des qualités de pastiche ou de « bricolage » excluant toute imagination, toute création et donc toute originalité. Le

poncif était un procédé technique qui consistait à piquer le dessin définitif afin de le reporter sur la toile, en faisant passer par les trous une substance colorée.

[3](#) H. de Balzac a écrit quelque part : le chique.

OceanofPDF.com

Pourtant contre toute attente ma mère se calma aussitôt que mon père fut parti rejoindre Charles sur la plage où il assemblait déjà le fameux scooter des mers. Et elle s'intéressa davantage à la petite amie de Mathias qu'à ce dernier.

— Alors, elle est actrice, c'est ça ? Mais est-ce normal que je n'en aie jamais entendu parler ? me demanda-t-elle.

Ma mère s'essayant à une attitude de midinette, voilà qui constituait une première et qui me fit sourire. D'autant plus qu'elle et mon père ignoraient tout stars du show-business, y compris les plus populaires qui déclenchaient une émeute en apparaissant dans un lieu public.

— Alors en l'occurrence, vois-tu, j'aurais été épatée que tu la connaisses, car à part deux petits films dans lesquels elle a eu un rôle...

— Lou Léva ? C'est son vrai nom ? insista-t-elle.

— Mais non, penses-tu ! Elle a dû le choisir soigneusement en espérant que l'allitération frapperait les esprits des directeurs de casting. Mais tu vas lui demander, elle arrive avec Mathias Cavoye juste avant le dîner.

— Et le petit Grunwald ? me demanda ma mère qui affublait invariablement les enfants de ses intimes de cet adjectif.

Sans doute, indignée que j'aie cru pouvoir lui présenter quelqu'un d'élégant dont elle n'aurait jamais entendu parler, tenait-elle à me signifier par là qu'elle connaissait la famille Grunwald. Car elle enfonça le clou l'air de rien pour me montrer à quel point elle était au courant de la situation :

— Comment est-ce qu'il s'en sort ? Parce qu'ils n'ont plus un sou, les pauvres, depuis le temps qu'ils ont perdu cette licence, qu'est-ce que c'était déjà ?

— Le monopole de la gélatine photographique.

— Ah ! oui, c'est ça.

— Eh bien, en fait de petit Grunwald, il a tout de même quarante ans et il est bien plus riche que sa famille !

— Ah bon ! Et comment ça se fait ?

— Mais parce qu’il a fait fortune !

— Ah ! c’est celui qui était marié avec une mannequin, ou quelque chose comme ça ?

— Oui, c’est ça. D’ailleurs, j’ai peur qu’il soit un peu m’as-tu-vu, lui dis-je avec prudence, en espérant qu’avec son esprit de contradiction, ma mère trouverait toutes les raisons de le défendre si je l’attaquais.

— Oh ! c’est de bonne guerre s’il a gagné beaucoup d’argent...

— Oui, tu as raison, mais enfin, de là à venir en hélico...

— Quoi ! Il vient en hélicoptère, mais c’est grotesque ! Où va-t-il se poser ?

— Sur un débarcadère à Cannes, je crois.

— C’est ridicule ! En plus, il va être coincé dans les embouteillages ! Remarque, ça sera bien fait pour lui.

— Bien fait pour qui ? demanda Marie en faisant irruption dans la salle de bains.

— Ma chérie ! Quand es-tu arrivée ? s’écria ma mère, réjouie.

— Qu’est-ce qu’il y a ? demandai-je à Marie dès que nous nous fûmes retrouvées en tête à tête.

— Rien, pourquoi ?

— Arrête, je te connais. Qu’est-ce qui se passe ?

— Rien, enfin presque... C’est idiot...

— Quoi ?

— C’est un chien... à Rio... Je n’arrive pas à l’oublier... Je l’ai trouvé sur la pelouse devant ma chambre le soir de mon arrivée. Un petit chien noir avec une tache blanche sur l’œil droit. Il s’est installé devant ma baie vitrée. Et il m’a regardée sans bouger. Imagine. J’ai essayé de détourner la tête, puis j’ai fermé les rideaux, voulant l’oublier. Mais impossible, évidemment : j’ai craqué. Je l’ai fait rentrer. Il était pouilleux, maigre et

affamé. Alors je lui ai commandé un steak et je lui ai donné un bain. Il s'est laissé faire, détendu, si confiant... Non, mais tu entends ce que je dis ! J'ai perdu la boule, c'est n'importe quoi ! Je m'inquiète d'un chien errant, à Rio, la ville des favelas ! C'est pathétique, non ?

— Oui, d'autant que tu as l'air d'oublier la faim dans le monde et le réchauffement de la planète...

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Que tu as le droit d'éprouver des émotions sans remédier à tous les malheurs du monde.

— Tu crois ? Tu ne me trouves pas ridicule ?

— Non, vraiment pas. Continue.

— Après ça, il s'est endormi. Je l'ai laissé par terre malgré l'envie que j'avais de le prendre dans mon lit. Le lendemain, je l'ai semé dans le jardin de l'hôtel avant d'aller travailler. Mais j'y ai pensé toute la journée, et j'ai écourté ma soirée dans l'espoir de le trouver devant ma baie vitrée.

— Et il y était ?

— Oui, il m'a fait une fête insensée, je lui ai commandé un filet mignon...

Sa voix soudain se cassa :

— Bref, il est revenu tous les soirs. Et je l'ai semé le jour de mon départ, comme d'habitude, sauf que... Et depuis, je n'arrête pas d'y penser.

— Mon pauvre chou, je suis désolée. Mais cela m'aurait inquiétée que tu réagisses autrement.

— Ah bon ?

— Oui, ça veut simplement dire que tu es humaine, que tu as une grande sensibilité. Ça ne t'empêche pas d'être forte, de faire tout bien, ou d'avoir l'air parfaite. Tu sais, on se sert toujours de quelque chose d'extérieur pour ouvrir la porte à nos émotions. Et comme les guerres, la faim dans le monde ou les tremblements de terre sont des tragédies trop vastes pour que l'on se sente directement concerné, on choisit pour

pleurer quelque chose de plus proche de nous, ou de plus précis, comme une poupée avec un œil crevé, un épisode de *La petite maison dans la prairie*, ou... un chien.

— Mais là, c'est lui qui m'a choisie, et moi... je l'ai abandonné.

— Oui, et c'est bien de ça dont il est question.

— De quoi ?

— D'abandon.

— Mais qu'est-ce que tu racontes ?

— Que ce chien a fait écho à tous les moments où tu t'es sentie abandonnée, aussi esseulée que lui, sans personne pour te donner un bain ou te commander un filet mignon. Mais ne t'inquiète pas, ça va passer.

— Ah bon, tu crois ?

— Oui, mais je crois aussi que tu as de l'amour à donner. Moi, j'ai la chance d'avoir Félix, il est peut-être temps que tu t'en préoccupes, c'est peut-être ça que te dit ton chien.

OceanofPDF.com

Autant j'étais mal à l'aise d'imposer Mathias Cavoye à mes parents, autant j'étais contente d'avoir réussi à faire venir Béno Grunwald à la maison. Car avant de le suggérer à ma sœur comme *blind date*, j'avais fait sur son compte toutes les recherches qui s'imposaient. Et il semblait si parfait à la lecture du *Who's Who*, de *Google*, et de *Fortune*, qu'il avait des faux airs de gros lot à décrocher.

Béno Grunwald était un fils de famille qui s'était fait tout seul. Le rêve, m'étais-je dit en me prenant à espérer qu'il ait à la fois de bonnes manières et le *sex-appeal* d'un *self-made man*. Personne ne l'avait aidé en rien, ni son père qui n'avait jamais voulu le voir, ni sa mère, mondaine et indifférente.

Il avait commencé par faire la fête car, étant dyslexique, il n'avait pas fait d'études. Mais comme il était instinctif, charmeur et qu'il avait le sens des affaires, il préféra faire fortune plutôt que de s'autodétruire dans les boîtes de nuit à la mode. Il commença en vendant des *bonds*, et se révéla un vendeur de génie. Reniflant les bonnes affaires, il ne s'arrêtait jamais de spéculer, d'investir, même en vacances. Réactif, il lui suffisait, par exemple, de visiter une maison à vendre aux Bahamas, pour l'acheter, et rafler tous les terrains aux alentours avant de les revendre petit à petit pour des fortunes. Mais il savait aussi anticiper. Et s'était ainsi rendu à Cuba pour s'approprier toutes les photos de la révolution avant la mort de Castro, tout comme il avait exploré le Panama, où il avait acquis une forêt de la taille d'un département français avant le boom économique qu'il jugeait imminent.

Il menait grand train à Londres, avec des pied-à-terre à New York et à Paris. Mais il connaissait aussi la valeur de l'argent, car il avait déjà fait faillite. Démuni, il avait alors investi ses derniers picaillons dans l'achat d'un Basquiat, ce qui lui avait permis de rebondir jusqu'à aujourd'hui où il dirigeait un *hedge fund* de plus de 20 milliards de dollars.

A quarante-cinq ans, divorcé deux fois, la première d'une beauté anglo-iranienne, et la seconde d'une des cinq mannequins les mieux payées au monde, il était à nouveau célibataire. Il était riche à crever, généreux, à la tête d'une *charity* énorme qu'il avait montée de toutes pièces au profit de l'éducation des filles en Afrique, et il savait s'amuser.

D'autant plus qu'il connaissait tout le monde, de Mick Jagger à Bill Clinton, en passant par Nelson Mandela. Au point que la *page six* du *New York Post* affirmait qu'à la lettre B de son carnet d'adresses se trouvaient par exemple... Brad (Pitt), Richard Branson, Bono, Bongo (Omar), Lord Balfour, Warren Buffet, et à la lettre K, Kadhafi, Kravis (Henry), Kravitz (Lenny)...

D'ailleurs le problème risquait de venir de là, du fait qu'il ne fréquentait que les *rich and famous*, avec un faible pour les gens dont le nom de famille était celui d'un pays, comme les Grèce, les Yougoslavie, Rania de Jordanie, ou Felipe d'Espagne...

Il ne tenait visiblement pas en place, et il se déplaçait seulement s'il y trouvait son intérêt. Pourquoi, dans ces conditions, venait-il à la maison alors que le monde était rempli de stars qui l'attendaient de pied ferme pour faire la fête ?

Lui avait-on parlé de l'Agapanthe pour le panorama, sa cuisine, ses hôtes ou leurs invités ? Espérait-il y retrouver des vieilles connaissances ou s'en faire de nouvelles ? Mais alors il risquait d'être déçu car nous étions trop *low key* pour lui, et ce n'était pas avec le « fond de sauce » de mes parents qu'il allait découvrir grand monde de transcendant. A moins qu'il ne vienne nous *check out*, Marie et moi. Ce qui risquait de le déprimer aussi. Car si belles et riches que nous étions, comme, en tout cas, nous le serinait Frédéric, nous n'étions sûrement pas assez belles et riches pour lui qui ne daignait regarder une fille que si elle était spectaculaire.

Bref, tout ceci m'avait amenée à considérer comme inenvisageable tout rapport de séduction avec lui. D'abord par lucidité, car j'étais loin d'être renversante de beauté, et parce que la compétition me déprimait d'avance et m'ôtait toute envie de me mettre sur les rangs. Ce qui fait que je comptais sur Marie, plus belle, plus battante et plus attachée au glamour de ses conquêtes pour relever le défi et tenter sa chance avec lui.

Mais, au lieu d'être imbuvable comme je le craignais, Béno se révéla aussi charmant que charmeur. Ainsi il devint notre héros dès son arrivée en raison de la drôlerie et de l'élégance avec lesquelles il réagit à l'invraisemblable micmac qui survint lorsqu'il débarqua à l'Agapanthe.

Sans doute conscient du mauvais effet produit par son arrivée en hélicoptère, Béné décommanda le chauffeur que ma mère devait lui envoyer à Cannes pour débarquer sans façon en Mini Moke à 7 heures du soir. Il dut sonner plusieurs fois à la grille d'entrée de la propriété avant de pouvoir entrer dans la maison, car c'était l'heure du dîner du personnel et le carillon du portail parvenait rarement du premier coup à couvrir le brouhaha animé de leur repas. Mais quelle ne fut pas sa surprise, lorsqu'il y parvint enfin, d'être accueilli par un certain Marcel qui lui demanda de se garer devant l'entrée de service avant de lui faire visiter la maison.

Un peu surpris, il se laissa néanmoins faire en se disant qu'il s'agissait peut-être d'une coutume qui nous était propre. Il commença à douter lorsque Marcel, débutant par les garages, lui expliqua que nous possédions à l'origine notre propre cuve d'essence, mais que nous nous approvisionnions désormais comme tout le monde à la station d'essence du coin, où nous n'avions même pas de compte car ils ne savaient plus ce que c'était, et où ils exigeaient un règlement par carte bleue à chaque plein d'essence. L'indignation du vieux Marcel semblait authentique, mais cela n'expliquait en rien pourquoi cet homme – le chauffeur ou le maître d'hôtel ? – avait décidé de lui tenir une conversation sans doute urbaine, mais fort inhabituelle.

Il devait y avoir erreur sur la personne, se dit Béné tandis que l'homme le guidait vers le couloir des chambres du personnel. Mais il prenait trop de plaisir à la méprise pour le détromper tout de suite. Et puis il était curieux de comprendre pour qui on le prenait avant de se présenter comme un invité de la maison.

— Par là, il y a dix chambres. Mais elles sont toutes sur le même modèle et je crois que vous aurez une bonne idée de l'ensemble si je vous en montre une, lui dit Marcel.

Était-il supposé être un architecte ? Les Ettinguer voulaient peut-être faire des travaux de rénovation. Mais ce n'est que lorsque Marcel ajouta : « Je vais vous montrer les plages, Madame m'a bien précisé de vous faire passer par le chemin du personnel pour ne pas alerter les invités ou le reste de la famille. Tout le monde dans la maison n'est pas très heureux de cette idée, vous comprenez », qu'il se mit à tiquer avant d'avoir une

illumination. Un agent immobilier ! Les Ettinguer mettaient leur maison en vente et ils voulaient le faire discrètement.

Dans quel guêpier s'était-il fourré ? Il réfléchit rapidement et jugea qu'il était temps de faire cesser la plaisanterie avant que le maître d'hôtel ne dise quelque chose de plus explicite qu'il regretterait aussitôt. Mieux valait passer pour un benêt qui n'avait rien compris, plutôt que de faire perdre la face à ce domestique ainsi qu'à la famille Ettinguer. Aussi s'écria-t-il :

— Je comprends maintenant pourquoi vous m'avez fait passer par les garages et les chambres du personnel ! Mais je vous arrête, car je ne suis pas l'architecte que vous attendez visiblement. Mon nom est Béno Grunwald, et Monsieur et Madame Ettinguer m'ont très gentiment invité pour le week-end.

Marcel frisa le malaise à l'idée de la gaffe qu'il venait de commettre, mais Béno le rassura gentiment :

— Je dirai à Madame Ettinguer combien je l'envie d'avoir à son service quelqu'un comme vous, un homme de confiance auquel on peut déléguer des choses aussi délicates que des travaux de rénovation. Et je vous remercie car je dois être le seul invité à avoir eu droit à ce tour de la maison !

Pendant ce temps-là, il m'arrivait une mésaventure symétrique. Puisque ma sœur, épuisée par son décalage horaire, m'avait mandatée pour accueillir Béno. Je m'étais donc installée dans la loggia avec un bouquin, pour être sûre de l'entendre lorsqu'il arriverait car il m'était impossible de distinguer de ma chambre les différentes sonneries qui retentissaient dans la maison.

L'office était en effet le seul lieu où confluaient tous les sons de l'Agapanthe, une sorte de poste de pilotage acoustique qui permettait au personnel de les interpréter et d'y répondre judicieusement. Accroché au mur au-dessus du central téléphonique, y trônait un tableau de sonnettes, un outil d'un autre temps que nous utilisons plus souvent que les téléphones intérieurs qui sonnaient anarchiquement de-ci de-là et, la plupart du temps, dans le vide.

Chaque chambre, pourvue d'une poire en bois près du lit et d'un interrupteur près de la baignoire pour que ses occupants appellent en cas de malaise ou pour demander le petit déjeuner, était dotée de son timbre propre. Ainsi celle de ma mère avait pour identité sonore deux *ré* successifs, tandis que la chambre de « Flora » où je me trouvais se caractérisait par un *do* court et un *ré* long.

Un doute subsistait-il entre des sonneries aux notes voisines ? Ce système était doublé d'un jeu de lumières qui s'allumaient sur le tableau éclairant le nom de la chambre dont la sonnette avait été actionnée.

Mais la technologie la plus moderne avait également sa place dans l'office où se trouvaient aussi les écrans de contrôle des caméras de surveillance de la maison, et notamment celle du portail d'entrée dont le carillon électronique avait du mal à rivaliser avec la bonne vieille cloche annonçant le dîner du personnel qui retentissait en revanche sans difficulté dans toute la propriété.

J'eus à peine le temps d'observer quelques lézards prendre possession de la véranda, que Gérard, le nouveau maître d'hôtel, m'annonçait déjà l'arrivée de Béno :

— Monsieur Grunwald vient d'arriver, Madame. En coupé Bentley Continental GT.

Il dut prendre mon étonnement pour de la curiosité car il ajouta :

— Un modèle qui se situe entre la Ferrari 612 Scaglietti et l'Aston Martin DB9. Mais ce que j'en dis, c'est pour que Madame puisse se rendre compte.

Je me pinçai les lèvres pour ne pas rire en remerciant Gérard, lorsqu'un homme tiré à quatre épingles fit irruption dans la loggia. Je fus relativement surprise de ne pas le reconnaître. Mais n'ayant jamais rencontré Béno, dont je n'avais vu que quelques photos, caché derrière son épouse *top model* à laquelle il laissait judicieusement la lumière des projecteurs, je m'en tins à une prudence de circonstance.

— Que je suis ému de me trouver ici, me dit-il, vous ne pouvez pas vous imaginer comme je suis impressionné ! me confia-t-il au lieu de se présenter.

— Tant mieux, tant mieux, répondis-je pour gagner du temps en espérant qu’il embrayerait sur un discours plus facile à interpréter.

Même âge, même corpulence que Béno, me dis-je. Pourtant quelque chose clochait. Il était trop rupin, trop clinquant pour être authentique, finis-je par conclure en me rappelant la leçon que j’avais apprise la première fois où j’avais vu Laszlo Schwartz. Nous atterrissions à Nice à la même heure, lui et moi, et ma mère m’avait demandé de l’emmener avec moi dans la voiture qu’elle nous avait envoyée à l’aéroport. Elle ne m’avait donné aucune description de lui en m’expliquant : « Je suis sûre que vous finirez par vous retrouver. Il sera en compagnie d’un graphiste que tu déposeras à Antibes avant de continuer avec lui jusqu’à la maison. » Ce que j’avais fait, sauf que j’avais cru parler à Laszlo en m’adressant au graphiste. Tout ça parce que ce dernier, avec ses cheveux mi-longs et sa chemise à jabot à la Chateaubriand, avait tout de l’image d’Epinal de l’artiste alors que Laszlo, qui n’avait rien à prouver en matière de créativité, était habillé comme un banquier en costume trois pièces à rayures tennis. Et ce n’est qu’en voyant le graphiste sortir de la voiture à Antibes que j’avais pris conscience de ma méprise.

Or ce type était nickel, ripoliné. Et il avait une montre trop voyante et des chaussures de ville trop cirées pour qu’il puisse s’agir de Béno Grunwald, qui allait certainement débarquer en pantalon en toile et en espadrilles avec une montre en plastique au poignet. Aussi risquai-je la question :

— Et que puis-je faire pour vous ?

Alors il m’expliqua qui il était, quelle agence immobilière il représentait, récapitulant les entretiens téléphoniques qu’il avait eus avec mes parents jusqu’à sa visite d’aujourd’hui, où il était parfaitement conscient de la discrétion dont il devait faire preuve envers les invités de la maison et les membres de la famille qui n’étaient pas au courant. Il me prenait à l’évidence pour la secrétaire, et me demanda avec une certaine nervosité si nous n’aurions pas intérêt à quitter cette véranda trop exposée pour emprunter un circuit de visite moins visible.

— Vous avez parfaitement raison, lui dis-je en l’entraînant dans l’office où je lui demandai d’attendre une collègue qui lui ferait visiter la

maison.

Puis je pris mon courage à deux mains pour faire irruption dans la salle à manger du personnel où le silence s'établissait peu à peu jusqu'à ce que chacun d'entre eux prenne conscience de ma présence. Et j'interrompis le repas de la secrétaire qui se montra si confuse de me voir impliquée dans ce rendez-vous que j'étais censée ignorer, qu'elle sembla soulagée de s'en charger en échange de ma discrétion sur cet incident malheureux.

Mais à peine avais-je expédié l'agent immobilier, que je dus me réfugier dans ma chambre pour m'y effondrer. Car il m'avait suffi de l'entendre parler de bien immobilier, de mètres carrés habitables et de propriété d'exception pour avoir envie de vomir.

Je me rendis compte que je n'avais pas cru un instant que mes parents iraient jusqu'à mettre en vente l'Agapanthe. Il m'avait semblé légitime qu'ils éprouvent le besoin d'en caresser l'idée, mais il ne faisait aucun doute dans mon esprit qu'ils la rejetteraient. Et cela m'avait laissé suffisamment d'insouciance pour me lancer dans la quête d'un mari. Une démarche dont l'intérêt résidait sans doute dans le fait qu'elle avait peu de rapport avec le sujet.

Mais désormais, avec la présence d'un agent immobilier dans la place, il ne s'agissait plus d'une idée mais d'un projet qu'ils risquaient de mettre à exécution. Pourtant, j'avais du mal à l'envisager, à me représenter ce que cela impliquait, comme si toute cette histoire était frappée d'irréalité, tel un décès soudain. Comme si je ne parvenais plus à ressentir ce que je savais et à savoir ce que je ressentais. Ce qui fait que je ne cessais de me répéter : « Ils l'ont fait, je n'y crois pas. »

J'étais en état de choc. Et je grillais cigarette sur cigarette en me demandant si je devais réveiller Marie pour la mettre au courant, quand je vis que Félix avait essayé, sans succès, de me joindre plusieurs fois sur mon portable. Le message qu'il m'avait laissé ne me renseignait pas sur le motif de son empressement. Tout cela ne me disait rien qui vaille. D'autant qu'il me précisait que je n'avais aucun moyen de le joindre avant le lendemain. Je sentis une boule d'anxiété dans ma gorge.

C'est dire si j'étais à des années-lumière de Béno Grunwald lorsque ma mère m'appela dans ma chambre :

— On me dit que tes invités errent dans la maison. Tu pourrais t'en occuper tout de même !

Il est vrai que Béno Grunwald, ainsi que Mathias et Lou, semblaient livrés à eux-mêmes dans le hall de la maison désorganisée par l'absence de la secrétaire et des maîtres d'hôtel en train d'avouer leur bourde à ma mère. Mais il ne me fallut pas longtemps pour leur indiquer leur chambre, l'heure du dîner, et pour constater que Béno avait un faux air de Steve McQueen. Un rêve, ce garçon, me dis-je en chassant de ma pensée l'image de mon fils, qui venait la parasiter.

La mésaventure de Béno avait fait le tour de la maison avant l'heure de l'apéritif, mais cela ne l'empêcha pas de piquer la vedette à Mathias et Lou Léva, bien ternes en comparaison, en se surpassant dans la drôlerie pour la raconter.

Béno avait beau être somptueux, il s'appliqua néanmoins à séduire la maisonnée entière, comme s'il avait un handicap à compenser ou quelque chose à se faire pardonner. Il débuta par ma mère qu'il conquit en deux temps trois mouvements. Il eut, pour commencer, le bon goût de passer sous silence son voyage en hélicoptère. Puis il lui apporta le cadeau idéal, une centaine de pochettes d'allumettes gravées au nom de l'Agapanthe. Enfin il déploya à son intention une panoplie d'égards entre flirt et déférence, en se levant dès qu'elle faisait mine de se déplacer dans la pièce, en la complimentant sur sa voix : « Vous n'avez jamais songé à faire de la radio ? », ou lui adressant un sourire radieux dès qu'elle lui adressait la parole. Il s'attaqua ensuite à mon père auquel il fit allégeance en quelques mots dès l'apéritif : un topo modeste et convaincant sur son *hedge fund* suivi d'une requête de cinq minutes de tête-à-tête au cours du week-end pour lui demander conseil, et le tour était joué.

Enfin, il nous fit tous rire en raillant sa famille embarrassée par la recette d'origine de la gélatine photographique faite d'ossements venus d'Inde. « Bon d'accord, il y avait parfois des fémurs », concédait sa mère si snob qu'elle disait aussi : « *How do you say begonias in French ?* » Et il s'accabla lui-même lorsqu'il nous avoua que ses habitudes de luxe étaient telles qu'il n'avait pas eu d'autre choix que de faire fortune. Et puis il avait potassé l'histoire du Cap d'Antibes dont il connaissait tous les potins chic et croustillants. Qu'y avait-il de changé dans la baie

depuis le temps où Niarchos était propriétaire d'Eilenroc ? Etait-ce là où Rousselet avait été tenté de faire une fondation ? Insensée, cette veuve Beaumont, de léguer sa villa de son vivant à la ville d'Antibes ! Tout ça grâce à une Légion d'honneur obtenue en hébergeant Mitterrand pendant le sommet africain tenu à l'Hôtel du Cap...

Tant et si bien que Mathias passa complètement inaperçu malgré ses bévues. Et pourtant il n'en loupa pas une. Sidérant d'illettrisme, il se targua d'être l'« investigateur » de ma rencontre avec Béno et présenta Lou à mes parents comme une actrice « promue » à un très grand avenir. Puis il dégaina fièrement son cadeau, un foulard particulièrement voyant pour ma mère. Bien qu'elle ait les sigles en horreur, elle s'extasia néanmoins avec professionnalisme sur les lettres roses et bleues de la marque qui en constituaient le seul motif.

Il n'y avait en effet rien de plus plouc aux yeux de mes parents que les marques de luxe. C'est que les deux mots étaient, à leurs yeux, inconciliables. Issues du marketing et de l'industrie, les marques, *Conforama*, *Auchan*, *Zara*, *H & M* ou *Monoprix*, avaient pour vocation de mettre les objets à la portée de toutes les bourses. Tandis que le luxe impliquait le sur-mesure et le savoir-faire d'artisans capables de sublimer la matière et de la rendre digne d'intérêt. Ce qui ne laissait aucune place au désir de posséder le dernier accessoire de chez *Dior*, *Vuitton* ou *Prada* qu'ils jugeaient aussi incongru et petit-bourgeois que le fait d'être transporté par l'achat d'une sorbetière ou d'un kit de fondue.

Je sentis un souffle de déception parcourir l'assistance masculine lorsque Lou Léva fit son apparition à l'apéritif. Sans doute ces messieurs avaient-ils en tête un rêve d'actrice sexy qui n'avait pas froid aux yeux. Ils avaient espéré voir arriver une créature dégoulinante de sensualité dans le genre de Marilyn Monroe, qui leur aurait chanté *My heart belongs to daddy, boop boop ba do*. Au lieu de quoi, ils découvraient, un brin dépités, une jeune femme maigre et pâle qui ressemblait à une orchidée. Les cheveux courts noirs, avec une grande mèche sur le côté qui lui tombait au milieu du visage lorsqu'elle n'était pas retenue par une barrette de petite fille, elle était plutôt jolie dans le genre éthéré. Elle aurait même pu être émouvante, si elle ne s'était pas donné un air fragile et douloureux qu'elle espérait faire passer pour de la profondeur. Elle

croyait en effet que la tristesse était chic. Et elle n'avait malheureusement pas tort, la gaieté, l'enthousiasme sans mesure, ainsi qu'un excès de sympathie étant vite considérés d'un plouc achevé, comme le fait de dire : « santé », « tchin, tchin » et tout ce qui venait après l'adjectif « bon », qu'il s'agisse de « bon appétit », « bonne journée », « bonne soirée » ou, pire encore, « bonne continuation ».

Mais Lou ne devait pas avoir appris sa leçon de distinction jusqu'au bout car elle aborda ma mère en disant :

— Allez, je vous fais la bise.

Or rien n'était chic dans son propos, du « allez » épouvantablement cordial, à l'effroyable « bise » (encore un mot à bannir), en passant par sa familiarité envers ma mère qui ne consentait à saluer que d'un signe de tête ou à la rigueur d'une poignée de main. Quant au fait de s'embrasser trois fois, c'était par définition provincial.

Nul en effet n'était censé ignorer qu'à Paris on embrassait deux fois, contrairement au reste du pays, où l'on assistait en fonction des régions à toutes sortes de variantes, à trois ou quatre baisers, auxquelles le Parisien moyen s'adaptait avec bonne volonté en s'appliquant à suivre un mouvement dont il ne connaissait ni le rythme, ni la durée, tel un danseur débutant au bras d'un partenaire confirmé.

Puis, lorsque le maître d'hôtel eut annoncé le dîner, elle déclara :

— Tant mieux, j'ai très faim, car je n'ai pas eu le temps de manger ce midi.

Ce qui était de nouveau ni fait ni à faire, vu qu'elle aurait dû s'abstenir d'employer le verbe « manger » sous sa forme intransitive et éviter d'avoir recours à l'expression « ce midi », pour la remplacer par « à l'heure du déjeuner », ou « à midi pile » si elle voulait être précise. Car il était hors de question de donner l'heure avec un vocabulaire d'horloge parlante qui lui aurait fait dire « quatorze » ou « vingt » heures, au lieu de « deux heures de l'après-midi » ou « huit heures du soir ».

Bref, Lou n'était pas de notre monde puisque les subtilités de notre jargon lui échappaient. Et ce fait, une fois constaté par les initiés que nous étions et qui se reconnaissaient entre eux, tels des francs-maçons de l'élégance, était à la fois passé sous silence et présent à notre esprit. Et

nous pouvions tout à fait décider de lui en tenir rigueur, en dépit de l'absurdité de la chose. Car il devenait de plus en plus rare que quiconque comprenne encore de quoi il était question lorsque nous faisons mention de nos usages.

Aussi avons-nous même trouvé une expression pour illustrer notre anachronisme. « C'est très Lepic Simon », avions-nous coutume de dire, inspirés par une mésaventure survenue à ma mère qui nous avait fait beaucoup rire :

— Vous savez quand je vais à Varengueville chez les S., j'ai toujours le même chauffeur. Figurez-vous qu'il a un nom des plus curieux, il s'appelle Lepic Simon.

— Mais qu'est-ce que ça a d'extravagant ? lui avait-on demandé.

— Enfin, a-t-on jamais entendu parler d'un prénom comme Lepic ?

— Mais son prénom, c'est Simon...

— Non, non, c'est Lepic ! La preuve, il me dit toujours : « Je m'appelle Lepic Simon. »

Et nous de lui expliquer en dominant son rire que certaines personnes, se fiant à l'ordre des informations demandées par les services administratifs comme l'état civil, indiquent leur nom de famille avant leur prénom.

— Vous croyez ? fit-elle ébranlée au point d'aller chercher la carte de visite du chauffeur dont la typographie, qui se voulait contemporaine, ne différenciait pas non plus le nom du prénom par la taille des caractères d'imprimerie.

— Vous avouerez que c'est impossible à deviner ! Vous en êtes sûres ?

Et nous dûmes lui dire d'appeler le type pour achever de la convaincre.

— Simon ? Simon Lepic ? lui dit-elle d'une voix mal assurée sous prétexte de lui demander un renseignement quelconque avant de raccrocher en concluant :

— Eh bien, c'est extraordinaire, mais c'est vous qui aviez raison !

Dîner du vendredi 21 juillet, 15 personnes

HOMMES FEMMES

Edmond Ettinguer Flokie Ettinguer

Frédéric Hottin Laure Ettinguer

Odon Viel Marie Ettinguer

Henri Démazure Polyséna Démazure

Laszlo Schwartz Gay Wallingford

Charles Ramsbotham Georgina de Marien

Mathias Cavoye Lou Léva

Béno Grunwald

**PLACES À TABLE D'EDMOND PLACES À TABLE DE
FLOKIE**

Charles Odon Henri

Lou Polyséna Gay Marie

Mathias Frédéric Laszlo Béno

Laure Georgina Flokie

Edmond

MENU

Œufs à la Chartres

Dorade royale

Purée de pommes de terre

Salade et fromages

Glacé à la pomme verte et à la cannelle

Assise à côté de Charles Ramsbotham, Lou ne tarda pas à l'interroger :

— J'ai cru comprendre que vous êtes anglais. Comment parlez-vous si bien le français ?

— Ma mère était la fille du grand rabbin de Zurich, lui répondit-il d'un ton sinistre qui ne la découragea en aucune façon.

— Vous êtes marié ?

— Oui.

— Pourquoi n'êtes-vous pas venu avec votre femme ?

— Parce qu'elle est ennuyeuse.

Le propos de Charles résonna dans un de ces moments de silence inattendu qui survient entre deux conversations. Aussi, après un instant de stupeur, l'hilarité gagna-t-elle notre table malgré les efforts de mon père pour se récrier par courtoisie. Et ce, bien que personne n'ait vu Lady Sally depuis des années car elle voyageait mal, tel un fruit exotique, dans la mesure où elle n'aimait, dans l'ordre, que le vin blanc, les jardins, les chiens et les chevaux.

Georgina fit habilement diversion :

— Edmond, ces œufs à la Chartres sont à se damner. J'ai envie d'en reprendre, mais ça dépend du plat principal. Qu'est-ce qu'il y a après ?

— Je me disais exactement la même chose, surenchérit Frédéric. Cette sauce est à périr, c'est quoi, du madère, du fond de veau ?

Alors, mon père, qui s'était tourné vers le maître d'hôtel :

— Aidez-moi, Marcel, je suis incapable de leur répondre.

— Du fond de veau, Monsieur. Après il y a de la dorade, et pour le dessert, de la glace, il faudra que je demande le parfum...

L'épisode de l'agent immobilier m'avait secouée au point que je me sentais incapable de seconder mon père dans ses devoirs de maître de maison. Je le laissai lancer la conversation sans intervenir. Et l'art qui venait très largement en tête du palmarès de nos propos de table s'imposa d'autant plus vite comme sujet que Mathias se présenta d'emblée en marchand, prouvant ainsi qu'il ne perdait pas le nord.

— Vous achetez beaucoup ? demanda-t-il à mon père.

Je me demandais si Mathias aurait le culot d'essayer de lui vendre une œuvre avant la fin du dîner, lorsque Polyséna déplora la contamination du marché par l'argent.

— L'argent qui pollue, ou l'argent mécène, le débat est classique, lui répondit mon père.

Polyséna cumulait, à ses yeux, l'inconvénient d'être pédante, ivre de sa propre culture et bardée d'opinions convenues jusqu'à la caricature. Aussi ne put-il s'empêcher de lui témoigner un brin de condescendance lorsqu'il orienta le débat sur l'argent, seul dénominateur commun de nos sociétés éclatées, et désormais prescripteur d'un goût autrefois forgé par les cours européennes. Si bien que, vexée d'avoir été prise en flagrant délit de cliché, celle-ci joua son va-tout en se risquant à un parallèle audacieux entre un peintre de la Renaissance et Damien Hirst, histoire de lui en boucher un coin.

Frédéric, qui ne tenait pas particulièrement à participer à cette énième conversation sur l'art, prit Georgina à part :

— En fait, tu vis comme une nomade de luxe...

Et elle de lui rétorquer que voyager lui donnait l'impression de faire des progrès. Au début, perdue dans une nouvelle ville, sans repères et parfois même sans connaître la langue du pays, elle se sentait seule et désorientée. Mais comme elle avait toutes les raisons d'aller mal, cela la dispensait de se poser des questions existentielles et de se pencher sur la dépression latente qui l'habitait. Et puis le défi de faire son trou dans l'endroit lui donnait l'impression d'être courageuse, aventureuse, et même héroïque. Ce qui suffisait à lui faire accepter l'austérité de sa vie en attendant l'embellie de son ajustement.

J'écoutais Georgina tout en prêtant l'oreille à Polyséna qui développait sa théorie :

— C'est largement pour ses relations, que Cosimo I^{er}, le grand-duc de Toscane, engagea Vasari en 1555 pour décorer l'intérieur du Palais Vecchio à Florence, qui était orné d'œuvres de Michel-Ange, Léonard de Vinci, Pontormo et Rosso. Car Vasari, comme Damien Hirst, était professionnellement et socialement ambitieux. Il manquait d'originalité,

mais il avait un jugement sûr, fait d'expertise cultivée sur ses pairs et les exigences de ses mécènes, et le génie de l'air du temps qu'il humait comme personne.

Hésitante, je ne parvenais à m'intéresser à aucune de ces conversations. Aussi j'essayai, pour me distraire, de prêter l'oreille au récit des pérégrinations de Georgina tout en ayant l'air de me passionner pour Vasari, et je constatai combien il était difficile d'écouter une conversation sans regarder la personne qui la soutenait.

Georgina expliquait à Frédéric le moment merveilleux où une ville lui devenait familière, où le mystère de la langue se levait et où des expressions, des tournures de phrase, des règles de grammaire ou des intonations surgissaient dans son esprit comme des révélations : le « *far or near corner* » (coin de rue proche ou éloigné) indispensable pour se déplacer dans un taxi à New York, tout comme le « *lado montana* », ou le « *lado mar* » (le côté montagne, ou le côté mer) à Barcelone, ou le « *Kung hei fat choy* » (Bonne année) chinois essentiel au moment du nouvel an.

Mais le discours de Polyséna que je regardais avec intensité s'imposait à moi malgré mes efforts pour suivre les propos de Georgina.

— Bref, Vasari était un génie du marketing. Il réunit une équipe pour rénover l'endroit en y faisant ce que l'on qualifierait maintenant d'installation. Hirst n'agit pas différemment aujourd'hui avec ses 160 employés. Et Vasari devint ainsi l'artiste des décideurs de son temps...

Je me repris et me concentraï pour capturer la conversation de Georgina sans quitter Polyséna des yeux :

— Alors je m'enhardis, je teste les spécialités locales, les *durians* d'Asie, les *cup cakes* américains, les *crumpets*, le *marmite* anglais, le 5J espagnol. Et bientôt, les rues ne sont plus peuplées d'inconnus, mais de voisins ou de connaissances...

Mais la conversation sur l'art, quittant le ton policé de circonstance, prit une tournure plus véhémence qui attira mon attention.

— Enfin c'est insensé ! s'énervait inexplicablement mon père, cette façon qu'ont les gens qui grenouillent dans l'art contemporain de dire : « Il faut vivre avec son temps, prendre le risque d'aller à la découverte

des artistes, s'ouvrir à la nouveauté, sortir des sentiers battus », alors que l'art contemporain est le lieu de toutes les tartes à la crème !

— C'est-à-dire ? lui répondit Mathias visiblement responsable de cet accès de fureur.

— Eh bien, c'est quand même « fort de café » de se parer de vertu, d'audace intellectuelle et de courage pour faire comme tout le monde ! Car collectionner l'art contemporain est tout de même le moyen le plus sûr de faire savoir *urbi et orbi* qu'on a de l'argent. En plus, cela vous pose en homme de goût sans exiger aucune culture artistique, à peine un vernis, c'est dire. Ah ! ça, c'est plus facile que d'apprendre l'histoire de l'art... De toute façon, il y a très peu de gens en la matière, comme dans toutes les matières d'ailleurs, qui savent de quoi ils parlent. D'où l'air entendu et pédant des autres pour en parler, c'est-à-dire de quatre-vingt-quinze pour cent des gens qui ont simplement peur de trahir leur ignorance...

— Vous êtes injuste, se défendit Mathias. Pour ces collectionneurs, c'est souvent un engagement...

— Un engagement ! éructa mon père, que je n'avais jamais vu se départir de son calme à ce point, alors que le calendrier de l'art contemporain, avec ses foires, ses salons, ses vernissages, ses biennales et ses visites d'atelier leur procure une vie sociale et mondaine internationale qu'ils n'ont pas les moyens de s'assurer par eux-mêmes !

Imperturbable, Georgina poursuivait le récit de ses aventures.

— ... Et puis un jour, j'ai l'impression d'avoir pris le dessus sur l'inconnu, comme si j'avais gagné du terrain sur la mer à coups de remblai. Je me lance, je donne un dîner, parce que je me sens suffisamment au fait des us et coutumes pour ne pas commettre d'impair. Par exemple, j'évite, en Chine, de m'habiller en blanc, d'inviter les gens au bistrot à quatre, chiffre de la mort, ou d'ouvrir les cadeaux qu'on m'offre pour ne pas faire perdre la face à mes amis.

— Mais alors, lui demanda Frédéric, explique-moi pourquoi tu ne restes pas dans la ville dans laquelle tu as fait tout ça pour te sentir bien ?

— Mais parce que l'angoisse me saisit dès que je me sens à l'aise. Je me donne alors quelques mois avant de déménager. Je suis bien consciente de me livrer à une fuite en avant, mais je me console en me disant que le besoin d'avoir un projet est propre à la nature humaine, et qu'en déménageant de ville en ville, je n'agis pas différemment d'un réalisateur ou un dramaturge...

— D'ailleurs ce n'est pas compliqué ! Tout le monde aime l'art contemporain, tout le monde trouve ça passionnant ! C'est louche ! Vous connaissez un autre sujet aussi fédérateur ? Non, eh bien c'est pourtant simple ! C'est simplement que tous les idiots, qui veulent avoir l'air de ce qu'ils ne sont pas, fins, cultivés, curieux intellectuellement, profonds et, bien entendu, originaux, sont aimantés par l'art contemporain, ce qui fait du monde !

— Vous ne pouvez pas dire une chose pareille !

— Je vais me gêner ! Mais attention, ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit, je ne dis pas que tous ceux qui s'intéressent à l'art contemporain sont des idiots...

Telle une bourrasque, la conversation sur l'art retomba soudainement. Et Mathias se tint coi pendant tout le reste du dîner. Contrairement à Lou qui venait tout juste de comprendre qui était Frédéric et le profit qu'elle pourrait tirer de la fréquentation de ce dramaturge prestigieux. Elle en profita pour se vendre avec un certain aplomb et beaucoup de manières, en glissant qu'elle venait de faire une semaine de stage avec Andréas Voutsinas aux Bouffes du Nord en compagnie de Nathalie Baye et Fanny Ardant, histoire de se remettre à niveau avant son casting pour un très grand metteur en scène américain qui avait acheté les droits du dernier Dan Brown.

— Mais qui est Andréas Voutsinas ? demanda Charles à Frédéric.

— Un gourou de l'Actor's Studio qui vous fait revenir à « l'essentiel » avec des impros du genre « cherche en toi le cri de ta naissance », lui souffla Frédéric, pince-sans-rire, avant de me chuchoter à l'oreille en sortant de table : Une *tough cookie*, cette petite !

Vendredi, 23 heures

Je n'avais pas eu le temps de voir Marie avant le dîner, encore moins de lui raconter l'incursion de l'agent immobilier, et je comptais la prendre à part après le dîner pour lui parler. Avait-elle enfin oublié son chien de Rio ? Elle avait l'air si charmée par Béno, qui lui posait des questions passionnées sur son métier, que je la laissai tranquille, en me postant dans un coin de la loggia où j'espérais me faire oublier jusqu'à l'heure de se coucher.

— Mais alors explique-moi comment ça se passe quand l'Elysée ou le Quai d'Orsay te réclament ?

— Eh bien, je commence par demander si c'est « une petite chaise », auquel cas je refuse systématiquement...

— Une petite chaise ? Mais qu'est-ce que c'est ?

— C'est le fait d'être assis en retrait entre deux convives d'un banquet dont il faut traduire les propos. Or j'ai passé l'âge d'être traitée par-dessous la jambe par mes employeurs. Heureusement, je peux me le permettre, parce que je suis plutôt demandée...

Ma mère sauta sur l'occasion de se mêler à leur conversation :

— Béno, vous ne pouvez pas imaginer à quel point elle est populaire ! Par exemple, le Président la réclame systématiquement pour ses voyages officiels. D'ailleurs, ce n'est pas compliqué, si vous regardez les images de ses déplacements, vous verrez toujours Marie à côté de lui. Il faut dire qu'elle est à la fois discrète et décorative, et qu'elle maîtrise à la perfection l'art de la robe longue !

— Maman, tu as fini de faire l'article, c'est gênant ! Et puis tu sais très bien que je peux être virée à tout moment, au moindre remaniement ministériel...

Puis, se tournant vers Béno :

— Mais enfin, bref, tout ça pour dire que je fais surtout de la consécutive et de la chuchotée. Mais on m'appelle parfois pour de la simultanée, comme au G8 ou à Davos.

— Je ne comprends rien à ce que tu racontes, mais j’adorerais que tu me fasses de la chuchotée. Cela dit, je ne serais pas contre la consécutive ou la simultanée non plus...

Marie partit d’un rire de gorge qui me fit sortir de ma torpeur en me signalant qu’il ne s’agissait plus, entre eux, de *small talk*, mais de séduction :

— Mais non, je t’explique, la consécutive, c’est quand le PDG parle à une tribune, puis qu’il s’interrompt pour que je traduise son allocution avant de poursuivre. Ce qui fait que je prends des notes pendant qu’il parle, mais j’ai de la chance, j’ai beaucoup de mémoire, et je peux tenir jusqu’à trente minutes s’il n’y a pas trop de chiffres. Pour la chuchotée, c’est différent, je suis à côté de mon client qui ne parle pas la langue de l’orateur en train de s’exprimer et je lui chuchote la traduction à l’oreille. La chuchotée est souvent suivie de la consécutive, car la personne à qui je chuchote reprend d’ordinaire la parole.

— Alors c’est la formule qui me plaît le plus, que tu te tiennes contre moi pour me chuchoter à l’oreille !

Marie était cuite et recuite, constatai-je à la voir passer la main dans ses cheveux, le bras plié décrivant un arc de cercle vers l’arrière, dans un mouvement ample et théâtral, qui avait de tout temps donné le signal de son attirance pour un homme, et qui avait sans transition remplacé celui de l’enfance, où elle tortillait une mèche de cheveux autour de son index pour s’en faire une moustache soyeuse, qui la consolait de ses chagrins et l’aidait à s’endormir.

Et elle avait bien raison. Car Béno n’était pas un de ces antihéros que nous jetaient en pâture les comédies romantiques du moment : les don Juan quinquagénaires en proie aux troubles érectiles et à la peur de vieillir, les Jack Nicholson dégarnis, grincheux et couverts de toc, ou les professeurs d’université amers, égoïstes, que des femmes de la moitié de leur âge, belles, sensibles, accomplies, indépendantes et généreuses avaient toutes les peines du monde à tourner en prétendants acceptables. Bref, des handicapés incapables d’aimer, dont il faudrait, à en croire Hollywood, se contenter, après s’être fait une raison. Les hommes

allaient-ils donc si mal qu'il fallait les retaper comme des vieilles voitures avant de s'en servir ?

Or Béno ne se contentait pas d'être beau, jeune, ambitieux, flamboyant et de courtiser Marie ouvertement, il en connaissait aussi un rayon pour faire rêver les filles les plus sophistiquées. Il embraya sur les lieux insolites dans lesquels il aurait aimé l'emmener : le sous-sol de la Frick Collection à New York qui abritait le bowling en pin et en érable du magnat de l'acier datant de 1913 ; la route de Rocca di Papa près de la résidence d'été du Pape à Castel Gandolfo, où par un effet d'illusion d'optique la gravité semblait s'inverser et où l'on pouvait voir bouteilles et objets gravir la côte d'un mouvement lent ; ou la gare souterraine de l'hôtel Waldorf Astoria, destinée à Franklin Delano Roosevelt, dont le wagon blindé abritait la voiture qui lui permettait de circuler sans faire remarquer qu'il était en fauteuil roulant.

Puis, tel un chauffeur de salle, Béno fit graduellement monter l'ambiance au sein de notre petite assemblée. Et il partait de loin. Car il dut éluder les questions mortelles d'Henri Démazure sur la finance internationale et arrêter Odon dans son élan :

— Les Français ont toujours détesté le libéralisme ! Regardez comme ils sont fans de Louis XIV et de Napoléon, dont la vie nourrit les best-sellers en librairie, alors que Napoléon III et Louis-Philippe ne font pas un euro. De toute façon, les Français se prennent pour les aristocrates qu'ils ont décapités ! Ils croient vivre dans une société de droits affranchie de devoirs, une civilisation de loisirs, où, forts des 35 heures, ils voyagent de façon aussi aventureuse qu'ils vivent sans risque, à la manière des nobles d'autrefois partis à la découverte de la Turquie. Non mais c'est vrai ! Vous remarquerez que ce sont toujours des Français qui se lancent dans les défis sportifs les plus absurdes, sillonner la Guyane ou le Grand Nord à pied, ou traverser l'Atlantique sur une coque de noix. Ah ! pour ça, ce sont les champions...

Profitant de la pause qu'Odon faisait pour reprendre son souffle, Béno s'adressa à Frédéric :

— On m'a parlé de votre chanson sur les Girault. Vous savez, je suis prêt à des bassesses pour l'entendre.

— Ah ! Ah ! fit Frédéric qui, en bon écrivain, préféra jouer *hard to get* pour faire monter la tension dramatique, alors qu’il avait parfaitement compris où Béno voulait en venir, c’est-à-dire à s’amuser, et qu’il était parfaitement d’accord pour lui prêter son concours.

— Une chanson sur qui ? demanda Lou.

— Les Girault, des amis des parents qui viennent le week-end prochain, lui répondit Marie.

— Alors cette chanson ? insista Béno.

Puis comme Frédéric balançait, Gay, Laszlo, Charles, Marie et moi lui avons réclamé de concert :

— La chanson ! La chanson !

— Vous êtes gentils mais ce n’est pas parce que j’écris des chansons dans mes moments perdus que j’ai envie de les chanter le soir à la veillée !

— Et si je chantais en premier pour vous mettre à l’aise ? dit Béno qui entonna un air d’opéra dans la foulée, emportant notre enthousiasme par son culot fantastique.

Nous l’applaudîmes à tout rompre et Frédéric n’eut plus qu’à s’exécuter :

Foie de veau chez les Girault

Quoi de plus rigolo

Que de prendre un porto

Le soir chez les Girault ?

Jean-Claude et ses bons mots

Sortis du Figaro,

C’était très comme il faut

Ce soir chez les Girault

Les petits pieds de Charles, faut-il qu’il nous en parle

Mendès disait de lui, quel ami...

Applaudissements, coups de pied, nous étions chauds bouillants.

— Encore une fois, mais tous ensemble ! nous enjoignit Béno, adoptant sans difficulté la posture du responsable de chorale faisant chanter avec ferveur les fidèles de sa paroisse.

Puis une fois que nous nous fûmes exécutés, qu'il eut réussi ce tour de force qui consistait à nous réunir et nous faire communier dans cet instant de bonne humeur inédite, nous nous retrouvâmes heureux, mais déjà dépendants, en train d'espérer une nouvelle impulsion de sa part qu'il nous donna d'ailleurs, en proposant que l'on joue à des jeux de société, soulageant ainsi ma mère du devoir d'amuser qui lui pesait tant.

Il est vrai que les jeux avaient toujours eu cours dans la maison. Le plus populaire était lié à la saison des amandes fraîches. Un de nos grands luxes résidait en effet dans les paniers d'amandes fraîches entrouvertes au couteau dans l'office par les maîtres d'hôtel qui les disposaient sur les tables au moment du café. Parfois leurs coques vertes duveteuses recelaient deux amandes jumelles ou, comme nous les appelions, des philippines. Le chanceux qui les découvrait devait alors chercher un partenaire de jeu : le premier des deux qui disait à l'autre « bonjour Philippine » le lendemain matin avait gagné. Quoi ? L'enjeu, variable, était déterminé la veille : au perdant d'honorer une invitation au restaurant, d'offrir un cadeau, ou de s'acquitter d'un gage. Le jeu se jouait donc à deux. Mais toute la maisonnée y participait car il nous arrivait de prendre des paris sur l'issue du duel, ou d'accepter de prêter notre concours à l'un des joueurs pour surprendre son adversaire aux aurores ou détourner son attention de son pari.

Mais nous nous divertissions aussi en jouant aux ambassadeurs, où nous rivalisions de culture générale pour mimer la Norma ou « l'embarquement pour Cythère », ou de malice avec la formule « PNC à vos portes », aussi familière aux passagers des avions que le « *E pericoloso sporgersi* » des voyageurs en train, avec une discussion animée à la clef pour savoir si ces initiales désignaient le Personnel Navigant Commercial ou le Personnel Navigant de Cabine.

Mais en voyant Béno officier en maître de cérémonie, je me fis la réflexion que mes parents avaient dû vieillir sans que je m'en aperçoive. Car cela faisait un moment déjà qu'il n'y avait plus à l'Agapanthe

d'invités assez espiègles pour avoir l'idée de jouer, de faire des mauvais tours comme des lits en portefeuille, et de les apprécier.

L'arrosage automatique se déclencha sur la pelouse en contrebas, attirant notre regard vers les feux de navigation des bateaux qui se réfléchissaient sur l'encre noire de la mer.

Béno suggéra le jeu des mots cachés. On pria un invité de sortir de la pièce le temps d'un conciliabule pour choisir un mot de trois syllabes qu'il nous faudrait glisser l'air de rien dans les réponses que nous lui ferions. Frédéric fut prié de quitter les lieux, et le mot choisi fut *paravent*. A son retour, il s'assit au centre de l'arène que nous avions formée autour de lui, et fit le point :

— Bon alors, si j'ai bien compris, je dois vous poser des questions sur tout et n'importe quoi, et vous me répondrez en glissant tous le même mot dans la conversation et il faut que je trouve lequel.

Le jasmin embaumait. Et il flottait dans l'air une excitation enfantine, de celle qui entraîne des oh ! et des ah ! aux enfants au début d'un spectacle de cirque, d'une séance de cinéma ou au lever d'un rideau de scène. Mais nous étions loin d'être tous prêts à lui répondre et nous étions nerveux, comme autrefois à l'école, à l'idée de réciter une leçon au tableau, d'être choisis en premier par Frédéric qui prenait un malin plaisir à faire durer le suspense en pointant du doigt certains d'entre nous l'air hésitant :

— Moi, je n'y arrive pas, je crois que je n'ai rien compris, déclara mon père.

— Mais si voyons, s'agaça ma mère, persuadée que la candeur de son mari aboutirait à le faire passer pour un imbécile.

Frédéric, *fair play*, s'attaqua à Béno :

— Mon cher Béno, puisque vous êtes le grand manitou des jeux, je vais commencer par vous. Quelles sont vos intentions en venant dans cette maison ? dit-il non sans me jeter un regard de complicité.

— Mes intentions ? répondit-il, l'œil sur Marie, un sourire énigmatique aux lèvres. Eh bien, je vais commencer par aller à la

Fondation Maeght demain matin. Je *pars avant* 10 heures, qui m'aime me suive...

— Oh ! non, s'exclama Lou, c'est ce que j'avais prévu de dire. Il m'a volé ma réplique !

— Mais tais-toi donc ! lui souffla Mathias.

— Ah ! Mathias, vous faites bien de vous rappeler à mon bon souvenir. Voyons voir, que diriez-vous de m'expliquer ce que vous faites dans vos moments perdus ? lui dit Frédéric.

— Eh bien ! ce serait beaucoup dire que je fais la fête comme les jeunes dans les fêtes techno, comment s'appellent-elles déjà, ce n'est *pas rave, han* ?

— Tu exagères ! lui décocha Lou.

Tandis que Frédéric, constatant que ma mère piaffait d'impatience d'être interrogée, lui demandait :

— A toi, Flokie. Dis-moi juste quand est-ce que tu comptes arrêter de nous engraisser comme des oies avec tes menus diaboliques ?

— Mais *auparavant*, je veux dire autrefois, du temps de mes beaux-parents, on mangeait bien davantage et personne n'y trouvait à redire, lui répondit-elle avec la vitesse, la fierté et pour tout dire, le premier degré d'une petite fille, qui me laissèrent pantoise.

— Alors, ça fait deux fois que vous dites « *paravent* »... Mais il y a l'histoire de rave de Mathias à laquelle je n'ai rien compris... Attendez, pars avant, *paravent* ! Le mot, c'est *paravent*, n'est-ce pas ?

Partis sur notre lancée, nous fîmes sortir Georgina et poursuivîmes avec le mot *sopalin*, qui inspira Béné :

— On dit que les acteurs sont *sots, pas Lindon* qui est très malin...

Tout comme Lou :

— Alors, j'ai dit à Alain Corneau : « Fais-nous un *soap, Alain*. »

Mais c'est Charles qui nous fit le plus rire à l'instant où nous nous mettions d'accord sur le mot :

— Sopalin, mais qu'est-ce que c'est que ça ?

— Ce que tu peux être snob ! lui dit ma mère.

— Non, mais on rêve, c'est toi qui me dis ça !

La soirée s'acheva lorsque Béno, encore lui, demanda à Flokie si elle l'autorisait à inviter Cheryla à déjeuner le lendemain.

— Mais bien sûr, lui répondit ma mère conquise, sans vraiment savoir de qui il pouvait bien s'agir.

Car elle affectait d'adorer la musique en général, et l'opéra en particulier. Mais le seul propos que je lui avais jamais entendu tenir sur le sujet consistait à répéter que la cantate 51 de Bach chantée par Suzanne Danco était la chose la plus sublime qui soit. Quant à sa connaissance des variétés, elle s'arrêtait à Barbra Streisand et à Liza Minnelli.

Mon père, lui, mit les pieds dans le plat :

— Qui est-ce ? Vous avez tous l'air de savoir qui c'est.

Sa question soulagea Odon et Gay qui n'en avaient aucune idée non plus.

— Mais enfin, c'est la plus grande star américaine, s'écria Georgina, qui était visiblement une fan. Elle a fait une carrière éblouissante, et se réinvente depuis vingt ans en changeant de look tous les trois ou quatre ans, et en lançant les modes, comme celle de la Cabbale qu'elle étudie assidûment. C'est une icône qui remplit le Stade de France quand elle donne un concert à Paris, comme seuls Johnny et Mylène Farmer savent le faire. Bref, à côté d'elle, Céline Dion a l'air d'une bonne !

— Céline qui ? demanda mon père.

— Oh ! n'aggrave pas ton cas, le rabroua Marie.

Béno se cassa en deux devant ma mère pour prendre congé. Et il quitta la pièce, dont il avait phagocyté l'espace, en nous laissant démobilisés, orphelins, avec la sensation d'avoir été vampirisés. Surtout Marie, à qui il avait coulé un coup d'œil appuyé avant de se volatiliser comme un illusionniste et qui semblait trop subjuguée par Béno pour s'intéresser à quoi que ce soit d'autre.

J'avais donc renoncé à lui proposer le moindre aparté et je m'apprêtais à aller me coucher, lorsqu'elle me confia que Béno comptait la rejoindre dans son lit.

— Qu'est-ce que je fais ? me dit-elle.

— Comme si tu te posais sérieusement la question ! Vas-y, qu'est-ce que tu veux que je te dise...

— Tu crois que c'est une connerie ?

— Oui, mais tu m'as l'air d'en avoir trop envie pour l'entendre.

— Tu as raison. Il est sublime, non ?

— Peut-être même un peu trop.

— Oui, mais bon, je me lance alors. Puis-je te rappeler que c'était ton idée ?

— A qui le dis-tu ! Mais enfin passe une belle nuit, profite-en, va.

Samedi, 9 h 30

Le lendemain matin, à la première heure, j'appelai Félix, qui avait oublié ce qu'il voulait me dire la veille. Aussi, soulagée de le trouver si bien disposé, lui demandai-je de me décrire les vêtements qu'il portait pour que je puisse me le représenter, avec le hâle qui avait dû apparaître sur sa peau depuis qu'il m'avait quittée, puis je fermai les yeux pour mieux entendre sa voix et le grelot de son rire, avant de raccrocher.

Ensuite, j'ai rongé mon frein en attendant que Marie réapparût au petit déjeuner. Au lieu de quoi je vis arriver Frédéric et Mathias qui ne tardèrent pas à s'affronter discrètement en faisant mine de se repaître de la lecture du Carnet du Jour. Car le courant était loin de passer entre le vieux jeu et le faux jeune, incompatibles à la façon de couleurs qui jurent. Usant d'un lexique suranné qui lui faisait employer des mots tels qu'« engraisser », « auto », « chandail », « tricot », « costume de bain », « grande personne », « gros derrière », ou « dame », Frédéric persistait par exemple à parler de village à propos de Juan-les-Pins, une station balnéaire qui n'avait pourtant plus grand-chose à voir avec la place ombragée, le clocher, la pâtisserie et le café-tabac virtuellement contenus dans ce terme :

— Je ne vais pas au village aujourd'hui parce qu'il n'y a que des imbéciles le samedi.

Tandis que Mathias, qui s’habillait en jean, baskets et tee-shirt malgré la cinquantaine sonnée, s’accrochait à un parler jeune mâtiné de verlan qu’il ponctuait de « c’est super », « trop bien » ou « c’est le pied » pour cacher le fait qu’il maîtrisait mal un vocabulaire plus sophistiqué. Une bonne idée sans doute, dans la mesure où il ne se rendait pas compte de ses bourdes en la matière :

— Ah ! je vois qu’ils font une messe à l’attention de la marquise de B...

— A l’intention, vous voulez dire... le corrigea Frédéric qui délaissa *Le Figaro* pour s’arc-bouter dans les pages de *Paris-Turf*.

— Mais enfin, Frédéric, qu’est-ce que tu peux bien lire dans ce journal ? lui demandai-je.

— La sixième course, me répondit-il avec solennité.

— Parce qu’on peut lire une course ?

— Parfaitement, me dit-il tout en observant Lou faire son entrée dans la loggia qu’elle traversa à pas comptés pour attirer l’attention, comme si elle descendait l’escalier du Casino de Paris.

— C’est bien la peine de refuser d’être glamour en se donnant un genre minimaliste élégant pour « se la péter » comme ça ! chuchotai-je.

— Tu es vache ! Regarde comme elle s’est mise en frais ce matin, me répondit-il.

— Tu as raison, dis-je, toute à l’examen de son maillot de bain à bustier noir avec un paréo assorti aux faux airs de robe du soir, tu crois que cela a quelque chose à voir avec l’arrivée de Cheryla ?

— Un peu, mon neveu.

Mathias et Lou eurent le temps d’accomplir un mystérieux aller et retour à Juan-les-Pins – pour acheter les journaux, dirent-ils d’un air gêné en invoquant l’absence du *Corriere de la Serra* –, et moi, de voir défiler toute la maisonnée avant d’apercevoir Marie et Béno qui se matérialisèrent comme par enchantement vers midi, cinq minutes avant l’arrivée de Cheryla.

A l’inverse de ce que Béno avait annoncé la veille, la Fondation Maeght n’avait visiblement pas fait partie de son programme de la

matinée. Marie avait des cernes violets ainsi que des traces de suçons dans le cou, me sembla-t-il. Mais je ne voulais pas prendre le risque de trahir son idylle en la dévisageant devant tout le monde pour le vérifier. Aussi je me contentai de lui adresser la parole afin de l'observer :

— Elle ne vient pas plus tôt que prévu ? Je croyais qu'elle ne débarquait qu'à 2 heures pour le déjeuner.

— Si, mais elle était coincée dans sa chambre à Eden Roc où les paparazzi se sont planqués en masse dans les rochers. Alors Béno lui a proposé de venir se baigner à la maison, me répondit-elle sans un regard, entièrement tournée vers son amant qu'elle dévorait des yeux.

Je me sentis d'un coup atrocement triste, abandonnée. Emballée par son play-boy, Marie m'avait oubliée. Et après ? Il n'y avait là rien que de très normal. Et puis j'avais, comme elle, passé l'âge d'exiger un amour exclusif de la part de ma sœur. Alors quoi ? Pourquoi ne pouvais-je me réjouir du bonheur de Marie, à qui je conseillais encore la veille de trouver quelqu'un à aimer ? Était-ce de la jalousie, de l'égoïsme ? M'inquiétais-je du fait que Béno ne me semblait que distraitement charmé par ma sœur ? A moins que j'aie du mal à supporter que toute cette histoire de *blind date*, que j'avais lancée avec le sentiment qu'elle prolongerait notre complicité, ne tourne au vinaigre en m'éliminant de la suite des événements à la façon de l'horrible jeu des chaises musicales de mon enfance, qui me plongeait dans la terreur d'être laissée sur le carreau.

Une bouffée d'angoisse et de désarroi me donna l'impression d'étouffer. Il ne manquait plus que je fonde en larmes devant tout le monde, me dis-je avant d'annoncer d'un air détaché que j'allais chercher des cigarettes dans ma chambre.

Le tour que j'entrepris pour m'aérer me donna l'occasion de constater que la nouvelle de l'arrivée imminente de Cheryla s'était répandue comme une traînée de poudre dans la maison. L'Agapanthe était, en effet, en pleine ébullition, allant jusqu'à révéler ses occupants les plus discrets et les plus difficiles à apercevoir d'ordinaire : les cuisiniers qui, pour l'occasion, fumaient une cigarette devant l'escalier du personnel en contrebas de la cour d'arrivée ; les jardiniers soudain anxieux de ratisser

le gravier devant la maison ; et les femmes de chambre réunies dans la lingerie en surplomb de la porte d'entrée. Sans oublier le nouveau maître d'hôtel, qui tournait en rond dans le salon d'un air affairé, sans doute mandaté par le reste du personnel pour leur rapporter les premiers mots, les premières réactions de la star. Quant à Gay et Georgina, pourtant adeptes des matinées de langueur et de paresse sur la plage, elles se trouvaient, comme par hasard, dans la loggia, qui nous avait tous aimantés pour la circonstance, tel un point d'eau dans le désert.

Seule Lou, résistant à l'euphorie légère qui flottait dans la maison, semblait faire la gueule. Était-elle inquiète de l'attention que ne manquerait pas de lui voler la star, ou refusait-elle de paraître impressionnée ?

La voiture de Cheryla, écrasant les graviers de la cour d'entrée, s'annonça dans un silence si révélateur de notre impatience que ma mère éprouva le besoin de le briser :

— Elle doit être très *me, myself and I*, non ? demanda-t-elle à Béno.

Béno, toujours Béno ! m'indignai-je soudain, *in petto*. Toute la maison tournait-elle donc désormais autour de lui, de ses invités et de ses opinions ?

— C'est-à-dire ? demandai-je pour mettre mon grain de sel dans leur aparté.

— Egoïste, quoi ! me répondit-elle.

— Non, en fait, c'est un amour. Elle est timide et cultivée, très différente de l'image qu'elle donne en public, lui répondit Béno avec une onctuosité qui apaisa ma mère à la façon d'un cataplasme.

A en juger par le claquement de ses talons sur le travertin du vestibule, Cheryla descendait l'escalier. Et nous fîmes tous semblant de ne pas suivre sa progression. Enfin, elle fit son apparition. Menue, tout en étant incroyablement musclée, elle était sophistiquée à l'extrême, avec ses cheveux blond platine et sa bouche fardée de rouge, des yeux intelligents et une robe de lin couleur chocolat visiblement haute couture, dont la sobriété ostentatoire corrigeait la première impression de vulgarité. Bref, c'était une bombe. Quelle présence ! Quel magnétisme ! Ce qui ne nous

empêcha pas de bien nous tenir en affectant l'air placide et indifférent qui convenait à notre standing pour lui dire bonjour et lui proposer à boire.

— Elle m'a fait très bonne impression, décréta ma mère dès que Béo et Marie eurent escorté Cheryla jusqu'au vestiaire.

En l'occurrence, conquise par Béo, elle était à l'évidence décidée à ne se formaliser de rien de la part de ses amis, même les plus extravagants. Même pas du fait que Cheryla l'avait remerciée avec des effusions de reconnaissance bien trop appuyées pour une simple invitation à déjeuner, en disant « Vous me sauvez la vie ! », comme si nous lui avions offert l'asile politique. Bref, elle en avait trop fait. Et, en cela, elle se comportait décidément en star. Car j'avais eu l'occasion de remarquer que, si les *wannabe* de tous poils témoignent d'une arrogance qu'ils imaginent indispensable au statut de vedette, les vraies stars cherchent d'ordinaire à faire pardonner leur encombrante notoriété, et tentent de se comporter de façon appropriée, tout en ayant perdu la moindre notion de ce qui est normal.

Et comment pourrait-il en être autrement ? Ils ont l'habitude de se produire sur scène devant des dizaines de milliers de personnes ; les gens se pâment, ou perdent l'esprit devant eux ; ils sont obligés de quitter leur domicile dans le coffre d'une voiture, et de sortir des restaurants par les cuisines ; et le moindre de leurs actes est disséqué par la presse, qui achète souvent l'information à certains membres de leur entourage incapables de résister à l'appât du gain. Bref, il n'y a rien de normal dans leur vie. Aussi, leur capacité à évaluer avec justesse l'attitude adaptée aux situations les plus banales en pâtit-elle souvent. Et il est parfois compliqué, comme pour Cheryla avec nous, d'agir normalement en toute chose, y compris dans le registre de la simplicité.

— J'ai adoré ses chaussures en croco orange, dis-je pour le plaisir de faire du mauvais esprit.

— Oui, un peu voyantes, je te l'accorde, mais très gaies, la défendit ma mère.

— Oui, très... comme ses cheveux jaunes...

Frédéric pouffa de rire, suivi par Gay et Laszlo, tandis que Lou, anxieuse de rejoindre Cheryla, nous donnait le signal du départ vers la

plage, en tirant Mathias par la manche. Ma mère n'y descendait jamais le matin, aussi aucun de nous ne s'attendait à ce qu'elle nous accompagnât. Mais je savais qu'elle en mourait d'envie, bien qu'elle soit trop prisonnière de son snobisme pour se reconnaître aussi curieuse de la star que le commun des mortels. Et qu'elle se l'autoriserait seulement si elle pouvait nous suivre comme si de rien n'était, sans que per sonne lui fasse remarquer ce que sa présence parmi nous avait d'exceptionnel. De quoi voulus-je la punir ? De la mise en vente de l'Agapanthe ou de l'enthousiasme de midinette que lui inspirait Béno ? Toujours est-il que je me tournai vers elle avec un sourire :

— Tu nous accompagnes ? Moi aussi, cela m'amuse de la voir de plus près.

Ma cruauté était enrobée de tant de sollicitude qu'elle tenait du crime parfait. Mais la honte m'envahit dès que je vis s'éteindre l'étincelle d'excitation enfantine apparue dans les yeux de ma mère qui, se ravisant à regret, nous tourna le dos après mon intervention pour remonter dans sa chambre, où rien ni personne ne l'attendait. Pas même mon père, qui descendit avec nous pour une expédition de plongée sous-marine préparée de longue date.

Je tentai de minimiser la portée de mon geste : au moins, comme ça, ma mère n'assisterait-elle pas au tour de piste de Charles qui pétarada dans la baie sur le jet-ski flambant neuf, aussitôt que nous fûmes arrivés sur la plage, faisant ainsi fuir les poissons convoités par mon père. Elle ne serait pas davantage témoin des nouvelles maladresses de Mathias qui se prenait toujours les pieds dans le tapis de sa langue maternelle :

— On parle toujours du rôle de l'homme dans le réchauffement de la planète, mais on oublie complètement le rôle du soleil, qu'on « dénigre » totalement...

— Qu'on dénie, vous voulez dire, le reprit Frédéric qui prenait goût à le corriger.

Mais l'humour et la légèreté n'étaient pas près de me faire passer le goût amer laissé par mon forfait. Et je ne parvins à profiter de rien. Ni du liseré bouillonnant d'écume qui ceignait les rochers de la baie. Ni du spectacle de Cheryla, dont le corps ravissant sanglé dans un maillot tout

en lacets avait désarçonné Lou qui ne prévoyait pas d'entrer en compétition avec une femme de vingt ans son aînée. Ni de la conversation. D'abord entravée par la présence silencieuse de la chanteuse, elle se fit plus fluide dès le retour parmi nous de Charles, si heureux et si nature qu'il détendit tout de suite l'atmosphère en parlant de Londres où il habitait, tout comme Cheryla, Béno et Georgina.

— De toute façon, dit Béno, tous les gens avec lesquels j'ai grandi, à Eton, dans des maisons à Kensington avec du personnel, ou le week-end à la campagne, sont devenus des nouveaux pauvres. Ils ont beau gagner 250 000 dollars par an, ils n'ont plus les moyens d'envoyer leurs enfants à Pembridge Hall ou à Wetherby, ni de vivre à Londres où l'immobilier a augmenté de plus de 50 % en cinq ans. Alors ils déménagent dans les banlieues, genre Hammersmith ou Brixton, envoient leurs enfants à l'école publique et ils se sentent glisser dans la *working class*.

Béno aurait pu réciter l'annuaire téléphonique, que Marie l'aurait regardé avec le même air béat, me dis-je en la voyant les yeux rivés sur son amant, certes bien fait, dont il faudrait visiblement que j'attende le départ, pour avoir une chance d'échanger plus de deux mots avec elle.

— Vous connaissez le dicton : il y a eu l'ère de l'aristocratie, puis celle de la méritocratie, maintenant c'est l'ère des Abramoviches, intervint Charles.

— Oui, mais du coup il y a un début de rébellion contre la culture *flashy* de ces nouveaux riches de l'Inde, de Russie ou des pays arabes. Car ils sont souvent incultes et ils ne pensent qu'à se pavaner, dit Georgina. Or Londres n'est pas New York. Et l'on n'y vénère pas l'argent, que l'on considère même comme vulgaire à ce degré.

Béno l'interrompt :

— C'est d'ailleurs la raison pour laquelle les héritiers des vieilles familles se réfugient de plus en plus dans leurs clubs pour dîner, au Boodle's, ou au White's and Brooks's. C'est difficile d'y être admis, mais c'est plus économique que les restaurants.

— Il est vrai, reprit Charles, que dans le nouveau Londres, l'on se sent confortablement pauvre en vivant avec un capital de 20 millions de dollars. On a une super vie, on va dans les bons restaurants et on a une

maison de vacances, mais on est seulement aux abords de la vraie richesse, celle qui permet de posséder son avion, ou à défaut d'avoir un abonnement à NetJets...

— D'ailleurs j'adore leur film de pub, vous le connaissez ? C'est l'histoire d'un chien qui s'appelle Alphonse, intervint Marie.

— Ah bon, et où est-ce que ça se voit ? demanda Georgina.

— Sur Internet.

Cheryla nous écoutait et nous trouvions à la fois élégant et gentil de la laisser en paix le temps qu'elle s'habitue à nous. Mais pas Lou, qui l'interrogea :

— Cheryla, où habitez-vous à Londres, à Mayfair comme Charles ?

— Non, à Pimlico.

— Ah ! oui, c'est plus à la mode.

— Oui, enfin, je ne me sens pas branchée. Parce que quand je ne travaille pas, je mène une vie tranquille et tout à fait traditionnelle. D'ailleurs, pour moi, l'Angleterre, c'est le National Trust, ses millions de membres et ses jardins, Suttons Seeds, qui me vend mes graines et mes boutures et Glyndebourne où l'on pique-nique en plein air en robe longue et en smoking avant d'écouter un opéra, dit-elle.

— Oui, mais ça, ma chérie, c'est une vision très élégante de l'Angleterre, dit Béno, qui fit évoluer la conversation vers ce qui est chic, ou ne l'est pas, pour empêcher Lou de mettre Cheryla sur le gril.

— Pour moi, le comble du plouc, c'est le baba au rhum, dit Charles avec tant de conviction qu'il ne restait plus qu'à s'esclaffer.

— Je vous remercie ! C'est mon gâteau favori, s'indigna Frédéric.

— Excusez-moi, mais je n'y peux rien, d'autant que je mettrais la bûche de Noël en deuxième position, alors que j'adore ça.

— Mais d'où tu sors un truc pareil ? railla Béno que je découvris à cette occasion assez intime avec Charles pour le tutoyer.

— Mais si ! Il y a même une expression en espagnol pour le dire : *sabe a cursi*, littéralement, ça a un goût plouc, *guachafo* en péruvien, ajouta Georgina pour sa défense.

Ce qui nous amena, bien sûr, à décliner le mot en toutes les langues, *spiessig* en allemand, *alil el adab* en arabe, *cursi* ou *hortera* en espagnol, *devterantza*, *kits*, ou *kakogoustos* (mal habillé) en grec, *burino*, *cafone*, *pacchiano*, ou *mezza calza* (littéralement demi-chaussettes ou soquettes, tant ces dernières ont mauvaise réputation) en italien, sans oublier *naff tacky*, *cheesy* ou *bridge and tunnel* (banlieusard) en anglais.

Je fis semblant de participer à la conversation, mais je regardais la mer, hypnotisée par la mosaïque de ses nuances et de ses formes. J'avais le cœur lourd. Il y avait de quoi : voir Béno choyer Cheryla au lieu de ma sœur n'était pas de nature à me remonter le moral. D'autant qu'il suffisait que je détourne les yeux de ce navrant spectacle pour que l'image de ma mère qui se tenait sagement jusque-là dans un coin sombre de mon cerveau y revienne en vedette américaine dans des saynètes déchirantes où elle errait dans la maison comme une âme en peine.

Mais Lou dissipa mon accès de morosité : déjà distrayante à observer lorsqu'elle tentait de vampiriser Frédéric qui pouvait être utile à sa carrière, ou qu'elle tentait d'attirer l'attention de Cheryla par son ostensible indifférence en faisant bande à part avec Mathias, ou que, changeant son fusil d'épaule, elle interrogeait la chan teuse sans détours, elle me captiva pour de bon quand je la vis faire tout un tintouin sous prétexte qu'elle avait perdu le peigne en or qui retenait ses cheveux. Elle réussit à mobiliser les invités, les uns après les autres, pour l'aider à le retrouver près du plongoir, où elle disait l'avoir égaré, y compris Cheryla, que je vis s'y mettre aussi. J'intervins, médusée :

— Ça va ! Malgré le désarroi poignant de Lou, et aussi précieux que soit ce peigne, ce n'est peut-être pas la peine que l'on s'y mette tous...

Il était trop tard, n'allais-je pas tarder à comprendre. Car Cheryla était juste à côté de Lou au pied du plongoir, lorsque le bateau jaune, jusqu'alors masqué par les rochers du voisin saoudien, surgit au ras de notre échelle, chargé de paparazzi, apparemment bien renseignés, qui les mitraillèrent en long, en large et en travers au cri de « Cheryla, un petit sourire ! » et « Lou, mets-toi plus près de Cheryla ! ».

L'attaque, car c'en était bien une, était si brusque qu'il me fallut un moment pour reprendre mes esprits. Et je ne compris réellement ce qui

s'était produit que lorsque le bateau s'éloigna vers la propriété des Russes qu'il longea à distance respectueuse. Béno fut le seul à avoir le réflexe de placer Cheryla à l'abri des téléobjectifs qui continuaient de crépiter, mais aussi le premier à soupçonner Lou d'avoir monté ce guet-apens. Car l'idée ne germa dans notre esprit peu rodé aux aléas de la notoriété qu'en le voyant, furieux, lui jeter des regards noirs tout en s'excusant platement auprès de Cheryla à laquelle il avait promis la paix dans une maison à la discrétion légendaire.

Je me rappelai alors l'excursion à Juan-les-Pins de Lou et Mathias plus tôt dans la matinée. Elle m'avait d'autant plus intriguée qu'ils avaient l'air gênés de l'avouer. Voulaient-ils s'y procurer de la drogue ? m'étais-je demandé avec un machiavélisme d'enfant de chœur, assez effrontée pour l'envisager et trop naïve pour y croire, avant de conclure qu'étant venus les mains vides, ils comptaient, comme tant d'autres avant eux, essayer d'y trouver un cadeau chic et bon marché pour ma mère qui n'avait pourtant visiblement envie de rien. Mais je n'aurais jamais songé qu'ils pourraient y rencontrer des paparazzi pour négocier un reportage de photos faussement volées contre des espèces sonnantes et trébuchantes et l'assurance que Lou serait photographiée à côté de la star pour relancer sa carrière qui avait du mal à démarrer.

Embarrassées à l'extrême, Marie et moi nous excusâmes à notre tour auprès de Cheryla, visiblement habituée à ce style de mésaventures, qui se montra d'une rare élégance en nous assurant avec gentillesse qu'elle savait que nous n'y étions pour rien. Puis, tournant le dos aux invités pantois serrés autour de la chanteuse, je m'adressai à Mathias et Lou :

— Je remonte à la maison, vous venez avec moi ?

Était-ce la fermeté de ma voix ou la certitude de devoir payer le prix de leur trahison ? Ils me suivirent en silence et ne demandèrent pas leur reste lorsque, parvenue en haut de la pelouse, je leur ordonnai de faire leurs valises et de quitter la maison avant le déjeuner.

Je me félicitai de ma réaction. Car j'avais le sentiment, en virant le couple de malotrus que j'avais eu la mauvaise idée d'inviter, de venger ainsi tous mes semblables affligés d'une éducation à l'ancienne et donc condamnés à être les victimes des sans-gêne, pique-assiettes et autres

malfaisants qui, profitant honteusement de notre incapacité innée à nous battre avec leurs armes, nous faisaient avaler toutes sortes de couleuvres.

A commencer par mes parents, hors d'état de se défendre contre l'inénarrable Hemnes, un industriel suédois qui avait été un temps plus ou moins en relation d'affaires avec mon père, et qui s'imposait depuis lors chaque été à déjeuner à la maison quand bon lui semblait.

— Niels ! Comment allez-vous ? Que faites-vous là ? s'étonnait invariablement mon père en voyant débarquer sur la plage de l'Agapanthe le gros Scandinave, dont la tignasse blanche surmontant un visage à couperose produisait l'impression qu'il avait les cheveux roses.

— Flokie m'a si gentiment invité que je n'ai pas pu résister... lui répliquait-il sans vergogne, après avoir fait porter le chapeau de son invitation à mon père auprès de ma mère, déconcertée par son intrusion dans la loggia.

Et cela durait depuis des années... Mais mes parents n'étaient pas les seuls à se faire ainsi malmener, et je me souviens encore de l'histoire racontée par mon père pour l'illustrer.

Un homme s'approcha d'un Rothschild assis à une table du restaurant L'Ami Louis.

— Excusez-moi de vous déranger, Monsieur le baron, mais j'ai un service à vous demander.

— Oui ?

— Voilà, je dois dîner avec un homme à qui je dois une somme importante dont je n'ai pas le premier sou. Il va vouloir me dégommer dès qu'il l'aura compris. Mais je suis sûr que je remonterais dans son estime s'il croyait que nous nous connaissons. Il prendrait des gants, hésiterait peut-être même à me faire la peau. Alors je voudrais vous demander de faire semblant de me reconnaître lorsque je vous saluerai.

Rothschild acquiesça, trop poli pour envoyer paître l'importun. Aussi, comme il avait fini son repas avant que l'inconnu ne lui ait fait signe, jugea-il de son devoir de s'adresser à lui en quittant le restaurant :

— Comment ça va depuis l'autre jour ? lança-t-il d'un ton affable.

— Ecoutez, mon vieux, ce n'est pas parce que vous vous appelez Rothschild qu'il faut vous croire tout permis. Ce n'est pourtant pas la première fois que je vous demande de ne pas m'importuner !

Samedi, 13 h 30

Ainsi j'avais réglé le problème de Lou et Mathias. Il m'apparut alors que je devais en informer ma mère qui avait au demeurant le droit de connaître tous les détails de l'aventure que je lui avais fait louper par méchanceté pure. Et, prenant mon courage à deux mains, je me dirigeai vers sa salle de bains où elle devait être en train de se préparer pour le déjeuner. Je frappai à sa porte. Pas de réponse. Juste un bruit étouffé, indéterminé, que je jugeai suffisamment alarmant pour entrer dans la pièce. Mais quelle ne fut pas ma stupeur de trouver ma mère accroupie dans un coin de la pièce, la tête baissée, les doigts ensanglantés, qui tentait maladroitement de se boucher le nez.

— Maman ! m'écriai-je. Qu'est-ce qui se passe, tu t'es blessée ?

Je lui saisis le menton comme dans le jeu « je te prends, tu me prends par la barbichette », et lui relevai la tête qu'elle tenait obstinément baissée jusque-là. Elle saignait simplement du nez, constatai-je soulagée avant de croiser son regard de noyée ruisselant de larmes.

— Maman, lève-toi, voyons, on va arranger ça, ce sont des choses qui arrivent, lui dis-je dans un silence plus alarmant encore que des sanglots.

Je lui mis des compresses de coton dans les narines et lui ordonnai de s'étendre sur la méridienne qui barrait la pièce.

— Allonge-toi, j'ai des nouvelles qui vont te changer les idées.

Je lui rapportai l'épisode des paparazzi pour la calmer, sans tenter de tirer au clair la raison de ses larmes et de son saignement, de crainte qu'elle ne basculât de nouveau dans l'anxiété que j'avais dissipée peu à peu. Et je lui tins ainsi compagnie jusqu'à l'heure du déjeuner où, après avoir renoué son chignon, elle reprit comme si de rien n'était son rôle de maîtresse de maison pour accueillir Diane Furstenberg, Barry Diller, Christian Louboutin, Louis Benech, Larry Gagosian, Sandretto Re Rebaudengo, Ty Warner et les autres tickets de cantine.

OceanofPDF.com

Déjeuner du samedi 22 juillet

MENU

Salade niçoise

Œufs mimosas

Croquettes de poulet

Riz sauce tomate

Salade de raie aux câpres

Salade d'endives au roquefort

Pêches cardinales, macarons au caramel salé

La péripétie de la plage et la nouvelle du renvoi de Mathias et Lou firent grande impression sur les invités du déjeuner qui nous pressèrent de questions en regrettant d'avoir manqué de si peu une aventure à leur portée. Ma mère convoqua Barry Diller, Rebaudengo et Ty Warner à sa table. Tandis que Marie et moi réunîmes à la nôtre Béno, Frédéric, Charles, Gagosian, Louboutin et Cheryla, dont la gêne d'avoir provoqué ces désagréments semblait avoir balayé le quant-à-soi. Car elle entreprit de nous expliquer le rôle de son frère comme *stage manager* et celui de sa sœur qui avait la haute main sur son *dressing-room*.

— Vous avez combien de paires de chaussures, par exemple ? lui demandai-je.

— 1 700.

— Ah oui, quand même ! Et combien viennent de chez Christian ? poursuivis-je en désignant Louboutin en train d'avaler un œuf mimosa.

— Oh, ça va ! Laisse Cheryla tranquille !

— Et comment ça se passe, quand vous achetez des vêtements ? s'enquit Marie.

Béno ne lui laissa pas le temps de répondre :

— Voyons, Cheryla ne va dans les boutiques qu’aux heures de fermeture au public, sinon, ce serait l’émeute... !

Pourquoi Béno s’interposait-il ainsi entre nous ? Jugeait-il nos questions à Cheryla indiscrètes, déplacées ? Ou voulait-il demeurer son interlocuteur exclusif ? Pourtant, au vu des nombreux *rich and famous* qui peuplaient son entourage, elle ne devait représenter qu’un titre de gloire parmi d’autres. Puis je me ravisai, en me disant que la richesse n’empêchait pas l’avarice, et qu’il était tout à fait probable que Béno veuille garder pour lui ses amis prestigieux.

— ... Savez-vous qu’en 28 ans de carrière, elle a vendu plus de 200 millions d’albums ? Qu’elle vient d’entamer une tournée de 101 dates, dans 85 pays ? Ce qui fait que, lorsqu’elle a un rhume, il y a 80 personnes qui se retiennent de respirer, car c’est un million d’euros qui partent en fumée si elle annule une date de concert.

Et nous, de pousser les oh ! et les ah ! qui s’imposaient pour saluer l’extraordinaire. Mais je continuais à trouver étrange l’insistance avec laquelle Béno faisait l’article de Cheryla, au lieu de la laisser parler à ses voisins de table comme elle semblait en avoir envie. Etais-je la seule de cet avis ? Inutile de chercher le soutien de Marie, qui le regardait avec amour :

— ... Son jet, l’équivalent d’un G5, est un Global Express, fait par Bombardier. Jay, son pilote, un ancien du Vietnam, est un type brillant, super sympathique... Vous savez qu’elle rentre d’Afrique du Sud, où – elle est trop discrète pour le dire – elle a remis les gains de son premier concert à Nelson Mandela pour sa fondation... Et elle a visité deux orphelinats d’enfants malades du sida et distribué des vivres aux démunis de Soweto...

Mais Frédéric, lassé, intervint :

— Cheryla, par pitié, engagez-le comme attaché de presse, qu’on en finisse ! Sinon on va se sentir obligés de vous baiser les pieds, et on n’osera plus vous adresser la parole.

Et je lui fus reconnaissante de ce couplet salutaire, qui clouait le bec à Béno, et permit à Cheryla d’entreprendre Charles sur ses gorilles.

— Il marque des points, le « cul de bouc », me chuchota Frédéric.

— Le « cul de bouc » ? Ah oui, Ramsbotham, suis-je bête !

Mais notre répit fut de courte durée, car l'amant de ma sœur soumit Larry Gagosian à la question :

— *Do you BI ?*

— *BI ?* l'interrompis-je, à mon tour.

— Eh oui ! *Better invitation*, tu connais pas ? C'est quand on accepte une invitation, en étant décidé à se décommander s'il s'en présente une plus *fun* ou plus *glamour*.

Mais, constatant que Gagosian ne s'engagerait pas sur ce terrain, il enchaîna :

— Au fond quand on y pense, il n'y a que deux choses chères, la charité et l'art contemporain...

Difficile de nier que Béno savait animer une table. Mais je constatai encore une fois que la conversation ne lui procurait pas la satisfaction escomptée – celle d'être au centre de l'attention générale ? – car il vira de bord :

— ... Il y a pas mal de types dans les *hedge funds* qui se font environ 40 millions de dollars par an. Quelques-uns, entre 300 et 400 millions, et puis il y en a un ou deux qui gagnent un milliard par an. Inimaginable, non ?

Charles intervint :

— Si, et du coup je me sens pauvre, car ces petits jeunes se font en deux ans autant d'argent que mes parents ou moi, en toute une vie. Par exemple, jusqu'à présent, un yacht de 70 mètres, pour moi, c'était un beau bateau. Mais, maintenant, ils font 120 mètres, et se louent 300 000 dollars la semaine. Quant à leurs maisons, elles valent le prix de plusieurs Airbus A320. Alors, évidemment, on ne boxe pas dans la même catégorie, et ma fortune, à côté, c'est vraiment de la roupie de sansonnet.

— Mais non ! lui répondit Béno. Savez-vous ce que l'on dit des *novoritch*, comme ceux de la maison voisine ? Qu'ils savent si peu vivre, que ce ne sont pas des riches mais des pauvres, avec beaucoup d'argent. Eh bien, c'est exactement ça !

Les rires, déclenchés par cette réplique, durent donner à Béno le sentiment de s'être imposé à l'assistance. Je le vis se détendre enfin, comme un migraineux calmé par un analgésique. J'en fus soulagée, moi aussi, tant son besoin de séduire créait une sorte de tension qui me pesait. Et je ne devais pas être la seule à l'éprouver car, profitant de ce répit, nous avons discuté dans une atmosphère de cour de récréation jusqu'au moment du café, où une question sur les téléphones satellites permit à Charles d'offrir sa pleine mesure. Son étude comparée des différents modèles sur le marché laissa Cheryla mesurer les défauts du sien, qui présentait un inconvénient, semble-t-il rédhibitoire au milieu de la brousse ou du désert : il ne fonctionnait qu'à l'extérieur et à découvert, c'est-à-dire en plein soleil. Bref, autant dire que le repas touchait à sa fin. Et je m'éclipsai, au moment où Marie donnait à Cheryla l'assurance qu'elle serait toujours la bienvenue à la maison, y compris le soir même à dîner, si le cœur lui en disait, tout en coulant à Béno un regard qui ne pouvait tromper sur la nature de la sieste qu'elle s'apprêtait à faire avec lui.

Je repensai à Béno pendant ma sieste. Pourquoi, avec lui, avais-je ainsi le sentiment d'avoir perdu ma sœur sans retour ? Ce n'était pourtant pas la première fois que j'étais témoin d'une de ses liaisons. Et notre lien, loin d'en pâtir, m'avait toujours tenu lieu de famille. Une famille que mon fils avait agrandie à sa naissance, au contraire de mon mari et de nos amants, qui n'en avaient jamais vraiment fait partie. Car je devais reconnaître qu'à mes yeux jusqu'alors, les hommes, tels des acteurs de complément, pouvaient s'estimer heureux de se voir confier un petit rôle au lieu de faire de la figuration. Or Béno s'était d'emblée octroyé un rôle de vedette et il avait brouillé mes repères. Était-ce le signe que Marie et moi avions passé l'âge de nous contenter de la famille fondée par nos parents ?

Mais rien que l'idée de m'éloigner de Marie me donnait mal au cœur. Et si cette histoire allait durer ? Je tentai de me projeter dans l'avenir incertain qui s'annonçait. Régentée par leurs soins, à quoi ressemblerait la maison ? Béno était un garçon lancé, il la mettrait sans doute au goût du jour en lui donnant un petit air à la mode. J'aurais parié que la plage, telle une boîte de nuit en plein air, serait agrémentée de mobilier *design*,

de lits à baldaquin, et d'une musique à base de reprises décalées, choisies par un *designer sonore* dans une ambiance *lounge*. Quelle horreur ! me dis-je, pour le seul plaisir de faire usage d'un snobisme qui rassure comme un phare dans la brume. Je poursuivis : sillonnée par des voitures de golf, comme dans la série *Le Prisonnier*, la propriété aurait également son hélicoptère, sa salle de projection, ainsi que sa salle de sport, avec un *treadmill*, un *Power Plate*, des haltères rutilants et des miroirs partout. Ah ! on serait loin du pavillon de gymnastique de mes grands-parents, où avaient été oubliés un trapèze, des anneaux, un cheval d'arçon et un piano à queue. Ce détour par l'enfance me ramena à Marie. Je l'imaginai, avec Béno, propriétaires de l'Agapanthe, où ils recevraient leurs amis, des têtes à claques beaux, riches et célèbres, et moi qui ne serais... que leur invitée. Une idée qui m'aurait fait frémir si j'avais continué à y penser... Je me repris : je ne savais, décidément, pas ce que je voulais ! Ce garçon était un prétendant idéal si nous avions l'intention de garder la maison. Grâce à lui, elle conserverait tout son lustre. Alors, il pouvait bien la transformer en repaire du show-business, si bon lui semblait. D'autant que, tel que je le connaissais, il en ferait un haut lieu du Festival de Cannes, dont le nom s'échangerait sur la Croisette, tel un mot de passe entre *happy few*, invités à des fêtes dignes du *Gatsby* de Fitzgerald. Que demander de plus ?

Le raccourci

3 août 1990

J'ai treize ans. Au parcours officiel des adultes jusqu'à la plage, je préfère celui qui me conduit du cœur de la maison au sentier longeant la pelouse jusqu'à la mer. Je suis fière de ce raccourci comme si je l'avais conçu. Il commence, tel l'univers d'un conte fantastique, dans un débarras du rez-de-chaussée à côté des toilettes des invités, où l'ascenseur, derrière un paravent oublié, recèle un étrange et délicieux fumet de sous-bois. Le sous-sol, m'a-t-on dit, a été conçu par des Russes avant la guerre de 14 pour abriter un casino. Un large couloir s'y enfonce par paliers vers les fondations de la maison tout en desservant les pièces destinées à l'origine aux salles de jeu. Mais tandis que le couloir, tapissé de bambous et faiblement éclairé de lampions de bal musette, affiche le genre canaille d'un night-club des années folles, les salles de jeu, dont la Première Guerre mondiale et la Révolution russe ont gelé l'aménagement, ont de faux airs de cachots avec leurs grilles, leurs murs aux pierres disjointes et leurs sols en gravier.

Est-ce la fraîcheur du couloir, la pénombre ou l'ambiance insouciant de nouba qui y règne ? J'y hume des bouffées de plaisir de grande personne en rêvant d'une revanche sur l'ennui. Mais l'obscurité des cellules, qui servent de débarras à un bric-à-brac de tondeuses et de vieux fauteuils, ne tarde pas à empiéter sur l'éclairage tamisé du corridor. Soudain, je crois entendre des rats. Je n'en mène pas large. Aussi j'évite d'y regarder de trop près en progressant dans ce souterrain qui me fait peur tout en m'excitant. Et je me contente de regretter la paix dont je pourrais profiter si j'avais le courage d'y rester. Car ce sous-sol ferait une cachette idéale. Comme le réduit dissimulé derrière les faux livres de la bibliothèque où un homme s'est caché pendant la guerre, lors de la visite d'officiers italiens décidés à installer leur quartier général dans la maison. Un désastre, qui fut évité grâce au trait de génie du gardien de l'époque qui tira parti des fenêtres coulissantes,

une innovation américaine encore inconnue en Europe, en les glissant, en plein mois de décembre, dans l'épaisseur des murs pour leur faire croire que la maison inachevée n'avait pas encore de fenêtres.

Il suffit que je débouche en plein jour sur le chemin qui longe la pelouse pour décider que je viens de vivre une grande aventure en triomphant d'un souterrain hostile. Alors je suis prête à espionner les invités de mes parents derrière la haie clairsemée qui m'isole de la pelouse, comme un rideau sépare les coulisses de la scène.

OceanofPDF.com

Un moustique m'arracha à la torpeur dans laquelle j'avais sombré. Impossible de me rendormir. D'ailleurs, c'était l'heure du thé. Je sortis de ma chambre, et aperçus ma mère dans l'entrée, engagée dans un conciliabule avec Roland, le chauffeur. Ne voulant ni l'interrompre ni la déranger, je m'approchai, décidée à l'attendre pour descendre vers la loggia. Elle était de dos, et ne pouvait me voir, pas plus que lui, à demi masqué par la porte d'entrée. Mais je n'aurais sans doute pas tendu l'oreille s'ils n'avaient pas chuchoté.

— Mon petit Roland, je suis un peu bas en réserve...

— Bien, Madame, on fait comme d'habitude ?

— Oui...

Leur propos me semblèrent d'abord aussi anodins qu'incompréhensibles, et je les aurais oubliés tout à fait si je n'avais pas vu ma mère fourrer des billets de banque dans la main du chauffeur. Il y avait quelque chose qui clochait. Ce geste était trop familier pour quelqu'un qui tenait à ce que les pourboires du personnel soient remis dans des enveloppes. Je reculai jusqu'à un pilier derrière lequel je me rencognai, figée par la stupéfaction, tandis qu'elle rejoignait ses invités. Puis, sachant que mon père nageait à cette heure-là avec Georgina, je m'enfermai dans leur chambre pour récapituler les indices en ma possession : le « mon petit Roland » trop complice, l'énigmatique « un peu bas en réserve », le « comme d'habitude » du chauffeur... Sans parler des billets...

De quel vice caché pouvait-il bien s'agir ? Pas sexuel, en tout cas, car il n'y avait rien d'équivoque entre ma mère et son chauffeur. L'alcool ? Il coulait à flots dans la maison, et elle n'aurait pas eu besoin de Roland pour y pourvoir. Alors autant m'avouer la conclusion à laquelle j'étais déjà parvenue. Car, si j'avais eu tort d'y songer le matin même pour expliquer la virée de Lou et de Mathias à Juan-les-Pins, elle cadrerait trop bien avec ses saignements d'avant le déjeuner pour me laisser le moindre doute : ma mère était toxicomane.

C'était si énorme, si difficile à imaginer, que je tentai de me la représenter avec un *dealer* dans un quartier mal famé... Mais non, puisque Roland s'en chargeait. Je n'avais décidément que des idées

reçues sur le problème ! La drogue n'était pas l'apanage des rock stars, des hippies ou des branchés d'aujourd'hui. Ma grand-mère ne me confiait-elle pas que ses copines d'avant-guerre « s'arrangeaient » avec les concierges d'hôtel, en disant des énormités du genre : « Il n'y a pas idée de partir pour Saint-Moritz sans sa morphine ! » ? Et puis, il y avait eu Baudelaire, Malraux et les autres... Oui, mais ma mère ! Bien sûr, elle prenait déjà du Temesta pour se calmer, du Rohypnol pour dormir et aussi du Mogadon. Mais de là à se mettre à la cocaïne...

Comment ne m'en étais-je pas aperçue ? Bien sûr, personne ne lui demandait d'être efficace, ou même lucide, puisqu'elle ne travaillait pas. Et cela rendait l'état dans lequel elle se trouvait d'autant plus difficile à déceler. Mais cela n'excusait rien. La preuve ? Je n'avais prêté aucune attention à ses sautes d'humeur, de plus en plus fréquentes. Quelle indifférence ! Mais aussi, pourquoi me serais-je inquiétée ? Riche, belle encore, aimée de mon père, ma mère avait la vie facile. Comme si cela suffisait à lui donner un sens ! Surtout, si elle avait le sentiment de n'être bonne qu'à faire la conversation, et se préoccuper des places à table, me dis-je en fouillant le tiroir de sa coiffeuse, où je ne tardai pas à trouver une tabatière en cristal, qui contenait un fond de poudre blanche : « Je suis un peu bas en réserve... »

— Oh ! mon Dieu, soupirai-je.

Que faire ? Je n'en avais pas la moindre idée, et j'étais trop abasourdie pour réfléchir. Pourtant, je ne pus m'empêcher de repenser à la mésaventure qui m'était arrivée quelques années auparavant. Jeune psychanalyste, j'avais abordé la femme de ménage que je venais d'engager sur son alcoolisme, qui m'était apparu avec la baisse du niveau dans mes bouteilles. Je m'étais montrée délicate, bienveillante. Et elle en avait été si touchée qu'à ma grande surprise, elle avait renoncé à boire. Aussi étais-je assez contente de l'aide que je lui avais apportée quand elle décompensa une schizophrénie jusqu'alors anesthésiée par l'alcool. Et cela m'avait enseigné une fois pour toutes les limites de la parole thérapeutique.

Or ma mère aussi devait avoir trouvé une forme d'équilibre, entre tranquillisants et cocaïne. Et, malgré l'effroi causé par ses saignements, rien ne disait qu'elle avait envie de s'arrêter. Pourquoi ne pas lui souffler

le nom d'un psychiatre ? Car je ne me voyais pas lui en toucher un mot, de but en blanc. D'autant qu'elle n'était sans doute pas disposée à en parler avec moi, ou un autre membre de la famille. A moins qu'il ne s'agisse d'un secret de Polichinelle, que j'étais la dernière à découvrir ? Car, malgré mes illusions de perspicacité en matière psychologique, j'étais sans doute, comme tous les enfants, particulièrement mal placée pour percer à jour mes parents. Mon père était-il au courant ? Je me promis de le sonder dès que possible.

Samedi, 19 heures

Je trouvai ma mère dans la loggia en train de prendre le thé avec Laszlo, Gay, Frédéric et les Démazure. De bonne humeur ? Surexcitée ? Je m'appliquai à la regarder avec naturel tout en étrennant à son égard une suspicion dont je sentais que j'aurais du mal à me départir.

— Mais où est donc Odon ? Il ne manque plus que lui pour que la petite bande soit au complet ! lançai-je avec un entrain destiné à me donner une contenance.

— ... Pas encore rentré de Vallauris... Figure-toi que j'ai confié une mission à Charles. Il ne savait pas quoi faire... Et comme il ne lui vient pas à l'esprit d'ouvrir un livre... Il fallait bien l'occuper...

— Tu connais ta mère, intervint Laszlo. N'écoutant que son bon cœur, elle a eu l'idée de génie de lui demander comme un service d'organiser la cave. Alors ne t'étonne pas si tu le vois en remonter, triomphant, car il vient de temps en temps nous informer de l'avancement de ses travaux.

— Il est phénoménal ! confirma Frédéric. D'ailleurs, après la cave, tu devrais l'aiguiller sur la bibliothèque pour qu'il classe tes livres par ordre alphabétique...

Je me sentis tout à coup seule, très seule. Quoi d'étonnant à cela puisque je n'avais pas parlé à Marie du week-end ? Et comme cela ne risquait pas de s'arranger avant le départ de Béno, je décidai de descendre à la plage pour essayer d'y croiser mon père.

— Ah ! tu tombes à pic, dit-il en sortant de la mer. Figure-toi que Georgina est remontée. Tu ne l'as pas croisée ? Elle ne va pas bien et je

m'inquiète pour elle. Tu vas me dire ce que tu en penses.

— Mais...

— C'est ton métier, non ?

— Oui, vas-y...

— Ecoute, je ne suis même pas sûr d'avoir tout saisi. Elle a commencé par me raconter qu'elle avait été frappée il y a quelques mois par la vision de deux jeunes hommes qui se promenaient dans la rue comme si le monde leur appartenait. Elle avait envié leurs façons de conquérants, leur chance d'être des hommes. Et elle s'était demandé pour la première fois ce jour-là comment elle aurait vécu si elle avait été un homme. Bizarre, non ? Toujours est-il que cela avait ouvert une brèche dans sa tranquillité. Car contrairement à la plupart des gens, elle n'avait jusque-là jamais eu de tourments existentiels. Mais elle s'était rattrapée depuis, car elle s'était posée toutes sortes de questions pour dresser le bilan de sa vie.

« Ses conclusions ? Le temps avait passé vite, trop vite. Plus jeune, elle avait pensé que la vie lui en réserverait davantage, qu'elle aurait plus d'occasions de bonheur et, qu'après avoir tiré un ou deux mauvais numéros, il lui resterait au moins les numéros complémentaires, comme au Loto. Mais non, après un mari de beaucoup son aîné, quelques liaisons et tout juste le temps de souffler, il lui semblait qu'il était trop tard pour se renouveler. Elle devait reconnaître qu'elle n'avait jamais eu le sens de l'urgence. Le temps lui semblait élastique, à passer tantôt vite et tantôt lentement, comme les jours de pluie à la campagne. Et plutôt que de mesurer sa course inexorable, elle s'était employée à le freiner à coups de routine et de monotonie en se ménageant comme une vieille machine pour qu'il lui fasse plus d'usage. Sans doute avait-elle même pensé qu'elle ne mourrait pas si elle faisait les choses correctement. Comme si les coups du sort n'étaient réservés qu'aux inconséquents ! Mais elle avait compris trop tard qu'elle avait fait fausse route. Et là, elle s'est arrêtée, au bord des larmes, et elle est remontée. Qu'est-ce que tu en penses ?

— J'en pense qu'elle a peur de vieillir, de mourir aussi.

— Et... ?

— Et je la comprends.

— Mais elle m’a paru exaltée, dépressive. Pour tout dire, elle m’a fait un peu peur.

— Oui, parce que tu ne savais pas quoi faire. Mais ce qu’elle t’a raconté n’a rien d’inquiétant. Elle est triste, c’est tout, mais c’est la preuve qu’elle est en vie.

— Tu veux que je te dise ? Heureusement que ta mère n’est pas comme ça !

— Tu crois ? Je n’en suis pas si sûre...

— Mais non, sous des dehors fragiles, c’est un roc ! D’ailleurs j’ai toujours préféré les femmes comme Flokie à celles qui ont l’air de *tough cookies*, alors qu’elles sont en verre filé, comme Georgina. Car j’ai besoin de m’appuyer sur quelqu’un de solide, moi.

OceanofPDF.com

Dîner du samedi 22 juillet, 13 personnes

HOMMES FEMMES

Edmond Ettinguer Flokie Ettinguer

Frédéric Hottin Laure Ettinguer

Odon Viel Marie Ettinguer

Henri Démazure Polyséna Démazure

Laszlo Schwartz Gay Wallingford

Charles Ramsbotham Georgina de Marien

Béno Grunwald

PLACES À TABLE D'EDMOND PLACES À TABLE DE FLOKIE

Laure Béno Laszlo

Frédéric Henri Polyséna Georgina

Marie Gay Charles Odon

Edmond Flokie

MENU

Asperges vinaigrette

Poularde Mancini

Salade et fromages

Soufflé glacé normande

Ma mère avait bien fait les choses en matière de placement, constatai-je en arrivant dans la salle à manger d'été. Car elle avait gardé Odon et

Laszlo pour lui prêter main-forte avec Charles qu'elle n'avait pu se résoudre à asseoir à sa droite, tout en nous envoyant, Frédéric et moi, jouer les boute-en-train à la table de mon père où nous étions déjà la veille.

Frédéric taquina Béno tout en inclinant son assiette à l'aide d'un couteau pour la vinaigrette des asperges :

— Vous êtes financier, collectionneur, jet-setteur, propriétaire foncier, et que sais-je encore. Et je vous approuve d'autant plus que j'ai moi-même les casquettes de noctambule, de dramaturge et de pilier de l'Agapanthe. Mais d'aucuns diraient que vous vous dispersez. N'avez-vous pas, comme moi, l'inquiétude de faire tout mal ?

— Oui, je fais sans doute tout mal, vous avez raison. Qu'est-ce que je fais bien ?... Ah oui ! Je dors bien.

Conquise par sa réponse, j'étais obligée de reconnaître que Béno savait se montrer irrésistible. Mais son désir de vampiriser son auditoire était intact. Car il entreprit de nous expliquer le lexique farfelu en cours dans sa famille qui tirait ses expressions d'anecdotes vécues, comme le « syndrome ton oncle ».

— C'est venu du fait que mon grand-oncle se poussait du col. C'était un rond-de-cuir tout ce qu'il y a de plus obscur, mais il se sentait tellement en prise avec l'actualité qu'il avait l'impression d'être intime avec les grands de ce monde. Et il en avait convaincu sa femme, qui nous disait d'un air préoccupé : « Ton oncle est fâché contre de Gaulle » lorsque le chef de l'Etat, qu'il ne connaissait ni de près ni de loin, avait pris une décision qu'il désapprouvait. Comme si le Président avait mon oncle à l'esprit lorsqu'il gouvernait, et qu'il choisissait de ne pas tenir compte de son opinion uniquement pour le contrarier. Depuis lors, par extension, dès que quelqu'un se prend pour le nombril du monde et pète plus haut que son cul, on dit de lui qu'il est « ton oncle ».

— Il faut croire que certains écrivains français sont atteints du même syndrome, car j'en connais qui écrivent des biographies de grands hommes rien que pour se mesurer à eux, intervint Henri Démazure.

— A qui vous pensez en disant ça ? lui demanda Gay.

Mais mon père, lassé d'avance par les potins qui sentaient la rive gauche, leur coupa l'herbe sous le pied :

— Vous en avez d'autres, comme ça, des expressions de famille ?

— Oui, par exemple « les petites fraises des bois ».

— Les petites fraises des bois ?

— C'est un terme que nous avons inventé pour désigner ceux qui s'imaginent qu'il n'y a rien de tel qu'une critique pour mettre en valeur un compliment. Comme de dire « ta robe est ravissante » et d'ajouter pour se montrer plus convaincant : « Je n'en dirai pas autant de ton manteau. » Ça a l'air idiot, mais il y a plus de gens qu'on ne le croit qui le font.

— Mais quel rapport avec les fraises des bois ?

— Il n'y en a pas. Le nom vient seulement du fait qu'un invité de mes grands-parents à la campagne à qui l'on avait servi des fraises au dessert – ce qui était considéré à l'époque comme un plat luxueux –, ainsi que des fraises des bois cueillies par les enfants, avait dit pour se montrer aimable :

— Ces fraises sont délicieuses... ! Ce n'est pas comme les petites fraises des bois qui sont ignobles !

— Ah ! c'est enchanteur ! s'exclama mon père. Excuse-moi, ma chérie, me dit-il, mais c'est tout de même une façon plus poétique de qualifier les gens que le jargon psychologisant d'aujourd'hui !

— Oui, je vois ce que tu veux dire, réagit Gay. C'est le triomphe de Tante Léonie sur Bouvard et Pécuchet !

— Exactement !

Henri Démazure fit mine de me défendre pour reprendre la main :

— Pourtant les psychiatres sont passionnants ! Je suis en train de lire un bouquin de l'un d'entre eux, Patrick Lemoine¹, qui fait un éloge captivant de l'ennui.

— Ah ! oui, lui répondit Gay en grattant les oreilles de son chien sous la table.

— Il en distingue deux formes : l'ennui pathologique, symptôme de maladie psychiatrique, et l'ennui normal, qu'il juge indispensable pour se construire.

Puis, après une gorgée de Gruaud Larose :

— ... Il prétend que sans ennui, il n'y a pas d'individu sain, pas de création. Et que l'ennui de l'enfance développe l'imagination et l'indépendance. Alors que plus ça va, moins les parents supportent de voir leurs enfants s'ennuyer. Il n'y a qu'à voir de quelle façon ils les entraînent d'un terrain de foot à la piscine ou à une leçon de rattrapage...

Je remarquai alors que Marie s'était à peine servie de poularde Mancini, son plat de prédilection, pourtant. L'amour lui coupait-il l'appétit ? Mon père donnait des signes d'impatience car Henri, captivé par son propos, ne voyait pas qu'il faisait attendre le maître d'hôtel penché à sa gauche, qui lui présentait stoïquement un plat aussi lourd que brûlant :

— ... Il dit que cela renvoie à l'interdit de la masturbation.

— Ah ! bon, intervint mon père, dont le soulagement de le voir se servir enfin pouvait se confondre avec de l'intérêt.

Henri reprit de plus belle :

— ... Aristote affirmait que la mélancolie est la punition de l'homme supérieur. Et être mélancolique, à l'époque, cela signifiait être inactif, méditatif, triste, humble et par conséquent supérieurement intelligent, car les hyperactifs sont rarement des génies.

Sans remarquer les regards en forme d'appels au secours jetés par mon père.

— ... D'ailleurs l'ennui a toujours été gagnant quand on regarde l'Histoire. Depuis l'ennuyeux Louis XI qui a triomphé du guerrier Charles le Téméraire, jusqu'à l'Eglise catholique, dont les rapports troubles avec l'ennui et l'oisiveté susceptibles de conduire à des pensées ou des gestes impurs, ne l'ont pas empêchée d'inventer le couvent, c'est-à-dire le monde même de l'ennui... !

Gay devait réfléchir à la manière d'arrêter Henri dans son élan en coupant minutieusement dans son assiette les morceaux de mimolette et

de gouda au cumin qu'elle s'appliquait chaque soir à réduire en dés minuscules avant de manger.

— ... Bien sûr, tout a changé quand le modèle anglo-saxon et donc le protestantisme ont pris le contrôle du monde et que la notion de loisirs (étymologiquement : licite, c'est-à-dire permis) a remplacé celle de vacances (vide)...

Car elle l'interrogea avec un clin d'œil appuyé à mon père :

— A propos de vacances, mon cher Henri, vous avez des projets pour le reste de l'été ?

J'observai à nouveau Marie, qui semblait tendue à force de guetter une marque d'intérêt dans les yeux de Béno. Mais sans doute était-il, comme tout le monde, plus intéressé par le soufflé glacé normande, dont les pommes brûlantes, telle la lave d'un volcan, débordaient du cœur de la crème glacée dont les grains de vanille craquaient sous la dent.

— J'adore les desserts qui conjuguent le chaud et le froid, pas vous ? demanda Marie.

— Si, si, la soutint Frédéric. Il y a quoi d'autre ? Ah ! oui, l'omelette norvégienne, les crêpes à la royale...

Je m'aperçus alors que quelque chose ne tournait pas rond. Car Béno, qui aurait dû sourire à Marie tandis qu'elle prenait la parole, ne levait pas le nez de son assiette à dessert, comme s'il évitait son regard. Mais je n'eus pas le temps d'en tirer la moindre conclusion puisque nous sortîmes de table.

Je m'approchai de Marie pour la forcer à la confidence quand Béno se posta devant notre mère :

— Ma chère Flokie, je vous demande de m'excuser car j'ai promis à Cheryla de lui servir de chevalier ser vant pour le reste de la soirée, alors je vais m'éclipser discrètement, déclara-t-il avant de tourner les talons, et de sortir sans un regard pour ma sœur qui tombait visiblement des nues.

— Je fais la jeune fille de la maison ? déclara Odon en empoignant la théière, heureux de se tirer à si bon compte du devoir de malice qu'il savait devoir accomplir dans cette maison, qui réclamait de ses occupants

une légèreté souvent contradictoire avec l'esprit de sérieux à l'origine de leur réussite.

Bref, occupés par le cérémonial de la tisane, mes parents et leurs invités reprirent leur conversation comme si de rien n'était, sans remarquer la détresse de ma sœur, à qui j'annonçai : « On va se promener ! » en l'entraînant dans la bibliothèque juste au moment où elle fondait en larmes.

— Mon pauvre chou ! lui dis-je en la prenant dans mes bras.

— Mais comment tu expliques son comportement ? me demanda-t-elle entre deux sanglots.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Vous ne vous êtes pas disputés ? Il ne t'a rien dit pour t'éclairer sur son changement d'attitude ?

— Non, rien ! Il m'a fait l'amour tout l'après-midi avec déclaration et serments à l'appui. C'est seulement à l'apéritif qu'il a commencé à se montrer distant. Puis ça a été le pompon à table, où il avait carrément l'air gêné. Mais de là à... c'est hallucinant !

— Il ne s'est rien passé, il n'a pas reçu de coup de téléphone ?

— Si, Cheryla l'a appelé une minute avant le dîner, et il s'est éloigné pour lui répondre. Mais qu'est-ce que tu es en train de me dire ? Qu'il m'a laissé tomber pour elle ? Et qu'il lui a suffi d'un coup de fil pour me planter comme ça ?

— J'en ai bien peur.

— Mais ce n'est pas possible ! Si tu savais ce qu'il m'a dit... Il était si touchant... Ah ! il s'est bien foutu de moi !

— Non, je suis sûre qu'il ne t'a pas menti, qu'il croyait à ce qu'il disait quand il te l'a dit. C'est même pour cela que tu l'as cru, parce qu'il était sincère.

— Mais alors ?

— C'est un séducteur et, comme tous les séducteurs, il a des sincérités successives, il dit des choses différentes à différentes personnes à différents moments.

— Mais pourquoi ?

— Parce qu’il n’aime que la conquête... Et qu’une fois qu’il a séduit une femme, il a besoin de passer à la suivante....

— Mais c’est monstrueux !

— Oui, mais ça n’a rien à voir avec toi ! Et dans ces conditions, tu es bien mieux sans lui, car c’est une vocation pour lui de rendre les femmes malheureuses.

— Même celles qui sont plus belles et plus glamour que moi ?

— Oui, même celles-là, puisque c’est son mode de fonctionnement. Et je te parie tout ce que tu veux qu’il infligera la même chose à Cheryla.

— Tu crois ? dit-elle avec espoir.

— J’en suis sûre. Ça te console de penser qu’elle va en baver aussi ?

— Ah ! oui, alors... ! Dis, je peux dormir avec toi cette nuit ? Je ne veux pas être dans ma chambre si, par hasard, il essaye de me rendre visite, car je serais incapable de lui résister. Et je ne veux pas y être non plus pour constater qu’il n’a pas tenté d’y entrer, parce que ça me foutrait par terre tout pareil. Tu comprends ?

Tout le monde était couché quand nous sommes sorties de la bibliothèque. Aussi, une fois enlevées nos chaussures dont les talons claquaient sur le travertin du vestibule, avons-nous éteint les lumières l’une après l’autre.

Il y avait longtemps que Marie et moi n’avions pas dormi dans la même chambre. Et je ne pus m’empêcher, malgré son chagrin, de savourer le fait de parler avec elle dans le noir comme lorsque nous étions petites. A l’époque, Louis XI, notre nurse, excédée par notre bavardage, nous assénait : « Au lit, on dort ! » Et cela nous plongeait dans des abîmes de réflexion car nous ne comprenions rien à ce qu’elle nous disait, et nous entendions : *au Lion d’or*. Aussi discussions-nous sans fin de ce mystérieux félin à la crinière plus dorée que celle de Nannie avant de nous endormir. Autrement dit, rien n’avait changé. Sauf que c’est l’inventaire de toutes les manières possibles de moucher Béno qui nous tint éveillées jusque tard dans la nuit ce soir-là.

Dimanche, 9 h 30

Mais nous n'avons pas eu l'occasion de juger de l'effet de nos trouvailles le lendemain, car Béo déboula au petit déjeuner :

— Ma chère Flokie, je suis venu vous remercier et vous dire au revoir car Cheryla m'a gentiment proposé de me déposer à Londres ce matin. Alors je ne pourrai malheureusement pas rester déjeuner. Croyez bien que j'en suis navré, mais vous connaissez les aléas de l'avion- stop...

Puis, sans même esquisser des adieux pour Marie en particulier :

— Laure, Marie, merci pour ce week-end.... J'espère que nous nous reverrons un de ces jours... à Londres ou à Paris, qui sait ?

C'était si énorme que Marie se figea, insensibilisée par la stupéfaction. Mais cela n'allait pas durer, me dis-je, sûre que son chagrin de la veille la submergerait à nouveau. Aussi essayai-je de l'entraîner à part.

— Allez, viens, on va traverser la baie à la nage, on ne l'a pas encore fait cette année !

— Et si ça se trouve, les filles, dit mon père, vous croiserez le baleineau qui s'est perdu au large des côtes. Je viens de lire ça dans *Nice Matin*.

— Mais j'aurais une trouille bleue, moi, nez à nez avec une baleine ! dit Marie. Pourquoi veux-tu m'embarquer *maintenant* dans un exploit sportif ?

— Mais parce que... c'est un rituel, comme le frigidaire ou le bain de minuit, lui répondis-je avant de poursuivre à voix basse : Au moins on serait tranquilles... Ça te changerait les idées, ce qui ne serait pas du luxe, étant donné les circonstances... Et puis j'ai des trucs tout à fait ahurissants à te raconter...

— Ah ! bon, fallait le dire tout de suite ! A tout à l'heure ! Nous, on va nager, lança-t-elle sur un ton jovial qui ne me disait rien qui vaille.

Et j'avais raison car à cette bouffée d'indifférence et d'euphorie succéda une vague de tristesse qui l'atteignit au moment où nous nous jetions à l'eau. Je commençai par faire mon possible pour l'en distraire et lui montrai les poissons volants devant nous tout en babillant :

— Tu te rappelles l'exhibitionniste polonaise qui venait déjeuner de l'Hôtel du Cap à la nage pour se faire admirer à moitié nue dans la loggia

au milieu des invités. Ça fait des années que je ne l'ai pas vue. Je me demande ce qu'elle est devenue, il faudra que l'on demande aux parents...

Puis je me tus pour la laisser pleurer. Le chagrin, l'angoisse, je connais. Et sans être virtuose en la matière, je m'exerce à longueur de journée à calibrer mes silences pour laisser libre cours à l'émotion de mes patients ou amortir d'un mot la conséquence d'un tourment. Mais c'était autrement plus facile dans mon cabinet que dans la mer avec ma sœur que je ne supportais pas de voir souffrir. Aussi dus-je me répéter que Marie avait besoin de ressentir ce chagrin pour le surmonter. Et je m'appliquai à nager en silence en constatant comme chaque année que la baie, qui semblait modeste de notre plage, était si vaste qu'il nous faudrait une bonne heure et demie pour en longer la côte à la nage.

— Tu ne trouves pas ça difficile de nager et de sangloter en même temps ? lui demandai-je dès que je sentis le moment venu de la faire changer d'humeur.

— Si, c'est épuisant ! J'en ai ras le bol, me répondit-elle avant d'éclater de rire.

— Alors je te raconte ? Tu vas voir, c'est du lourd.

— Tant mieux, j'ai besoin de me changer les idées !

Je commençai par le commencement : la visite de l'agent immobilier, mes angoisses de voir la maison vendue, puis celles qui avaient surgi quand je l'avais imaginée avec Béno en propriétaire d'une Agapanthe jet-set, avant d'en venir à la dépendance de notre mère à la cocaïne.

— Ah ! Mais ça, je le savais...

— Tu te fous de moi ?

— Pas du tout. Je l'ai surprise, un jour, en train de s'en mettre dans le nez. Je ne te l'ai pas raconté ?

— Mais non, je m'en souviendrais, tu plaisantes !

— Ah, c'est curieux, j'aurais parié te l'avoir dit. J'ai dû tellement y penser que j'ai cru l'avoir fait.

— Bon, bon, mais raconte...

— Oh, mais rien justement, c'est ça qui est le plus ahurissant. Car elle m'a juste dit : « Eh ! oui, c'est ce qu'il y a de plus efficace pour rester mince, que veux-tu que je te dise ? »

— Non, je ne te crois pas !

— Mais si ! Et puis elle est passée à un autre sujet comme si de rien n'était. Alors si tu t'inquiètes de sa souffrance morale, je crois que tu fais fausse route, car elle en prend comme si c'était de l'huile de foie de morue.

— Mais alors papa, que je trouvais insensible de la juger solide ?

— Eh bien, il a raison, c'est un bulldozer !

— Alors tu ne ferais rien, toi ?

— Mais non, que voudrais-tu faire ? Laisse tomber, va !

— Mais c'est malsain, elle saigne du nez !

— Oui, eh bien ! quand ça la dérangera, elle ira chez le médecin, et elle arrêtera. Laisse tomber, je te dis !

— Alors ça, tu m'en bouches un coin ! lui dis-je.

Je devais avoir un air si ahuri qu'elle éclata de rire :

— Ah ! ce que je suis contente d'être avec toi ! Tu veux que je te dise, il n'y a qu'avec toi que je suis aussi bien.

— Moi aussi.

¹ *S'ennuyer, quel bonheur*, de Patrick Lemoine, Editions Armand Colin.

Déjeuner du dimanche 23 juillet

MENU

Salade de tomates mozzarella

Miniquiches, minipizzas

Caviar d'aubergines

Gambas et sardines grillées

Polenta

Salade d'épinards

Figues à la crème

Nous sommes arrivées, affamées, devant le buffet du déjeuner. Aussi, lorsque ma mère nous susurra comme d'habitude : « Attendez que les invités soient servis... », Marie et moi avons-nous terminé sa phrase ensemble sans nous concerter :

— « ... j'ai peur qu'il n'y ait pas assez ! » Eh bien ! tant pis, parce qu'on meurt de faim !

S'ensuivit un fou rire qui me bouleversa. Était-ce le soulagement que j'éprouvais à voir ma sœur rire à nouveau, ou le bonheur que me procurait notre complicité ? J'essayai discrètement les larmes qui me vinrent aux yeux tandis que ma mère assignait à Marie la responsabilité d'une table, et m'envoyait à celle de mon père, trop enthousiaste de me voir le rejoindre pour que cela soit bon signe. Et je ne tardais pas à en comprendre la raison, à côté d'un banquier suisse qui me prit à partie sur la Belgique et la mésentente entre Wallons et Flamands :

— Je me demande pourquoi personne ne s'intéresse à la Suisse comme modèle de démocratie. Nous sommes pourtant très bons pour fédérer des gens qui n'ont rien en commun...

Quant à mon autre voisin, il ne valait guère mieux :

— Ecoutez ça, c'est à mourir de rire ! me dit-il en me bourrant de coups de coude avant de se lancer dans le récit détaillé de toutes les blagues de potache auxquelles il s'était livré dans sa vie.

Depuis son coup de fil, au traiteur d'un cocktail où il était invité, pour remplacer la commande de petits-fours de son hôtesse par un ordre d'achat de choucroute pour cent cinquante, jusqu'à l'envoi de cartons d'invitation à une soirée dansante, au nom de ses malheureux voisins de palier qui ne se doutaient de rien, en passant par le filet de morve en plastique, acheté dans un magasin de farces et attrapes, qu'il se collait dans le nez, dès qu'il déjeunait seul au restaurant, pour embarrasser ses voisins.

Bref, j'étais consternée. Et je tentai de me joindre à la conversation de mon père qui s'exclamait :

— Pouvez-vous m'expliquer à quoi rime la manie des gens d'aujourd'hui de se promener constamment avec une bouteille d'eau ? C'est très nouveau, vous savez ? On dirait qu'ils ont, à l'air libre, une autonomie limitée comme les poissons...

C'était le genre de commentaires qui m'amusait. Mais l'originalité de mon père semblait échapper à notre tablée. Des perles aux cochons, me dis-je, tandis que sa voisine tentait de réorienter la conversation sur un terrain plus familier :

— Quel est votre peintre préféré ? lui demanda-t-elle.

— Qu'est-ce que vous voulez dire par « mon peintre préféré » ? Cela dépend... De quel siècle et de quel pays voulez-vous parler ?

Je réprimai un sourire de fierté. Mon père ne jouait pas dans la même cour que sa voisine, une dame en débardeur, couvrant à peine d'énormes seins veinés, étalés sur son gros ventre comme des gourdes en peau de chèvre. Elle ne semblait pas mesurer le degré de connaissance qu'impliquait une réponse pareille. Comment, dans ces conditions, aurait-elle pu comprendre, qu'au-delà de sa culture, mon père était surtout civilisé ? Car il n'y avait aucune chance pour qu'elle le perçoive, et qu'elle remarque l'élégance avec laquelle il se refusait à faire étalage de quoi que ce soit, sauf incidemment comme lorsqu'il disait :

— Oui, c’est joli, n’est-ce pas, c’est un vase qui a appartenu à Marie-Antoinette. C’était une paire, mais l’autre est au Petit Trianon...

Bref, il n’y avait rien à tirer de la bande d’ahuris qui nous tenait lieu de voisins et dont je me demandais qui nous les avait amenés. Aussi décidai-je d’arrêter les frais et de faire plaisir à mon père :

— Tiens, papa, j’ai vu un documentaire l’autre soir sur les ours...

— Ah ! j’adore les ours ! Tu sais qu’ils ne souffrent d’aucune déperdition en muscles ou en protéines pendant l’hiver, car leur réserve de graisse recycle les déchets en énergie. Alors, percer le secret de leur hibernation pourrait avoir des applications phénoménales, comme d’allonger la durée de vie des organes pour les greffes, en les mettant en état d’hibernation clinique, ou d’accélérer la guérison des blessures de sportifs. Tu imagines !

— On se parle tout à l’heure ? me dit Marie avant son départ pour l’aéroport.

— Bien sûr, mais ça va aller ?

— Oui, ne t’inquiète pas. Tu sais, je suis d’accord avec toi : je l’ai échappé belle avec Béno, c’est le genre de type qu’il faut fuir à tout prix, même s’il est plutôt flatteur d’avoir couché avec lui. Mais j’ai réfléchi et je me demande surtout à quoi rime notre plan foireux pour trouver un mari. De toute façon, je considère qu’en la matière, j’ai déjà donné. Chacun son tour. Alors c’est toi qui t’y colles le week-end prochain, on est bien d’accord ?

IV

Week-end du 28 juillet

OceanofPDF.com

Les participants au week-end du 28 juillet 2007

LA FAMILLE

MARIE ETTINGUER

LAURE ETTINGUER

FLOKIE ETTINGUER

EDMOND ETTINGUER

LES PILIERS

GAY WALLINGFORD

FRÉDÉRIC HOTTIN

LE RESTE DE LA PETITE BANDE

ODON VIEL

LASZLO SCHWARTZ

LES OLIBRIUS

GEORGINA DE MARIEN

CHARLES RAMSBOTHAM

LES HABITUÉS DE LA FIN JUILLET

JEAN-CLAUDE GIRAULT

ASTRID GIRAULT

LES NOUVEAUX

ALVIN FISHBEIN

VANESSA COUNTRY

NICOLAS COUNTRY

BARRY SULLIVAN, dit ANAGAN

Tableau de bord établi par la secrétaire

M. et Mme EDMOND ETTINGUER Chambre Monsieur et Madame

Mme LAURE ETTINGUER Chambre de « Flora »

(Arrivée de Paris Vol AF vendredi 17h)

Mlle MARIE ETTINGUER Chambre d'« Ada »

(Arrivée par le même vol que Mme Laure)

Lady GAY WALLINGFORD Chambre pivoine

M. FRÉDÉRIC HOTTIN Chambre chinoise

M. ODON VIEL Chambre turquoise

M. LASZLO SCHWARTZ Chambre lilas

Cte et Comtesse HENRI DÉMAZURE

(Départ 17h pour le vol à destination de Florence)

Vicomtesse de MARIEN Annexe chambre pêche

Earl of STAFFORD (CHARLES RAMSBOTHAM) Annexe chambre
citron

M. et Mme JEAN-CLAUDE GIRAULT Annexe chambre corail

(Arrivée en voiture de location vers 17h)

M. ALVIN FISHBEIN Chambre jaune

(Arrivée 18h par leurs propres moyens avec M. et Mme Courtry)

M. et Mme NICOLAS COUNTRY Chambre de « Sacha »

Le vendredi, une sorte de tension industrielle s'échappait de la maison à la manière d'un bourdonnement de ruche. C'était le jour des fleurs. Et si notre maître d'hôtel n'avait pas été coincé dans une maison de repos, il aurait été tout à son affaire. Roberto, fleuriste de formation, revenait en effet du marché avec une camionnette remplie de fleurs de tailles, d'odeurs différentes suivant les pièces de la maison. Car il avait l'habitude de choisir des dahlias, des chardons, de la lavande, du cosmos ou des amaranthes pour la loggia ; des branches d'églantier, de mûre ou d'angélique pour l'entrée ; et de sélectionner des pois de senteur, des roses anciennes mélangées à de l'alchémille, des boules de neige ou des astrantias pour les centres de table. Quant aux bouquets des chambres, c'étaient plutôt des hortensias, des dahlias, des pavots ou des phalaenopsis. A peine avait-il déchargé la camionnette qu'il s'enfermait à côté de l'office, dans une pièce pourvue d'éviers en cuivre où il composait les bouquets pendant une bonne partie de la matinée avant de les répartir à travers la maison.

Mais le vendredi était aussi la journée des chassés-croisés entre invités sur le départ et nouveaux arrivants. En l'occurrence ce jour-là, les Démazure, en partance vers l'Italie, croisaient les Girault, habitués de la fin juillet. Bien élevés sans être pédants ou mondains, les Girault étaient considérés comme des invités de rêve par leurs amis qui les conviaient aux quatre coins de France tout au long de l'été. Jean-Claude était qualifié d'« exquis ». Un terme vague mais délicat, censé regrouper ses qualités. D'abord soigné, élégant, d'un chic anglais sans ostentation, il présentait bien. Et puis il restait judicieusement modeste et discret sur sa réussite dans les tissus d'ameublement. Enfin, *fair play* à la chasse, au tennis, au golf, comme aux cartes, il plaisait aux hommes autant qu'aux femmes, qu'il séduisait à coups de compliments enjôleurs. D'Astrid, en revanche, on disait qu'elle était brave, façon de glisser qu'elle était un peu province et tout à fait maladroite, capable de me dire par exemple : « Tu vois, Laure, toi et moi, on est pareilles : moches étant jeunes, on s'améliore en vieillissant. »

Mais elle aimait rendre service, avait le sens pratique, des adresses de magasins d'abat-jour et de l'influence dans les écoles les plus courues de la capitale. Et aucun de nous ne songeait à lui tenir rigueur de ses travers,

tant la bienveillance avec laquelle nous la traitions nous faisait chaud au cœur.

Vendredi, 18 heures

Les Girault doivent être là, nous sommes-nous dit, Marie et moi, en entendant les décibels d'enthousiasme qui s'échappaient de la loggia, tandis que nous sonnions à la porte de l'Agapanthe. Car l'ouverture de leur cadeau donnait lieu tous les ans au même rituel. « Est-ce que c'est ce que je crois, ce que j'espère ? » s'exclamait mon père devant un plateau en osier recouvert de papier cellophane, qu'il déchirait avec fébrilité pour vérifier qu'il s'agissait bel et bien de fruits confits. Puis il demandait au maître d'hôtel de lui apporter des couverts à dessert, dont il faisait miroiter le vermeil contre la chair des fruits, qu'il tranchait avec délice en comparant leur couleur aux ocres des Nabis et au vermillon des natures mortes de Chardin ou de Zurbarán.

— Bon, on y va ? dis-je à Marie d'une voix altérée par le trac de l'acrobate avant l'exécution de son numéro.

Force est d'admettre que ce week-end allait être déterminant pour notre avenir et que c'était à moi de jouer cette fois. Je le devais à Marie qui ne s'était pas encore remise de sa mésaventure amoureuse de la semaine précédente. Et je ne pourrais m'en prendre qu'à moi-même si je n'arrivais à rien, car j'étais celle qui avait choisi nos derniers invités, en tout cas Nicolas Courty, mon premier amour. Je lui parlais régulièrement au téléphone, bien que je ne l'aie pas revu depuis trois ans, lors de son installation à New York. Et il m'avait proposé Alvin Fishbein, une de ses relations professionnelles, lorsque je lui avais demandé son aide.

— Mais je ne sais pas s'il est ton genre.

— Aucune importance !

— Même si je ne le connais pas assez pour te garantir qu'il aime les femmes ?

— Pourquoi tu dis ça ?

— Son avion... Il est rose.

— Ah ! effectivement !

— Ecoute, tu veux un gars riche, célibataire et disponible le dernier week-end de juillet, tu ne peux pas faire la fine bouche, quand même ! D'autant que le rose de son avion s'explique certainement par le fait que c'est un fabricant de jouets...

— Tu as raison, il fera parfaitement l'affaire, avais-je conclu ce jour-là.

Car j'espérais que la vente de l'Agapanthe ne serait plus d'actualité au moment où je rencontrerais Alvin, qui me sortit complètement de l'esprit jusque-là.

— Allez, te framboise pas, va ! me dit Marie avant de me prendre par le bras en entonnant « foie de veau chez les Girault » que nous fredonnâmes ensemble en nous dirigeant vers la loggia.

Foie de veau chez les Girault

Quoi de plus rigolo

Que de prendre un porto

Le soir chez les Girault ?

Jean-Claude et ses bons mots

Sortis du Figaro,

C'était très comme il faut

Ce soir chez les Girault...

Entourés de Gay, Frédéric, Odon, Laszlo et des Girault, mes parents formaient un tableau que je reconnus aussitôt que j'entrais dans la pièce, car il était accroché dans le vestibule de ma mémoire, avec les paysages et les scènes d'intérieur de l'Agapanthe.

C'était un portrait de groupe.

Pourtant, comme tous les tableaux de cette galerie imaginaire, il était composé de la superposition de mes souvenirs, en l'occurrence ceux de mes parents et de leurs invités assis, année après année, dans la même pièce, sur le même canapé, autour du même service à thé. J'étais,

jusqu'alors, convaincue que la maison était le cadre, et parfois le sujet de ces images. Mais je compris soudain qu'elle en était surtout le support, comme la plaque de verre d'un « fixé sous verre », sur lequel elles étaient façonnées, et sans lequel elles n'existeraient pas. S'évanouiraient-elles avec la vente de l'Agapanthe ? me demandai-je, sous le coup d'une bouffée d'angoisse. Car je ne pouvais pas m'imaginer sans ces moments, ces repères qui donnaient à ma vie une permanence et une continuité dont dépendait mon équilibre. Aussi étais-je particulièrement attachée au caractère immuable de la maison, et très attentive à chaque détail susceptible de la changer.

OceanofPDF.com

Trop bien élevé, de Jean-Denis Bredin¹

... Bourgeoisie, affreuse bourgeoisie, chère bourgeoisie ! Du côté de ma mère, le bon goût régnait en maître. On aimait les beaux meubles, les livres rares, les grands écrivains, la musique, les jolies femmes : non par plaisir, mais par exigence de raffinement. Bien sûr la vertu, l'intelligence, la réussite sociale étaient prisées mais c'étaient des valeurs secondaires au regard des bonnes manières. Seuls comptaient les gens distingués, les occupations « élégantes ». Ni les choses ni les bêtes n'échappaient à cette sélection. Moi je n'osais faire venir mes petits camarades de peur qu'ils ne fussent mal jugés. L'argent servait de révélateur : cette famille prétendait en faire un usage distingué, tandis que d'autres, avec ladrerie ou ostentation, en faisaient un usage médiocre. Et c'était pour rester en toute circonstances « distinguées », que les grandes personnes, côté maternel, souriaient toujours, et, jusque dans les enterrements, dissimulaient la moindre émotion. Il était vulgaire de pleurer, banal de se plaindre, comme il était déplacé de rire franchement. De telle sorte que j'ai gardé le souvenir de visages impassibles, à peine éclairés d'un sourire glacé, et qui se confondent. Peu de gestes. Un ton de voix presque uniforme. Ni fantaisie ni désordre qui dérangerait cette harmonie. Tout était sacrifié à l'apparence. Je le savais. Et je souffrais, imaginant ce qui pouvait se passer quand ils refermaient la porte de leur chambre, qu'ils retiraient leurs masques, et que, lumières éteintes, ils se déshabillaient.

... Du côté de mon père, c'était la vertu qui comptait seule, le travail, la loyauté, le sérieux. Le raffinement était suspect : signe de légèreté, prétexte à dépenses et désordres. Cette bourgeoisie-là voulait ignorer qu'elle était riche, elle dépensait le strict nécessaire, détestait le luxe, sortait peu, et ne connaissait d'autre distraction que la famille et l'amitié. Les « gens bien », c'étaient ceux qui travaillaient beaucoup, menaient une vie régulière, et faisaient tout leur devoir. On s'ennuyait sans doute. Mais l'ennui était comme les meubles, comme les domestiques : on ne les voyait pas. Les raisons de vivre et de mourir étaient évidentes, éternelles. Si on se distrayait, on le faisait avec

mesure. Si on souffrait, c'était avec discrétion. La mort même ne provoquait pas de révolte : pourvu qu'elle fût digne.

... Ces deux bourgeoisies s'ignoraient, et sans doute se méprisaient. L'une prétendait incarner la vertu, l'autre l'élégance. Elles s'accusaient respectivement d'être étroite et ennuyeuse, ou légère et perversie. Elles ne voyaient pas comme elles étaient semblables, seulement attentives aux apparences, si méfiantes envers la vie !

¹ *Trop bien élevé*, de Jean-Denis Bredin, Grasset, 2007.

OceanofPDF.com

— Qu'est-ce que c'est que ces horreurs ! m'exclamai-je en désignant deux hauts cylindres de verre, de part et d'autre du canapé de la véranda, dans lesquels des fagots de lys, penchés à la façon d'un balai dans un placard, flottaient dans une eau trouble d'aquarium.

— Ah ! ne m'en parle pas, répondit ma mère. C'est le nouveau maître d'hôtel... Il trouve ça plus élégant que nos bouquets....

— Oh ! Mais il nous a fait la totale ! ironisa Marie en découvrant les vases carrés remplis de cactus et de morceaux de bois sombre fichés dans du gravier trônant sur les tables basses.

— Tu lui as dit quelque chose, j'espère ? lui demandai-je.

— Oui, mais le temps de passer une nouvelle commande... Il ne pourra changer les vases que lundi.

— Ma pauvre Flokie, ça te change de Roberto qui vaporise tes bouquets de collyre pour les yeux ! s'exclama Gay en donnant un morceau de cake à Popsicle.

— Du collyre sur les fleurs, mais pour quoi faire ? s'étonna Astrid Girault.

— Pour leur donner un air embué de rosée, voyons, chérie ! riposta Gay.

— Ça alors, je n'y aurais jamais pensé !

— D'ailleurs, ajouta ma mère, tant qu'on est dans les problèmes domestiques, figurez-vous que le chef marie sa fille demain, et qu'il nous a trouvé un remplaçant pour la journée.

Les Girault rebondirent en se lançant dans le récit de la maison qu'ils venaient d'acheter dans l'arrière-pays niçois. Et je les écoutai d'une oreille distraite, en observant les écureuils courir le long des pins parasols et en songeant nerveusement à l'arrivée imminente de mes invités. Je sursautai à la question de mon père :

— Alors, les filles, qui sont vos clients ?

— Eh bien ! Nicolas Courtry est le seul que je connais. Car il y a aussi sa femme Vanessa, et Alvin Fishbein, un de ses copains que je n'ai jamais rencontré, lui répondis-je.

— Tiens, quand on parle du loup ! dit Frédéric qui avait perçu le crissement du gravier de la cour.

Bientôt me parvint l'écho de l'échange entre mes invités et le maître d'hôtel qui leur indiquait leurs chambres. Aussi pensai-je avoir encore un peu de temps avant de les voir surgir dans la loggia. Au lieu de quoi, une créature sublime se matérialisa dans l'encadrement de la porte. Hypnotisé par sa beauté, Laszlo en versa son thé à côté de sa tasse, tandis que Frédéric s'exclamait :

— Tiens, Penélope Cruz ! Quelle bonne idée de l'avoir invitée !

Et c'est vrai que la jeune femme qui se tenait devant nous d'un air gêné lui ressemblait beaucoup. A ceci près qu'elle était encore plus belle que l'actrice espagnole.

— Je suis... la femme de Nicolas... Je cherche Laure, dit-elle avec un battement des cils.

— C'est moi, bonjour, Vanessa ! lui dis-je.

— Nicolas voudrait vous voir... Il est là-haut.

— Ah ! bon, alors j'y vais. Je vous laisse vous présenter.

Je grimpai les escaliers quatre à quatre jusqu'à l'entrée où je trouvais deux hommes, auxquels je n'eus pas le temps d'accorder un regard, et Nicolas qui, loin de s'adonner à nos effusions habituelles, m'entreprit aussitôt :

— Voilà, je t'explique : ton prétendant, qui – rassure-toi – ne parle pas un mot de français, ne se déplace nulle part sans son professeur de yoga. Mais ce que je viens de comprendre, c'est qu'il compte l'installer dans une chambre à côté de la sienne...

— Ce qui est, bien entendu, hors de question.

Nicolas semblait si contrarié que j'ajoutai :

— Mais on peut lui trouver une chambre d'hôtel dans le coin.

— On peut toujours essayer.

— Tu comprends, s'il avait prévenu, je ne te dis pas, mais là, il est gonflé quand même !

— Mais enfin, mets-toi à sa place ! Il était si étonné d’être invité que je lui ai dit que vous étiez des farfelus tout ce qu’il y a d’accueillant. Alors, pour lui expliquer maintenant que c’est trié sur le volet...

— Je vois...

— Oh ! Ecoute, j’ai fait ce que j’ai pu pour le faire venir, et ça a marché ! Alors je te préviens, ce n’est pas moi qui vais lui annoncer. Donc, tu te débrouilles comme tu veux, mais tu lui dis...

— C’est lequel ? lui demandai-je en jetant aux deux hommes un coup d’œil suffisant pour me laisser espérer qu’il s’agissait du grand type assez beau dans un genre ténébreux, et non celui qui avait le teint terreux et une queue-de-cheval.

— Le grand, répondit Nicolas à mon grand soulagement, avant de me présenter : *Laure, here is Alvin and Barry, also known as Anagan. Alvin, Anagan, let me introduce you to Laure, who is our hostess, and the dear friend I have told you about.*

Je leur adressai un large sourire avant de décrire la situation à Alvin, la maison exceptionnellement au complet et le charmant petit hôtel qui ne manquerait pas d’accueillir Anagan, que je confiai aux bons soins de Roland, le chauffeur. Mais j’eus beau négliger l’extrême contrariété que je suscitais chez mon prétendant, j’étais loin d’avoir réglé pour autant le problème de son gourou, devinai-je lorsque Nicolas m’expliqua qu’Anagan était non seulement le professeur de yoga et le guide spirituel d’Alvin, mais aussi son cuisinier.

— Son cuisinier ! ?

— Oui, je ne t’ai pas dit ? Ton prétendant est végétarien ou végétalien, je ne sais pas, car je ne fais pas vraiment la différence...

— De mieux en mieux ! m’exclamai-je, tout en escortant l’Américain jusqu’à sa chambre.

Puis comme Nicolas s’apprêtait à râler :

— Oui, je sais : je l’ai voulu, je l’ai eu, n’empêche...

Mais à peine entré dans la chambre jaune, Alvin m’interrompt pour me demander s’il était libre de déplacer la tête de son lit vers le nord,

sans quoi il ne pouvait pas dormir, avant d'ajouter, devant mon air étonné, que c'était une des règles d'or du feng shui.

— *Of course*, lui répondis-je.

— Je sens qu'on va s'amuser, me dit Nicolas en le regardant faire.

— Si seulement... lui répondis-je en lui confiant Alvin jusqu'à l'heure du dîner.

Car il me restait à trouver ma mère pour lui demander de loger le gourou, et de parler au chef pour qu'il accepte sa présence dans la cuisine.

— Au fond c'est un original, ton type, alors on peut bien lui passer ce qu'on passe à Charles, sous prétexte que c'est un lord anglais ! me répondit-elle avant de s'atteler à la recherche d'une chambre pour le yogi, et prier Roland de l'y installer.

Bref, elle se montra de si bonne composition que j'en fus d'abord décontenancée. Puis je compris qu'elle n'était critique qu'envers qui lui était familier. Or la façon de vivre d'Alvin était si éloignée de la sienne, qu'elle n'avait aucun point de comparaison à partir duquel le juger. Et je ne pus m'empêcher de noter, en la voyant adopter à son égard une attitude ouverte et bienveillante d'ethnologue, qu'elle semblait soulagée d'être relevée de ses fonctions d'arbitre des élégances par ce cas de force majeure.

— A ton avis, le yogi, on l'invite à table ? me demanda-t-elle.

— Mais non, puisqu'il sera dans la cuisine !

— Ah ! oui, suis-je bête ! Enfin ce soir, heureusement pour ton végétarien, il y a du soufflé.

La mer scintillait encore de reflets améthyste lorsqu'Alvin arriva à l'apéritif, vêtu d'une chemise indienne sans col au-dessus d'un pantalon lâche, resserré aux chevilles comme un pantalon de zouave. Son habillement me sembla constituer un manifeste dont il me restait à déterminer la nature. L'effet rendu par cette palette de beige et d'écru au service d'un exotisme subtil se voulait-il pakistanais, hippie, beatnik ? me demandai-je pour gagner du temps. Je ne voulais pas céder trop vite au réflexe de psychologue qui me poussait déjà à m'interroger sur les

rapports d'Alvin avec ses parents. Était-ce de la déformation professionnelle ?

Je ne pus m'empêcher de penser que son choix vestimentaire trahissait un besoin de se situer hors de la sphère familiale.

Puis je me raisonnai : Alvin n'était pas un de mes patients mais un prétendant, et je ferais mieux de m'appliquer à le regarder sous cet angle. Aussi constatai-je à nouveau qu'il était beau et sombre à la façon d'un Jeremy Irons, avant de le rhabiller mentalement pour déterminer s'il me plaisait : il était élancé, élégant, sans doute serait-il sublime en costume foncé. Mais Alvin me détourna de cette vision retouchée de lui-même en s'adressant à ma mère :

— L'Agapanthe fait face au nord-ouest, n'est-ce pas ? Savez-vous qu'avec un élément terre entre le bâtiment et la mer, dont l'énergie circule en direction de la maison, tout en étant retenue par les îles de Lérins, c'est l'emplacement idéal de l'ancre du dragon, comme Hong-Kong, où l'énergie qui entre dans la baie est gardée par le Peak Victoria.

Bien qu'abscons, le compliment d'Alvin me frappa moins que ses gestes. Car il ponctua son propos de l'index de sa main gauche en tordant en arrière chacun des doigts de sa main droite, paume en l'air, du plus petit au plus grand, en commençant par l'auriculaire, comme s'il cherchait à étoffer ou structurer son discours. C'est bien la peine de vouloir se démarquer de l'Américain moyen par ses vêtements et sa pratique du yoga et de la méditation ! me dis-je en constatant qu'Alvin en avait pourtant les comportements stéréotypés, comme cette manie d'énumérer tout et n'importe quoi avec ses doigts. Il ne manquerait plus qu'il lève les deux avant-bras et qu'il recourbe simultanément les index et majeurs de chaque main, en dessinant des guillemets imaginaires figurant les précautions rendues nécessaires par le *politically correct* pour s'exprimer sur les sujets qui fâchent !

En vérité, j'étais particulièrement agacée par la gestuelle américaine qui s'était répandue dans le monde entier à travers ses séries télévisées. Aussi désastreuse que son *fast-food*, elle s'insinuait dans les replis les plus intimes de nos rituels en modifiant jusqu'à notre façon de nous passer le goupillon dans les enterrements. Car j'avais constaté qu'au lieu

de nous presser les uns derrière les autres jusqu'au cercueil comme naguère, nous nous arrêtions tous dorénavant à quelques mètres du cercueil, dans une posture de patiente docilité de citoyen modèle, qu'il nous fallait désormais adopter partout, du bureau de poste à la douane en passant par l'entrée des restaurants, pour enjamber une à une les marques au sol imaginaires. Ce qui était en l'occurrence tout à fait incommode, car celui qui se trouvait isolé près du cercueil devait revenir sur ses pas pour tendre le goupillon aux autres fidèles endeuillés et rallongeait d'autant leur temps d'attente.

Pourtant, en raison de la légèreté avec laquelle j'avais recruté mon prétendant, j'aurais pu tomber plus mal, parce qu'il semblait s'appliquer à se montrer courtois avec ma mère.

— Laure m'a dit que vous habitez New York ?

— Oui, une partie de l'année, puisque je vis aussi en Californie.

Ma mère hésita à poursuivre, car sa connaissance du périmètre élégant de la ville risquait de ne lui être d'aucune utilité pour la suite de sa conversation avec ce hippie. Et il était hors de question qu'elle se couvre de ridicule en essayant de savoir s'ils avaient des relations en commun, sous prétexte qu'elle connaissait plein de gens dans la ville. Mais elle ne put s'empêcher de lui demander :

— Et où dans New York ?

— Fifth Avenue, au 998.

— Non ! fit ma mère qui n'en revenait pas.

Car elle connaissait sur le bout des doigts la nomenclature des immeubles prestigieux de l'Upper East Side. Elle les appelait par leurs noms en ne considérant que les immeubles construits avant la Deuxième Guerre mondiale, pour n'en retenir que quelques-uns, comme le 720, le 740 ou le 778 Park Avenue ou le 810, 820, 830, 834, et le 960 sur la 5^e Avenue. Sans oublier le 998, qui occupait tout le bloc et qui avait encore des appartements dotés de salles de bal pourvues de colonnes et de quatorze chambres de personnel. Tous ces buildings avaient en effet en commun d'appartenir à un comité tout-puissant de copropriétaires, qui rendait le fait d'y acheter un appartement aussi difficile que d'entrer au Jockey Club.

Mais Alvin n'en resta pas là et il lui parla de sa maison à Rhinebeck, sur l'Hudson River, qui comprenait un gigantesque bâtiment principal, ainsi qu'une annexe abritant un tennis couvert et une piscine couverte en marbre blanc.

— C'était la maison des X ? lui demanda ma mère.

— Oui, là où ils organisaient des « week-ends blancs » dans les années 1910.

— Qu'est-ce que c'est ? les interrompis-je pour prendre part à la conversation.

— Des week-ends avec de la cocaïne, me répondit ma mère avec un naturel désarmant.

Et je m'aperçus alors que je n'avais pas repensé à la toxicomanie de ma mère depuis le week-end précédent. Car j'avais été convaincue par Marie que son addiction à la cocaïne la tracassait moins que si elle s'était découvert un penchant pour les sucreries. Et il fallait reconnaître qu'elle était aussi belle et sereine que jamais.

— Vous connaissez les Lachman ? reprit-elle, encouragée par les gages d'élégance qu'Alvin venait de lui donner.

— Non, je ne vois pas qui c'est...

— Mais si, c'est le L de Revlon, il y avait Charles Revson, et Charlie Lachman...

Je crus voir Alvin tiquer devant le bol de cacahouètes dans lequel chacun d'entre nous plongeait allègrement les doigts avant de les porter à sa bouche. Et, à en juger par sa moue de dégoût, l'hygiène lui tenait visiblement très à cœur. Mais je n'eus pas le temps de tirer toutes les conséquences de sa réaction, car Nicolas et Vanessa firent leur entrée sur la terrasse.

Nicolas était un habitué de l'Agapanthe lorsque nous étions ensemble. Aussi, informée des habitudes vestimentaires de la maison, sa femme s'en était-elle donné à cœur joie. Ce qui n'était pas peu dire puisqu'elle avait l'habitude, en vivant à New York, de s'habiller en tenue de gala pour un petit dîner au bistrot.

Elle effectua son entrée dans une robe *baby doll* très courte en organza rouge avec des chaussures mordorées toutes en lanières qui rajoutaient une quinzaine de centimètres à ses jambes déjà interminables. Et le mélange de sa robe faussement innocente et de ses chaussures affolantes provoqua un silence éloquent sur l'assemblée. A moins que tout simplement, ce ne fût sa beauté. Car la beauté est chose étrange qui suscite moins souvent du désir que de la stupeur et de la fascination. Et Vanessa semblait avoir l'habitude de voir sa beauté figer les hommes de timidité et les femmes de complexes, lorsqu'elle ne provoquait pas un éblouissement tel qu'il empêchait ses interlocuteurs de l'écouter ou même de l'entendre.

Et j'imaginai la frustration qui devait être la sienne en pensant à celle de mon fils, à la fois heureux et furieux que je l'aime trop pour l'aimer correctement, lorsque j'avais du mal à l'écouter, tant j'étais submergée par la joie de le voir, de l'avoir en face de moi, si beau, et en si bonne santé.

Fallait-il que Vanessa eût une vraie personnalité pour avoir envie de crever l'écran de beauté qui la cachait en nous éblouissant ! me dis-je en la voyant prendre les devants pour qu'on lui adresse la parole et nous encourager à reprendre notre *small talk*. Mais la pauvre ne parvint pas à détourner notre attention de sa beauté. Pire encore, Odon en fit un sujet de conversation :

— Etes-vous d'accord avec Allison Lurie qui dit que la beauté, loin de provoquer le désir, suscite surtout l'amour ?

C'en était trop pour Vanessa qui rougit et balbutia. Nicolas vint à son secours en disant :

— Je vous le confirme, mon cher Odon, parce que je suis fou amoureux de ma femme. Alvin vous a-t-il raconté qu'il est le champion des *air rights*¹ ?

— Madame est servie ! beugla le maître d'hôtel.

— Des *air rights* ? Qu'est-ce que c'est ? Vous allez nous raconter ça à table, dit ma mère en se levant.

¹ *New York Times*, 5 mars 2006, « Selling the Air Above ».

OceanofPDF.com

Dîner du vendredi 28 juillet, 15 personnes

HOMMES FEMMES

Edmond Ettinguer Flokie Ettinguer

Frédéric Hottin Laure Ettinguer

Odon Viel Marie Ettinguer

Jean-Claude Girault Astrid Girault

Laszlo Schwartz Gay Wallingford

Charles Ramsbotham Georgina de Marien

Nicolas Courty Vanessa Courty

Alvin Fishbein

PLACES À TABLE D'EDMOND PLACES À TABLE DE FLOKIE

Gay Laszlo Frédéric

Odon Marie Laure Georgina

Charles Nicolas Alvin Jean-Claude

Vanessa Astrid Flokie

Edmond

MENU

Soufflé Mornay

Sole Murat

Salade et fromages

Mille-feuille aux framboises

Le dîner débuta dans l'incompréhension générale. Alvin nous prit pour des fous lorsqu'il constata notre réaction devant les tables de la salle à manger. Le maître d'hôtel les avait décorées de ses désastreuses compositions florales, et avait jugé bon d'y disposer des bouteilles d'eau minérales en plastique pour éviter d'avoir à nous servir de nos carafes en argent. Car si l'Américain était prêt à s'insurger contre le plastique des bouteilles, à ses yeux moins choquantes sur le plan esthétique qu'écologique, il trouvait aux vases de cactus et de bois calcinés un genre *new age* version Sedona, Arizona, plutôt réussi. Et puis surtout il ne comprenait pas pourquoi notre conversation animée se déroulait pour l'essentiel dans la clandestinité, dès que les maîtres d'hôtel quittaient la pièce à la façon des messes basses en cours dans les dortoirs des pensionnats, dont le volume varie en fonction des rondes des surveillants.

De son côté, ma mère eut du mal à ne pas se formaliser de l'inquiétude d'Alvin à l'énoncé du menu. Car l'Américain, qui avait visiblement décidé de manger ce qui lui était proposé sans faire d'histoire, ne put finalement s'y résoudre : « Est-ce que les œufs sont bio ? »

Jugeant sa question absurde, puisque bio ou non, le chef achetait toujours les meilleurs produits du marché, ma mère bluffa sans sourciller : « Tout à fait. »

Mais elle faillit perdre patience lorsque Alvin lui demanda s'il pouvait avoir une omelette de blancs d'œufs, au lieu de l'admirable soufflé aux œufs mollets qui allait nous être servi et qui arrachait des cris d'admiration aux plus difficiles de nos invités tant il constituait une extraordinaire prouesse culinaire. Puis, se raccrochant à l'ouverture d'esprit initiale avec laquelle elle l'avait accueilli, elle décida de passer outre : « Rien de plus facile ! »

— Alors, ces *air rights* ? lança Laszlo pour détendre l'atmosphère.

Alvin lui expliqua alors qu'après avoir fait fortune dans les jouets, il s'était lancé dans l'immobilier et qu'il faisait notamment commerce de l'air au-dessus des immeubles de New York.

— Je ne comprends pas. Qui cela peut-il intéresser ?

— Eh bien, les promoteurs désireux d'édifier des immeubles plus élevés que la limite prévue par le plan d'occupation des sols. Car il leur

suffit d'acheter l'air au-dessus des immeubles adjacents pour avoir le droit de construire des étages supplémentaires.

— Vous voulez dire que plus les immeubles voisins sont bas, si ce sont des petites maisons par exemple, plus ils ont d'air à vendre, et plus le promoteur peut construire en hauteur ?

— Tout à fait.

— C'est inouï, et combien ça coûte ? demanda Laszlo.

— Entre 213 et 430 dollars le pied carré, soit 50 à 60 % du prix de vente d'un terrain.

Frédéric rebondit :

— Mais c'est une mine sur le plan romanesque, votre truc ! Car j'imagine que, s'ils ont le choix entre plusieurs propriétés adjacentes dont ils peuvent acheter les droits d'air, les promoteurs doivent monter les voisins les uns contre les autres pour les obliger à accepter leur offre sans négociation.

— Oui, reprit Alvin, à moins qu'à l'inverse le vendeur ne se retrouve en situation de force en étant la clef de tout le montage d'un promoteur qui souhaite acheter non seulement ses droits d'air, mais aussi les droits d'air de son voisin et ceux de la propriété adjacente, et ainsi de suite.

— Ah ! parce que ça peut continuer comme ça à l'infini ?

— Non, seulement dans le cadre d'un même pâté de maisons.

— Fascinant !

— Oh chic, des filets de soles Murat, j'adore ça ! s'exclama Jean-Claude en se servant abondamment de pommes de terre et d'artichauts.

— Vous mangez comme ça tous les jours ? demanda alors Alvin sur le ton mi-surpris, mi-indigné du citoyen américain devant un individu en train de jeter quelque chose par terre ou de resquiller dans une file d'attente.

— Oui, pourquoi ? répondit ma mère interloquée.

— Mais c'est si riche, je ne sais pas comment vous faites...

S'ensuivit un décompte minutieux des calories de notre menu, suivi d'un prêche diététique sur le poids de forme où il était question de

protéines, de lipides et de glucides, de régime végétarien, d'oméga 3, d'huile de poisson, de bourrache et d'argan, de graines de lin et de suppléments de fer en pilules ou, mieux encore en liquide pour éviter la constipation, qui nous mena jusqu'à la salade et au fromage.

Je vis ma mère se pencher à l'oreille de Jean-Claude, pour fustiger ce charabia de chimiste qui ne voulait rien dire :

— Riche, Riche ! Et puis d'abord, on mange du poulet, du poisson ou des pâtes, pas des protéines ou des hydrates de carbone, qu'est-ce que cela veut dire !

Bref, ma mère était sur le point d'exploser tandis que le reste de la table sombrait dans l'ennui du paroissien pendant le sermon du dimanche. Et comme il était plus facile et plus poli de le faire changer de sujet plutôt que de le faire taire :

— Alvin, j'ai peur que vous ne prêchiez dans le désert, alors parlez-nous plutôt de yoga, lui dis-je.

Mais nous comprîmes qu'il allait de nouveau se montrer pontifiant et ennuyeux lorsqu'il reprit :

— Les deux sont liés, car la digestion requiert une énergie incompatible...

Et nous avons eu droit à un cours sur le yoga Jivamukti pendant que Marcel faisait le service du mille-feuille aux framboises :

— Né en Inde il y a cinq mille ans, le « yoga » veut dire union en sanscrit. Son but, c'est d'atteindre la compréhension de l'interdépendance de toutes les formes de vie...

Désormais trop abattus pour avoir envie de réagir, nous le relançâmes de temps en temps pour pouvoir manger notre dessert tranquillement :

— Oui, mais le Jivamukti ?

— Il a été créé en 1984 aux Etats-Unis. Et il a fait passer le yoga en Amérique d'une pratique confidentielle réservée à quelques initiés à une discipline pratiquée par seize millions d'Américains.

Je notai qu'Alvin, joignant le geste à la parole, tordait à nouveau les doigts de sa main droite à l'aide de son index gauche, mais à bon escient cette fois, tant son énumération s'apparentait à une litanie.

— ... La définition du yoga Jivamukti, c'est la libération par la vie, c'est-à-dire une façon d'être au monde... Réservé à ceux qui cherchent à fournir un effort physique intense, il a des adeptes tels que Sting, Christy Turlington, Donna Karan ou Gwyneth Paltrow...

— Mais ça consiste en quoi exactement ? lui demandai-je.

— Il y a cinq piliers de l'enseignement Jivamukti...

Mais au lieu de l'écouter, je guettaï le moment où Alvin reprendrait le mouvement de ses doigts, qu'il s'empressa d'effectuer en poursuivant :

— ... Le premier, la non-violence, ou Ahimsa, pourrait se traduire par le précepte : reconnaissez-vous dans les autres, les humains comme les animaux. Le deuxième, la dévotion, ou Bhakti, prescrit de faire offrande de tout ce que l'on vit à une entité plus élevée que soi. Le troisième, la méditation ou Dhyana...

— Voilà qui est beaucoup plus clair, ironisa Frédéric à l'issue de l'exposé d'Alvin, tandis que nous demeurions sans voix.

Nous allions sortir de table, terrassés par la vertu d'Alvin et son galimatias, quand le maître d'hôtel vint me prévenir que mon fils Félix était au téléphone.

Avait-il calculé son coup pour me joindre juste après le dîner ? Toujours est-il que je m'enfermai pour lui parler dans une sorte de cabine téléphonique aux allures de confessionnal qui se trouvait à côté du salon, où il fallait s'asseoir à tâtons sur la banquette reliée au plafonnier pour allumer la lumière.

— Je n'arrive pas à dormir, tu crois que c'est grave ?

Un instant tentée de prendre sa question à la légère, je finis par comprendre que mon fils était réellement inquiet. Car mon imbécile d'ex-mari avait réussi à le terroriser en lui prédisant le pire s'il ne « faisait pas ses huit heures de sommeil ».

— Mais qu'est-ce qui va se passer si je dors moins ? Et si je dors plus ?

Je tentai de le calmer, mais la spirale d'angoisse le faisait compter :

— Tu comprends, il est 11 heures, et la jeune fille au pair va me réveiller à 8 heures, alors si je ne dors pas dans une heure, je n'arriverai

pas....

J'eus beaucoup de mal à l'arrêter. Il est vrai que la colère qui montait en moi ne me mettait pas dans les dispositions les plus favorables pour rassurer Félix. Car ce qui m'enrageait n'était pas que son père veuille, le soir venu, avoir la paix avec sa nouvelle copine, ce qui était légitime, mais qu'il travestisse, comme d'habitude, ses envies et ses besoins en principe éducatif. Pourquoi emmerder ainsi un enfant en vacances ? Il aurait dit à Félix : « J'ai envie d'être tranquille, alors tu restes dans ta chambre, où tu n'as qu'à lire, ou jouer jusqu'à ce que tu aies sommeil », Félix serait déjà endormi au lieu de me téléphoner, et de développer un problème de sommeil dont j'allais sans doute mettre au moins six mois à le débarrasser ! Néanmoins je parvins à l'apaiser tant bien que mal. Je l'espérais en tout cas. Car je ne pouvais pas mieux faire à distance.

Puis je regagnai le salon, où je m'assis à côté de mon père avec le vague espoir qu'il me réconforterait. Mais il ne me laissa pas le temps de parler, et il entreprit de me raconter combien il s'était amusé à côté de Vanessa pendant le dîner.

— Elle est à perdre la tête, me dit-il, énamouré. Elle m'a raconté que, jusqu'à sa rencontre avec Nicolas, elle n'était attirée que par les types sentencieux. Incroyable, non, que la solennité lui fasse un tel effet !

Etaient-ce les yeux de merlan frit de mon père ? L'attention qu'il accordait à la beauté de l'étrangère plutôt qu'à ses filles ? Toujours est-il que je me surpris à exploser :

— Eh bien, je peux t'assurer qu'Alvin se prend assez au sérieux pour être son type d'homme ! Heureusement, Nicolas n'a aucun souci à se faire. D'abord parce que Vanessa a l'air folle de lui, et puis parce que je suis décidée à vamper Alvin pour qu'il m'épouse et qu'il rachète l'Agapanthe, puisque tu l'as mise en vente sans même nous demander notre avis....

Interloqué, mon père me regarda pendant un instant. Mais il fit comme s'il m'avait mal comprise ou mal entendue. Et au lieu de me faire répéter, ou de réagir à sa façon, il se retourna sans un mot vers ma mère, horrifiée par le nouvel impair du maître d'hôtel, qui avait disposé sur la table basse

des sachets de tisanes de toutes les couleurs, tels des magazines dans les salles d'attente.

Je réprimai mes larmes, tandis que ma mère s'exclamait :

— Des tisanes en sachet, quelle horreur !

— Et en éventail, s'il vous plaît ! ajouta Astrid, pour montrer qu'elle aussi jugeait cela du plus mauvais effet.

Alvin demanda à la cantonade si quelqu'un pouvait lui communiquer le numéro de téléphone de la maison car son BlackBerry ne semblait pas capter de réseau et il attendait des coups de fil.

Charles lui répondit :

— Mon pauvre ami, la technologie de l'Agapanthe en est restée aux années folles ! Cela ne sert à rien que je vous donne le numéro de la maison, car le vieux standard téléphonique sonne dans le vide, ou dans la cabine à côté du salon, où décrocher le combiné posé sur la coiffeuse juponnée devant un miroir piqueté constitue surtout un voyage dans le temps !

— Mais alors comment font les autres ? Suis-je le seul à ne pas avoir de réseau...

— Certains d'entre nous s'y sont résignés, et ils ont même fini par apprécier ce calme de retraite, tandis que les autres, dont je fais partie, rôdent comme des âmes en peine autour de la grille d'entrée où ça passe un peu mieux... Mais cela dépend des chambres. Vous êtes dans laquelle ?

— La jaune.

— Le veinard ! Parce qu'en vous postant près de la fenêtre, vous devriez capter un réseau.

— Et Internet ?

— Là encore vous avez de la chance, c'est tout récent. Edmond et Flokie viennent de transformer une salle de bains en bureau équipé d'une prise internet. Mais je vous préviens, les places sont chères et nous sommes plusieurs à nous disputer la connexion.

L'irruption d'une libellule volant au-dessus du canapé détourna mon attention de Charles et d'Alvin que, de toute façon, j'avais fait semblant d'écouter. N'avais-je pas besoin de souffler ? Aussi laissai-je Alvin se tourner vers les Girault en grande conversation avec Georgina, Marie, Frédéric et Odon. Et bien décidée à rester triste et de mauvaise humeur, j'examinai mon père rose d'amour en train de parler à Vanessa et Nicolas qui, contre toute attente, sauvèrent ma soirée.

Ils firent en effet un tabac en nous racontant le jeu de rôle auquel ils s'adonnaient dans les stations de sports d'hiver. Car Nicolas aimait à y jouer au tyran domestique devant les skieurs, agglutinés dans la file d'attente d'un remonte-pente, qui constituaient un public idéal pour une représentation de son cru. Et il donnait pour cela ses skis à porter à Vanessa avec une tape sur les fesses en lui disant sur un ton bourru :

— Avance, bourrique ! Je paye, tu portes, c'est normal !

Et Vanessa de s'exécuter avec un air soumis, sous le regard horrifié des skieurs.

Puis Vanessa nous expliqua que la raison pour laquelle leur petit numéro, qui les faisait rire aux larmes, était si convaincant, c'est qu'elle était effectivement une femme soumise et son mari, un tyran.

— Ah bon ? s'exclamèrent simultanément Laszlo, Charles et mon père.

— A vous de juger, dit-elle en nous donnant l'exemple des études universitaires dans lesquelles elle s'était lancée sur le tard parce qu'elle se sentait bête et inculte de ne pas en avoir entrepris plus jeune, lorsqu'elle tentait une carrière de mannequin.

Interrompue par les protestations des hommes de l'assistance aux yeux embués d'attendrissement, Vanessa reprit :

— Mais le seul problème c'était Nicolas qui y était très opposé, en me disant que cette passion pour les études était louche, voire perverse.

— Non ! m'exclamai-je, en ironisant sur la bêtise des hommes avec une amertume mêlée d'arrogance à laquelle la réaction de mon père n'était pas étrangère.

— Si, mais le pire, tu vois, c'est qu'il avait raison : c'était pervers. J'aurais été jaloux à sa place, car je riais d'aise quand je partais à mes cours, même si je me désolais de le savoir éperdu d'ennui à son bureau. Alors, un jour, pour lui remonter le moral, je suis allée sur Madison Avenue et j'ai dépensé une fortune. Après quoi je suis rentrée à la maison, fourbue comme il se doit après une telle séance de shopping. Alors quand Nicolas a compté le nombre de paquets et constaté que je n'avais plus la force de lui faire le moindre câlin, il m'a supplié de reprendre mes études.

Chavirés par Vanessa, les hommes de l'assistance se tournèrent vers Nicolas pour comprendre comment il avait réussi à décrocher un tel gros lot. Mais ma mère leur avait coupé l'herbe sous le pied en l'attirant dans un aparté.

Nicolas est petit et plutôt laid. Mais il a du charme, de l'assurance, et il n'éprouve jamais le besoin de faire étalage de son succès.

— Qu'est-ce qu'il fait dans la vie, déjà ? me demanda mon père.

— Il a fait fortune dans Internet, mais ne me demande pas comment, je n'en sais rien.

Puis devant son air déçu, j'ajoutai :

— Ecoute, je sais qu'il est copain avec Vivi Nevo, un actionnaire important de Goldman Sachs, Time Warner et Yahoo, qu'il a rencontré Alvin par Vinod Khosla, un investisseur dans la technologie verte de la Silicon Valley, et qu'il travaille avec le trio de Google¹.

Alvin, qui nous avait rejoints, se mêla à notre conversation :

— Peut-être que leur nom ne vous dit rien, Edmond, mais Sergey Brin, Larry Page et Erin Schmidt ont entre 35 et 50 ans et ils payent 1,3 million de dollars par an à la NASA pour avoir le droit de garer leurs trois avions à Moffett Field, juste à côté du Googleplex de Mountain View en Californie. Ils disent que le but de leur société n'est pas de tout monétiser, mais de changer le monde. Et je trouve cela merveilleux car il faut mettre de l'esprit dans l'argent. L'argent, après tout, est aussi une énergie...

Pour une fois que j’entendais quelqu’un parler joliment d’argent ! Pour une fois qu’Alvin disait quelque chose d’intéressant ! me dis-je, en le regardant soudain sous un nouveau jour. Mais je n’eus pas le temps de creuser cette fugace bonne impression car il se leva :

— Je suis désolé de vous faire faux bond mais je suis un couche-tôt qui médite au lever du soleil. Bonne nuit, nous dit-il en lançant malgré lui un mouvement général en direction des chambres.

Aussi Marie et moi nous sommes-nous retrouvées avec Vanessa et Nicolas qui ne semblaient pas décidés à les imiter.

— Un Trivial Pursuit ? proposai-je sans conviction avant de faire tous mes efforts pour m’intéresser à une partie où triompha Nicolas, passionné d’histoire.

— Par qui Clovis a-t-il été couronné à Reims ?

— L’archevêque saint Rémi.

— Qui a découvert le Groenland en 982 ?

— Eric Lerouge.

Avec le décalage horaire, ils étaient partis pour la nuit et Marie semblait prête à leur tenir compagnie :

— Je ne tiens plus debout. Ça vous ferait une peine immense que j’aille me coucher ? leur demandai-je.

Samedi, 8 heures

Je me réveillai en sursaut le lendemain, et j’attendis 8 heures pour appeler Félix. Comment avait-il passé la nuit ? J’appris que son père, qui n’acceptait pas que son fils ait peur du noir, était venu dans sa chambre plu sieurs fois pour éteindre la lumière, que Félix rallumait aussitôt. Mon ex-mari jugeait sa peur ridicule. Sans doute jugeait-il aussi sa façon de faire éducative ! fulminai-je en songeant au sadisme de son attitude. Et je me rendis compte qu’il ne m’en faudrait pas beaucoup plus pour que je me mette à haïr cet homme que j’avais pourtant quitté sans ressentiment.

— Ne t’inquiète pas, on se retrouve après-demain, dis-je à mon fils.

Puis je raccrochai et je compris que je m'adressais à Félix autant qu'à moi-même. Et qu'il était temps que juillet se termine, pour que je le retrouve enfin. Car cela ne pouvait pas durer. Son père, décidément... Mais ma colère retomba dès que je me pris à imaginer nos retrouvailles.

Alors seulement, je repensai au dîner de la veille. Absorbé par Vanessa, mon père ne m'avait pas prêté la moindre attention. Et je ne pouvais en apparence pas compter sur lui pour parler franchement de la situation. Alors je n'avais pas de temps à perdre si je voulais changer le cours des choses avec une histoire d'amour. Et Alvin Fishbein n'était pas près de me tomber dans les bras avec la façon dont je l'avais accueilli et dévisagé. Certes, il m'avait paru caricatural, mais qui que ce soit pouvait-il trouver grâce à mes yeux ? J'étais critique, étroite d'esprit et sur la défensive. Et quel que fût le but recherché, je devais changer d'attitude. Je descendis à la plage.

Parvenue en haut des marches qui menaient à la mer, j'aperçus Alvin et son gourou assis face à face dans la position du lotus. Il y avait quelque chose d'étrange à ce rituel austère, oriental et spirituel sur cette plage qui était si française et si parfaitement dessinée pour le plaisir. Mais cette immobilité, cette concentration, cette prière solennelle et silencieuse forçait le respect et vous intimait de rester à distance. D'autant que je me voyais mal interrompre leur séance en les rejoignant comme si de rien n'était. L'idée d'espionner Alvin et Anagan depuis la plage du personnel s'imposa aussitôt. Il n'arrivait pas tous les jours que l'on puisse jouer au voyeur avec une totale bonne conscience sous prétexte de ne pas déranger. N'était-il pas de mon devoir de m'intéresser de plus près à Alvin ? Mon cœur se mit à battre plus vite.

J'entendis le yogi dire :

— On va faire un pranayama, le Nadi Shodana.

Avant de l'observer à l'abri d'un buisson tandis qu'il s'adonnait à un exercice de respiration alternée avec son pouce sur sa narine droite et son annulaire sur sa narine gauche.

— Passons au Sat Yam, ou purification du cœur, dit-il. Imagine une lumière dans le chakra du cœur. Tu vas la sentir grandir à chaque inspiration, et se reconcentrer vers le cœur à chaque expiration.

Maintenant, pendant 18 minutes tu ne penseras à rien. Si une pensée vient à toi, éloigne-la et reviens à rien...

Sans doute que la méditation n'avait rien de spectaculaire, me dis-je pour ne pas m'avouer à quel point j'étais déçue de la scène que j'avais sous les yeux et dont je me serais détournée aussitôt si elle n'avait pas été pimentée par mon voyeurisme.

Le yogi conclut la séance, les mains sur les yeux, en disant :

— Om Namah Shivaya, Om shanti shanti shanti, namaste.

Alvin lui répondit :

— Namaste.

Je me voyais mal surgir de mon fourré pour leur dire bonjour en feignant de ne pas les avoir vus, ou de les avoir admirés, ce qui était faux dans les deux cas. Aussi remontai-je vers la loggia où je trouvai les hommes de la maison qui attendaient Vanessa sous des prétextes divers. Craignaient-ils mes sarcasmes ? Toujours est-il qu'ils choisirent de me bombarder de questions en invoquant ma visite matinale de la plage pour prendre des nouvelles de la mer au bout de la pelouse, comme s'il s'était agi d'une parente alitée dans une clinique reculée : était-elle froide, sale, agitée, infestée de méduses ?

Le maître d'hôtel m'apporta mon petit déjeuner :

— Quelqu'un peut-il m'expliquer les *subprimes* ? demanda Gay à la lecture du *Financial Times*.

— Ecoute plutôt cet article du *Nice Morning*, l'interrompit Frédéric.

— Le quoi ? demanda Astrid

— Le *Nice Morning*. Le *Nice Matin*, quoi.

— Ah ! je n'avais pas compris.

— « Un baleineau perdu depuis une semaine au large des côtes azuréennes. Un rorqual orphelin a surgi au beau milieu du port d'Antibes, mais les sauveteurs n'ont pas eu le temps de mettre en place leur civière flottante que le baleineau s'était dirigé vers la plage de la Salis. On a cru l'apercevoir depuis, en baie de Cannes et à Théoule, et même à Saint-Tropez, confie le coordinateur des secours épuisé par ces vaines

recherches. Pourtant un avion avait été affrété pour repérer le bébé rorqual. L'œil aiguisé du pilote qui propose habituellement des excursions de *whale-watching* n'aura pas permis de le localiser. Il a en revanche repéré un banc de baleines adultes juste au sud de Cannes. Le baleineau les aurait-il rejoints ? Ce serait son seul espoir de survie, se prend-il à rêver, car même si l'on n'a jamais constaté de cas d'adoption chez les cétacés, il pourrait, avec eux, apprendre par mimétisme à plonger pour aller chercher de la nourriture. Et cela pourrait le sauver car il est presque en âge d'être sevré. Sa flore intestinale est prête² ... »

Sublime, les lèvres encore gonflées de sommeil, Vanessa fit une brève apparition avant de descendre à la plage.

— Et si on essayait d'apercevoir ce baleineau ? proposa Laszlo, qui entraîna tous les hommes à sa suite.

Mais parvenue à la plage avec Laszlo, mon père, Charles et Jean-Claude, je constatai que le yogi était parti à la cuisine, que Nicolas nageait dans la baie et que Vanessa et Alvin s'étaient isolés en tête à tête.

Cela ne nous empêcha pas de remarquer qu'ils avaient l'un et l'autre des corps admirables. Alvin avait les côtes saillantes et une musculature fine qui lui donnait des faux airs du saint Sébastien de Mantegna. Un corps discipliné par l'effort et les privations comme celui d'un danseur, qui me laissa cependant de marbre. Ce n'était pas le cas des hommes qui baissaient négligemment les pages de leur journal ou de leurs livres pour observer à la dérobée le corps doré, duveteux, longiligne mais néanmoins rebondi, de Vanessa. Elle faisait régulièrement du yoga. Aussi avait-elle entrepris Alvin sur le sujet. Et je m'approchai pour écouter leur conversation :

— Ton yogi, il a obtenu le Samadhi ? lui demanda-t-elle.

— Oui.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? intervins-je, après m'être approchée d'Alvin auprès duquel il fallait que je me place si je voulais avoir une chance d'engager une quelconque relation avec lui.

— Ça veut dire qu'il a atteint l'Illumination.

— Et concrètement ?

— Qu'il parvienne à un état étudié par des scientifiques : le yogi est éveillé, mais il met son cerveau en sommeil, provoquant les mêmes ondes que dans le sommeil profond.

— Et cela lui apporte quoi ?

— Il parvient par la méditation à entrer en liaison avec l'univers, à ne former qu'un avec l'univers. Car on fait partie de l'univers, mais l'univers est en nous, me dit Vanessa.

— Cela ouvre son troisième œil, qui s'appelle Ajna, et cela lui apporte la clairvoyance, ajouta Alvin.

— C'est-à-dire ? fis-je avec le sentiment désagréable de faire la mouche du coche.

— Il peut savoir à l'avance certaines choses ou recevoir des enseignements pendant ses séances de méditation, lors de flashes où il peut apprendre d'un coup la technique de la peinture ou de la photo.

— Et il est Souhami ? reprit Vanessa.

— Et c'est quoi ? lançai-je à bout de souffle.

— Un titre honorifique pour yogis.

Alvin et Vanessa parlaient une langue étrangère, me dis-je, gagnée par l'inconfortable et humiliante impression de ne pas les comprendre, comme lorsque j'étais enfant et que je ne saisisais rien du monde des adultes, ni les mots dans leur bouche ni le contexte dans lequel ils les employaient.

J'étais en terrain hostile, réduite à interpréter les signaux les plus divers, les sourires, les froncements de sourcils, et leurs postures pour en déduire si l'on évoluait dans le registre de la plaisanterie, de la gravité ou de la bienveillance. Et cette sensation d'exclusion était si pénible que je ne comprenais que trop bien la façon dont une personne, confrontée à une secte et à son vocabulaire, énigmatique, pouvait en devenir adepte uniquement par désir d'en percer le mystère, et de gravir les échelons d'une connaissance théorique conçue pour fonctionner comme un appât. Mais gentiment, précisément à la façon des membres d'une secte, Alvin et Vanessa me cueillirent en plein désarroi avant de m'expliquer :

— Ton corps est formé des cinq éléments qui sont dans l'univers, la terre, le feu, l'eau, l'air, l'espace. Or dans la médecine ayurvédique, il y a trois profils, le pita, le vata, le kapha. Chacun de nous a en soi les trois, mais avec des dominantes.

Alvin poussa même la délicatesse jusqu'à me prendre le pouls, ce qui me permit de constater que je ne vibrais en rien à son contact. Je poussai la mienne jusqu'à lui poser quelques questions supplémentaires, histoire de lui montrer que le sujet ne m'indifférait pas complètement.

Mais la vérité, c'est que si je respectais les aspirations spirituelles d'Alvin, son envie d'absolu et de pureté, je n'étais pas convaincue de son intelligence. Il me semblait surtout avoir besoin des règles de vie qu'il s'imposait pour se rassurer et se structurer. Et il ne me donnait pas l'impression d'être libre, mais emprisonné par des protocoles contraignants qui étaient loin de me tenter ou me séduire, et dont il faisait un énoncé pompeux et complaisant. En somme, il me faisait l'effet d'un disque rayé.

Il faut dire qu'autant j'estimais essentiel d'avoir pour but d'être quelqu'un de bien, d'avoir une éthique qui me tire vers le haut et me pousse à m'améliorer, me perfectionner dans tous les domaines, aussi bien pour moi que pour les autres, autant la religion, qui n'exigeait à mes yeux aucune créativité de ses fidèles passifs, obéissants, me paraissait s'adresser aux imbéciles. Abrutissante comme la télévision, la religion pouvait néanmoins servir de support à la réflexion au même titre que la philosophie et les autres sciences humaines. Je n'en restais pas moins convaincue par Jung que Dieu, ou le destin, n'était rien d'autre que notre inconscient.

Comment faire ? Alvin ne m'attirait ni physiquement ni moralement. Fallait-il laisser tomber l'idée de le séduire, et me résoudre à la mise en vente de l'Agapanthe ? De toute façon j'avais, depuis le début de cette histoire, du mal à concevoir l'avenir de la maison. J'éprouvais même, sans me l'avouer, un étrange malaise lorsque je m'y contraignais. J'en comprenais soudain la raison. Car y réfléchir consistait à envisager la vie sans mes parents, ce qui revenait tout de même à imaginer leur mort. Ce à quoi je n'étais ni prête, ni préparée.

Enfin, si je devais dresser un bilan de notre démarche, le moins que l'on puisse dire était qu'elle n'avait pas été concluante. Pire encore, Marie et moi étions, semble-t-il, incapables de vivre nos amours tout en restant complices. Car soit nous partagions le plaisir de rejeter ensemble un prétendant, tel le malheureux Jean-Michel Destret. Soit, engagées dans une démarche amoureuse, plus rien n'allait entre nous : Marie ne m'avait-elle pas heurtée lors de ma rencontre avec Rajiv, sans se rendre compte que j'étais attirée par lui ? Quant à moi, accablée de solitude lorsqu'elle s'éprenait de Béno, n'avais-je pas retrouvé ma joie de vivre dès que j'avais pu la consoler d'avoir le cœur brisé ? Bel exemple de connivence !

Je regagnai la maison pour buter contre ma mère qui me pria de jeter un coup d'œil à la cuisine pour voir comment se débrouillait le remplaçant du chef. La mission n'était pas évidente, et il fallait que je la remplisse l'air de rien.

J'entrai dans la cuisine juste avant que ne sonne la cloche qui annonçait les repas du personnel.

— Je suis venue voir si tout marchait bien, dis-je au cuisinier au teint bistre, éclairé d'yeux turquoise.

— Oui, je vous remercie.

— C'est quoi le menu ? lui demandai-je, tout en adressant un signe de tête à Anagan, que je repérai soudain dans une pièce attenante.

Le chef semblait si content de lui, en me présentant une feuille joliment calligraphiée, que j'évitai à la lecture de ne rien laisser paraître de mes sentiments :

Brouillade d'œufs sur son lit de tomates concassées

Symphonie de légumes en demi-deuil

Farandole de salades

Soupe de melon

Carpaccio de saumon

Fromages

Sorbet abricot, mangue et fruit de la passion

Mon Dieu ! Que tout ceci est inutilement sophistiqué ! me dis-je en imaginant déjà la tête de ma mère, devant ce menu grandiloquent.

— Et quel était le menu qu'on vous avait commandé ? fut ma question, qui me valut de recevoir de ses mains le livre de menus de la maison, sur lequel était inscrit :

Œufs brouillés aux truffes

Salade de fonds d'artichaut

Salade de bœuf aux cornichons

Melon, jambon et figues

Saumon froid sauce verte

Salade de tomates et haricots verts

Fromages

Sorbet abricot, mangue et fruit de la passion

Rien à voir, bien entendu ! me dis-je, en constatant, par exemple, qu'il avait promu la salade de fonds d'artichaut en une « symphonie de légumes en demi-deuil ».

— Et ça ressemble à quoi ? lui demandais-je en feignant l'enthousiasme.

Avant de découvrir que le cuisinier avait succombé aux mêmes vases carrés que le maître d'hôtel aux compositions florales. S'étaient-ils concertés pour les acheter en gros ? Le penser, mais l'avouer ? Je préfèrai examiner les couches alternées de purée d'artichaut et de tapenade qui les tapissaient.

— Alors, qu'est-ce que vous en dites ?

— Cela me fait penser aux colonnes de Buren, lui répondis-je, au lieu de lui faire remarquer que l'emploi culinaire du terme « demi-deuil » impliquait, à mes yeux, l'emploi de truffes, et non d'olives noires.

Mais je n'étais, heureusement, pas à court de métaphores diplomatiques, car je comparai ensuite ses œufs brouillés aux carottes de glace prélevées par les géologues sur les icebergs du Pôle Nord. Car il comptait les présenter au-dessus d'un lit de tomates concassées, dans des verrines de la taille d'un verre à vodka, au lieu de les disposer dans des tartelettes de pâte feuilletée, comme notre chef le faisait d'ordinaire. Puis, je passai en revue l'intégralité du menu, qu'il avait ainsi « revisité ». Et il semblait si fier d'avoir transformé le saumon en carpaccio, et le melon en soupe, et enjolivé la présentation des salades qu'il avait disposées dans des bols individuels, de tailles et de formes différentes, que je le félicitai avant de quitter la cuisine.

Au nom de quoi, après tout, aurais-je critiqué les efforts de ce jeune homme pour s'approprier un menu qui lui paraissait simplet ? Et je me demandai ce qui le rendait, néanmoins, plouc à mes yeux. Était-ce l'effort de présentation, d'ailleurs réussi, de cet Adonis ? Ou son désir d'innover, qui trahissait un mépris, ou une ignorance du passé et de la tradition ? Ou était-ce qu'en matière de nourriture comme de vêtement, point trop n'en fallait ? Et, de la même façon qu'il était vulgaire de surjouer l'élégance en étant *overdressed*, ou habillée de pied en cap dans un *total look* ostentatoire, qui trahissait un souci de paraître et une inquiétude sociale synonyme d'absence d'élégance naturelle, la nourriture ne devait être ni prétentieuse, ni tarabiscotée. Elle devait être simple dans sa présentation, comme dans son intitulé, avoir l'air d'être à peine sortie du four, et apparaître sans ostentation, telle la zibeline rasée de ma grand-mère.

Je repensai au chic simple et maîtrisé de Vanessa, à sa robe *baby doll* de la veille au soir portée sans bijoux, les cheveux défaits et même décoiffés, ainsi qu'à la tenue toute en *earth tones* d'Alvin, et je me dis que, malgré les apparences, leurs habits constituaient une prise de position non pas semblable, mais compatible et même voisine. Car, si les vêtements d'Alvin déclaraient son penchant écologiste, son choix de l'essentiel sur l'accessoire, de l'Orient contre l'Occident, de l'être contre le paraître, ils y parvenaient d'autant mieux qu'ils se démarquaient du commun, en l'occurrence du short, ou du jean de l'Américain moyen qui tenait avant tout à être à l'aise.

De même, l'élégance de Vanessa, à laquelle nous prétendions tous, illustrait un souci de raffinement qui constituait la partie visible d'un art de vivre, et impliquait le choix constant de l'esprit sur la matière, de l'art et la culture sur le matérialisme, et de la discrétion sur l'étalage. Mais il était, aussi, le résultat d'une volonté de se démarquer des classes moyennes, qui se livraient à une recherche inquiète de style, dans une débauche consumériste de mode, griffée et accessoirisée.

Je vérifiai cette exigence de sobriété et de détachement dans la réaction de ma mère, lorsque je lui rapportai les modifications que le jeune cuistot avait apportées au menu, et notamment les récipients en tout genre, auxquels il avait eu recours pour le « moderniser », car elle me dit simplement :

— C'est la fable du *Renard et la Cigogne*, ce que tu me racontes. Mais que veux-tu qu'on y fasse ?

¹ *Vanity Fair*, « The New Establishment 2008 », octobre 2008.

² *Nice Matin*.

Déjeuner du samedi 29 juillet

MENU

Brouillade d'œufs sur son lit de tomates concassées

Symphonie de légumes en demi-deuil

Farandole de salades

Soupe de melon

Carpaccio de saumon

Fromages

Sorbet abricot, mangue et fruit de la passion

MENU D'ALVIN

Kale au gomasio

Nouilles de sésame sans gluten

Tomates farcies

Côtes de blettes avec tranches de tofu grillé

Tourte au chou romanesco

Miroir aux fraises

Mais le menu n'était pas la seule chose qui avait changé à l'Agapanthe, constatai-je en repérant un ministre en exercice et un présentateur du JT de 20 heures parmi les invités du déjeuner.

— On aura tout vu ! murmurai-je à Marie, qui compatissait.

Ma mère essaya, néanmoins, d'éviter le journaliste. Mais celui-ci, décidé à la conquérir, allait vaincre ses résistances par la promesse de prononcer le mot « agapanthe » au journal télévisé, le soir même.

— Surtout qu’il y a toujours autant de « faiseurs » dans leur sillage, me répondit ma sœur.

C’est de la sorte que Marie et moi désignons les courtisans. Ils ne se gênaient pas, quand nous étions enfants, pour nous bousculer afin d’approcher les gens, à leurs yeux, importants. Rien d’étonnant à cela, puisque nous ne leur étions d’aucune utilité. Pourtant, il nous semblait curieux qu’ils ne mettent pas non plus les formes avec les conjoints et les collaborateurs de ceux qu’ils assiégeaient, invariablement relégués dans un coin de salon où nous jugions de notre devoir de leur tenir compagnie.

Leur œuvre de flatteurs ne consistait-il pas à les séduire aussi ? A moins de s’imaginer que les gens de pouvoir ne parlaient pas à leurs proches, et que leurs employés ne monteraient jamais en grade.

Mais nous avons fini par comprendre qu’ils se fichaient de faire mauvaise impression du moment qu’ils atteignaient leur but : être vus en compagnie du personnage en question, être en mesure de le saluer familièrement s’ils venaient à le croiser de nouveau, lui extorquer une faveur ou obtenir son numéro de téléphone. Ils savaient que leur qualité de courtisans constituait leur principal atout, en signalant l’importance de celui qu’ils flattaient, à la manière d’un motard escortant un cortège officiel. Mieux encore, leur expérience ajoutait à leur séduction. Parce qu’ils détenaient, alors, une parcelle du lustre, de l’éclat de tous ceux dont ils avaient été les faire-valoir, et dont le prestige valait parfois bien des lettres de noblesse. Aussi, n’avais-je jamais vu personne leur résister, pas même ceux qui avaient gardé à l’esprit leur mépris d’antan, trop heureux de voir leur réussite distinguée et reconnue pour ne pas vouloir oublier la grossièreté de leurs manières et de leurs tactiques.

Alvin me jugea cruelle lorsque je lui fis part de mon point de vue. J’étais *judgmental*, me dit-il. Et, dans sa bouche, ce n’était pas un compliment. En bon Américain respectueux du conformisme de l’heure, il confondait l’esprit critique, c’est-à-dire l’essence du jugement, avec l’esprit de critique. Aussi trouvait-il arrogant et déplacé d’exprimer la moindre opinion négative. Il me semblait, pourtant, que c’était précisément ce qu’il était en train de faire avec moi, et ce qu’il faisait depuis son arrivée, drapé dans une attitude oscillant entre blâme et

réserve. Ce que je jugeais bien plus lâche, désagréable et suffisant que d'exprimer une opinion.

Toujours est-il que, silencieuse, la désapprobation d'Alvin laissait la place à toutes les conjectures. Aussi se logea-t-elle dans mon esprit, et ne le quitta plus. Je la ressentis lors du fou rire qui me gagna à table avec Marie, Nicolas et Vanessa, lorsque celle-ci recycla ses connaissances du Trivial Pursuit de l'avant-veille pour répondre à son voisin, un barbon qui lui demandait ce qu'elle « lisait de beau en ce moment » :

— Une biographie d'Eric Lerouge.

— Qui est-ce ?

— Celui qui a découvert le Groenland.

— Ce doit être passionnant. C'est publié chez qui ?

— Un éditeur confidentiel, les Editions Saint-Rémi à Reims.

Puis je pris note du regard interloqué de l'Américain, lorsque Astrid interrogea Frédéric :

— Perla de Cambray ? Elle fait quoi dans la vie, déjà ?

— Des bêtises ! Que veux-tu qu'elle fasse, avec un nom pareil ?

Enfin, bien qu'Alvin n'ait rien dit de désobligeant sur l'Agapanthe, j'eus soudain la certitude qu'il n'en pensait pas moins, et qu'il détestait ce lieu encombré de gens, de meubles et de tableaux, où l'on se mettait sur son trente et un pour des repas indigestes et guindés, au cours desquels on jacassait à qui mieux mieux.

Néanmoins, je me forçai à discuter avec lui, sans doute pour m'empêcher de constater que c'était en pure perte. D'autant que je m'ennuyais, lorsqu'il me confia le pourcentage de protéines de soja contenues dans ses tomates farcies, et que j'eus mauvaise conscience quand il m'expliqua que j'étais en train de manger de la viande, c'est-à-dire le cadavre d'un être élevé en batterie. Mais je l'écoutais avec tant d'application que j'observai, avec ses yeux, les visages familiers de la maison, et que je vis soudain ce qu'ils avaient de laid et d'effrayant : les lèvres des uns, sèches et collées aux dents, telles les babines retroussées d'animaux sauvages ; celles mouillées et baveuses, dévoilant leurs muqueuses obscènes ; ou celles, encore plus répugnantes, à la

commissure desquelles s'accumulaient des sécrétions blanchâtres. Bref, Alvin était un rabat-joie, au contact duquel l'Agapanthe, qui me semblait avoir la légèreté sophistiquée d'un champ de course de Dufy et la gaieté d'un collage de Matisse, m'apparaissait soudain comme un nu de Lucian Freud ou un cri de Munch, l'horreur !

Me revint alors en mémoire la répulsion que m'inspiraient, dans mon enfance, certains invités transpirant, les pommettes en feu, sous l'effet du vin rosé, à l'issue du déjeuner, tandis que je rêvais de m'ébrouer, de courir et de plonger dans l'eau au lieu de faire la sieste, comme me l'imposait Nannie pour ne pas troubler ma digestion. Était-ce une façon de prendre ma revanche sur cette obligation du passé, ou le besoin de faire le point sur mes pitoyables démarches amoureuses ? Je m'éclipsai du déjeuner, à peine la dernière bouchée avalée, et piquai une tête dans la mer, où il me suffit de quelques brasses coulées pour conclure que toute cette histoire avec Alvin ne tenait pas debout. D'autant plus que Marie et moi n'étions même plus capables de retrouver notre complicité en le disqualifiant de concert.

Mais je n'eus pas le temps d'y réfléchir davantage. Car deux chiens de chasse, de taille moyenne, blancs au poil ras, costauds pour ne pas dire menaçants, venus de la propriété voisine, surgirent au pied du plongoir, où j'avais laissé mes vêtements, avant de disparaître en direction du jardin. Paralysée par la surprise, je fus d'abord soulagée d'être dans l'eau, et non sur la plage, où je me serais trouvée nez à nez avec eux. Puis je m'avisai qu'ils risquaient de s'en prendre aux invités, encore présents dans la loggia. Heureusement que Marie, Nicolas et Vanessa étaient partis visiter la villa Ephrussi ! me dis-je, en me hâtant de regagner la maison, où j'arrivai ruisselante et hors d'haleine.

J'y trouvai Gay, grise de frayeur, accroupie à côté d'Alvin, qui auscultait Popsicle.

— Il y a plus de peur que de mal, lui dit-il.

Les émotions suscitées par cet événement se succédèrent à un rythme si rapide que je ne démêlai pas tout de suite ce qui me choqua le plus, de la stupeur causée par l'apparition des chiens, à l'inquiétude de Gay pour son bichon maltais, ou le soulagement qui l'amena à me révéler par

inadvertance le numéro d'immatriculation au camp d'Auschwitz tatoué sur son avant-bras gauche. Toujours est-il qu'alerté par ses cris, un défilé ininterrompu de parents, d'invités et de domestiques accourut alors dans la loggia. Et, comme une lithographie nécessitant le passage de plusieurs couleurs, la réalité ne s'imprima dans mon esprit qu'une fois que je les eus renseignés les uns après les autres sur ce qui venait de se passer. Et encore. Puisqu'il me fallut décrypter leurs réactions, avant que ne m'effleure le danger éventuel que nous courions.

— Bon, alors, tout va bien. Tout est bien qui finit bien. Parfait, je vais pouvoir retourner faire la sieste ! déclara Georgina.

Cela faisait beaucoup de « bon » et de « bien » pour une si courte phrase : « A ferrure qui sonne, il manque un clou », me dis-je comme d'habitude en entendant quelqu'un se répéter ainsi. J'avais une foi absolue dans la véracité de cette expression. Au point que je n'avais pas besoin de me creuser longtemps si un de mes patients portait au pinacle la gentillesse et le dévouement de sa mère, ou qu'il vantait avec insistance la fidélité de son conjoint. Car il y avait toutes les chances pour que son conjoint le trompât sans vergogne, et que sa mère n'eut pas été à la hauteur pendant son enfance, voire qu'elle l'eût maltraité. De même que j'avais constaté qu'une personne proclamant sans cesse sa droiture, était le plus souvent malhonnête, celui qui se vantait de ses prouesses sexuelles, impuissant, et celui qui traitait tout un chacun de con, en proie à un sentiment d'infériorité.

— Il faut que j'aille reprendre mon service à l'office, annonça le nouveau maître d'hôtel qui fila sans demander son reste.

Et au cas où la conjonction de leurs réactions n'aurait pas suffi à me mettre la puce à l'oreille, Astrid mit les pieds dans le plat :

— Vous voulez dire que ces molosses rôdent encore, et qu'ils seraient capables de nous attaquer à tout moment ? Eh bien, vous faites comme vous voulez mais moi, je vais m'enfermer dans ma chambre !

— Voilà qui est piqué au coin du bon sens ! dit Jean-Claude, cherchant à excuser son épouse.

— Oui, les femmes, et les enfants d'abord ! s'exclama Frédéric, pour détendre l'atmosphère.

Charles, visiblement enchanté qu'il se passe enfin quelque chose d'excitant, tenta d'enrôler Laszlo dans la battue qu'il voulait organiser, tandis qu'Odon et ma mère se raidissaient d'héroïsme, afin de faire bonne figure, au lieu de se réfugier à l'intérieur comme ils en auraient eu envie. Quant à moi, j'étais sidérée, au sens propre du terme, par la précarité de notre bien-être à l'Agapanthe. Mais ce sauve-qui-peut ne dura pas. Car mon père revint de chez les Russes, où il s'était rendu dès qu'il avait compris la situation.

— Ce sont des dogues argentins. Ils sont retournés tranquillement chez eux après avoir semé la terreur dans tout le Cap !

— Tu as vu le propriétaire ? l'interrogea ma mère.

— Non, le gardien ne sait même pas qui c'est. Il n'a affaire qu'à un homme de confiance, auquel il a passé un coup de fil, et qui est d'accord pour que les chiens soient enfermés en attendant qu'une clôture soit posée autour de la propriété.

Il en résulta un tel soulagement, que le thé fut bientôt remplacé par quelques rasades de cognac destinées à nous remettre de nos émotions. Aussi étions-nous déjà passablement éméchés lorsque Marie, Nicolas et Vanessa revinrent du Cap Ferrat. Surtout Gay, qui entreprit de leur décrire la façon dont Alvin avait sauvé la vie de Popsicle en chassant les dogues argentins à coups de coussins.

— De coussins ? s'étonna Marie.

— Oui, fit Gay, en produisant un coussin déchiqueté comme une pièce à conviction avant de faire l'éloge du courage d'Alvin, qui fut traité comme un sauveteur jusqu'à l'heure du journal télévisé.

— Mais enfin, vous savez ce que disait Noël Coward : « La télévision est faite pour s'y montrer, pas pour la regarder ! » s'exclama Frédéric tandis que nous prenions place dans la bibliothèque pour voir si le présentateur du JT tiendrait parole en prononçant le mot « agapanthe » comme il l'avait promis à déjeuner.

— Oui, mais comme Coward n'était un idéal de distinction que pour les épicières anglaises des années 1950, on s'en fiche ! répliqua Gay à l'instant où commençaient à défiler sur l'écran les titres du journal.

— Je vous parie 5 contre 1 qu'il va le caser au début pour s'en débarrasser ! s'exclama Charles Ramsbotham.

— Et moi, cela m'étonnerait qu'il arrive à le placer à propos de politique sociale ou étrangère, dit Laszlo Schwartz.

— Oh, toi ! Je te sens passablement agacé de l'effet qu'il a fait à Flokie ! le taquina Gay.

Avions-nous déjà regardé la télévision tous ensemble ? me demandai-je en savourant cette atmosphère de potaches, décidée à ignorer Alvin, indigné qu'un journaliste sérieux puisse jouer ainsi avec l'information.

— Nos abeilles sont-elles victimes de maladie ou d'intoxication ? C'est la question que posent certains scientifiques, interrogés sur ce phénomène jugé très préoccupant par les apiculteurs et de nombreux écologues, économistes et experts en raison de l'importance économique et écologique de l'abeille en tant que pollinisatrice. En effet, s'il n'y a plus de d'abeille pour butiner nos agapanthes...

— Hourra ! avons-nous crié.

Puis ma mère, constatant l'état d'ébriété de Gay, dépêcha Marie à la cuisine pour dire que nous serions heureux de dîner plus tôt.

Dîner du samedi 29 juillet, 15 personnes

HOMMES FEMMES

Edmond Ettinguer Flokie Ettinguer

Frédéric Hottin Laure Ettinguer

Odon Viel Marie Ettinguer

Jean-Claude Girault Astrid Girault

Laszlo Schwartz Gay Wallingford

Charles Ramsbotham Georgina de Marien

Nicolas Courty Vanessa Courty

Alvin Fishbein

PLACES À TABLE D'EDMOND PLACES À TABLE DE FLOKIE

Alvin Laure Gay

Jean-Claude Odon Laszlo Frédéric

Georgina Vanessa Marie Astrid

Edmond Nicolas Charles

Flokie

MENU PRÉVU

Coquilles Saint-Jacques aux oignons sur son lit de mâche

Côtelettes de veau Pojarski

Salade et fromages

Profiterolles au chocolat

MENU REMANIÉ

Soupe d'huile d'olive à l'orange sanguine et aux olives vertes

Peau de poisson repassée

Caviar de melon

Quinoa glacé de foie gras de canard

Gambas au naturel

Bacon ibérique confit à l'araignée de mer façon cantonaise

Soupe fouettée d'huîtres au bacon fumé

Œufs d'asperges blanches

Gnocchis de pommes de terre sphériques en consommé

Pop-corn de fromage

Marshmallow de parmesan

Glace thaïe au citron vert

MENU VÉGÉTARIEN

Bouchées de tofu au sésame

Terrine d'avocat

Crème de choux-fleur

Tagliatelles aux asperges

Île flottante au chocolat

Ma mère était de si bonne humeur qu'elle s'était enfin résolue à placer Charles à sa droite, et qu'elle avait choyé mon père en l'asseyant entre Vanessa et Georgina. Et cela tombait bien car le menu, qui n'avait rien à voir avec ce qu'elle avait commandé, aurait pu la contrarier. Le chef, adepte de la cuisine d'avant-garde venue d'Espagne, avait en effet décidé de nous épater en nous servant dans des cuillers en porcelaine quelques échantillons de son savoir-faire, qui nous furent annoncés et expliqués solennellement par le maître d'hôtel, comme dans un restaurant gastronomique, ce qui était un obstacle à toute conversation. Aussi,

personne d'entre nous ne s'aventura davantage qu'à un vague « c'est intéressant ! ». Jusqu'à ce que Georgina lance :

— Ah ! Un bon poulet rôti avec des pommes de terre au four ! exclamation qui déclencha une avalanche de remarques passionnées.

— Et le gratin dauphinois ! Ou alors le gigot-purée ? Moi, je suis folle du bœuf bourguignon et des cuisses de grenouille. Et moi, c'est le pot-au-feu. Oh ! non, je préfère la blanquette de veau. Et la poule au pot ? Ne hurlez pas, moi, c'est l'andouillette ! Moi, le confit de canard, et le coq au vin. J'ai un faible pour le navarin d'agneau. Et les œufs en meurette ? Vous oubliez les œufs en meurette ! Oui mais dans ces conditions, parlons aussi du boudin aux pommes...

Jean-Claude tenta de nous mettre d'accord :

— Le paradoxe c'est que l'on ne trouve plus ces plats nulle part, sauf dans les restaurants fréquentés par les riches Américains, comme L'Ami Louis ou Le Voltaire, qui n'ont heureusement jamais changé de décor.

— A propos de riches Américains... ce sont souvent des mécènes, intervint Alvin.

— Oui, et ils sont si généreux que ça m'impressionne, dit mon père.

Odon ne se retint pas d'être encyclopédique :

— Savez-vous que, dans la tradition juive, donner, *tzédaka*, est une obligation qui doit représenter au moins 10 % des revenus. L'islam aussi rend la charité obligatoire avec le *zakat* qui correspond à 2,5 % des revenus et le *sadaqah*, le don volontaire pour les musulmans fortunés, moralement tenus de donner davantage. Quant aux chrétiens, ils sont censés donner 10 % de leurs revenus à l'Eglise, et aimer leur prochain, comme eux-mêmes¹.

A la rescousse, Alvin ajouta :

— Sans oublier les bouddhistes, qui croient que le don à autrui est un pas essentiel sur la voie de l'illumination.

Et Odon, d'enchaîner :

— Cela m'étonne que personne n'ait eu l'idée d'écrire une histoire des mécènes aux Etats-Unis depuis la guerre civile. Ils sont, dans leur genre,

très grecs, car dans la Grèce antique, les riches se réunissaient pour se répartir les dépenses culturelles et en soulager l'Etat.

De là, il dérivait sur la Bibliothèque Clark de Los Angeles, où William Andrews Clark avait commandé des plafonds, regorgeant de jeunes éphèbes nus sans que personne ne s'en émeuve. Ce qui amena mon père à évoquer la Fondation Singer-Polignac et ses plafonds saphiques, et la salle à manger du Sénat où l'on se retrouvait sous des imposants postérieurs, avant de s'étonner que personne ne réagisse davantage à l'érotisme fou des œuvres d'art, comme si le temps ou le registre artistique en avaient désamorcé l'effet sensuel.

Mais Alvin insista :

— Les bouddhistes enseignent que pratiquer la charité est essentiel. Car croyants ou non, nous vivons dans un monde interdépendant. Et notre survie dépend de notre prise de conscience du fait que notre humanité, à tous, est plus importante que nos différences.

Je ne saisisais pas où il voulait en venir, jusqu'à ce qu'il dise :

— Je m'occupe d'une fondation qui finance des opérations maritimes pour étudier les fonds marins, et des expéditions pour évaluer l'état de la planète. Mais elle crée aussi des maisons solaires, des programmes scolaires pour sensibiliser les écoliers aux problèmes écologiques...

Alors, je compris qu'Alvin n'était venu à l'Agapanthe que pour cela, pour nous « taper ». Il n'y avait rien d'étonnant à cela. Car, partout dans le monde, des fondations et des organismes établissaient des listes de mécènes virtuels pour les musées, les opéras, les jardins botaniques, les châteaux, les écoles, les universités et les hôpitaux, ou pour porter secours aux enfants démunis, aux mourants, aux victimes de la guerre, du sida, de la faim, de crimes sexuels, de maladies génétiques... Et ils réclamaient aux donateurs, déjà acquis à leur cause, de faire du prosélytisme, en rivalisant à leur tour d'inventivité pour recruter de nouveaux bienfaiteurs. Aussi, la course au riche était-elle une activité qui se développait de manière exponentielle. Et il fallait s'attendre à ce que toute nouvelle rencontre, entre personnes fortunées, se transforme en embuscade. Bref, le *charity business* était une réalité avec laquelle nous avions appris à compter. Cela n'empêchait pas mes parents, eux-même

généreux et discrets mécènes, de se laisser prendre parfois par surprise, comme lorsque je les voyais revenir un peu dépités d'un dîner, où ils s'étaient rendus avec plaisir, en disant : « En fait, ils voulaient juste nous taper. »

Étais-je, moi aussi, déçue de voir Alvin tirer parti d'une invitation chez de riches inconnus ? Sans doute. Bien que je ne l'eusse pas invité pour ses beaux yeux non plus. Or le moins que l'on puisse dire est que la sauvegarde de la planète était une cause plus légitime que ma course aux maris. Mais, au-delà de ça, j'étais gênée d'avoir mis mon père dans la situation d'être démarché à domicile, et par un de mes invités, pour une cause à laquelle il n'était pas particulièrement sensible. Aussi tentai-je de le sortir de ce mauvais pas :

— L'humanitaire, je n'y crois pas, lançai-je à la cantonade.

— Comment ça ? C'est absurde ! Qu'est-ce que tu veux dire par là ? réagit mon père.

— Eh bien, je ne crois pas à l'altruisme, à l'idée de générosité...

— Comment tu peux dire ça ! Alors, il faudrait baisser les bras ?

— ... A moins qu'on ne l'envisage sous l'angle de l'égoïsme...

— C'est-à-dire ?

— Eh bien, s'occuper des autres, d'une cause quelle qu'elle soit, c'est une bonne manière de se faire du bien, de donner un sens à sa vie, ou de soigner ses blessures. C'est une forme d'égoïsme, mais plus constructive que le shopping ou la drogue.

— Alors à ce compte-là, Bill Gates est un monstre d'égoïsme ! Parce qu'avec une fortune estimée à 50 milliards de dollars, il est devenu le premier donateur au monde, en dotant sa fondation de près de 30 milliards de dollars, qui proviennent exclusivement de ses propres deniers. Mais je ne sais pas si je qualifierais d'égoïste, un type décidé à distribuer au cours de sa vie 95 % de sa fortune pour venir en aide aux plus démunis.

— Tu as raison, capitulai-je.

Car mes remarques à contre-courant produisaient l'inverse de l'effet escompté :

— Parlons-en au salon, voulez-vous ? dit en effet mon père à Alvin en sortant de table.

La soirée s'étira en longueur. Et j'étais d'humeur morose, car l'échange avec mon père m'avait autant secouée que la révélation des arrière-pensées d'Alvin. J'observais Marie se faire enrôler par Georgina dans une partie de jeu de cartes, quand je me rendis compte que je n'avais pas vu ma sœur du week-end. S'était-elle mise en retrait pour me laisser les coudées franches avec l'Américain ? Ou m'avait-elle évitée, pour ne pas m'avouer à quel point elle jugeait mon plan stupide ? A moins que notre complicité ne se soit volatilisée ? C'était la première fois que je doutais ainsi de nous, et surtout de l'Agapanthe, qui avait jusqu'alors toujours si bien reconstitué notre connivence que j'avais fini par croire qu'elle en était la source.

— Viens dans ma chambre quand tu auras fini, dis-je à Marie avant d'aller me coucher.

Je ne voulais pas tirer, sans elle, les conclusions de l'échec de notre chasse aux prétendants, parce qu'il me semblait que réfléchir à l'avenir en son absence, c'était prendre le risque de le vivre sans elle. Mais j'étais à peine installée dans mon lit, que je sombrai dans un sommeil confinant à l'anesthésie générale. Et j'entendis à peine Marie entrebâiller ma porte, plus tard dans la nuit.

Le lendemain, réveillée aux aurores, je trouvai mes parents en tête à tête dans la loggia.

— On a un client pour la maison, m'annonça aussitôt mon père.

Etait-ce l'effet de la nouvelle, ou celui de la surprise causée par le fait de l'apprendre à ce moment-là ? Je me sentis dans la peau d'un marin, en haute mer, pris en traître par une vague scélérate.

— C'est qui ? demandai-je pour me distraire de mon émotion.

— Une sorte de club pour gens riches.

— Quoi ?

— Une société immobilière, organisée en club privé, qui achète des propriétés qu'elle entretient et qu'elle équipe en personnel pour le compte de ses clients, des gens riches, qui ne se contentent plus, semble-t-il, de posséder une maison au bord de la mer, par exemple. Ils veulent, aussi, un château en Angleterre, un appartement à New York, un pied-à-terre à Paris, un chalet à Gstaad, une île aux Seychelles, ainsi que des yachts et des avions privés...

Mais je ne le laissai pas finir :

— Enfin, pourquoi est-ce que vous vendez la maison, si vous n'avez pas de problème d'argent ?

— Mais parce que cela devient impossible de la garder. Cela ne rime plus à rien, ça coûte horriblement cher à entretenir, et plus encore, en impôts. Et puis, tu vois bien, tout a changé : on ne sait même plus qui sont nos voisins. Leurs chiens nous attaquent. Trouver du personnel devient impossible. Regarde le nouveau chef ! Rends-toi compte, c'est devenu si compliqué de gérer un tel monstre, que l'amateur, désormais, est une société !

Il avait raison. L'Agapanthe, telle que nous y vivions, était une bulle d'une époque révolue, que nous tentions de maintenir contre tout réalisme, de protéger du temps comme une digue devant l'océan, mais elle était vouée à disparaître.

— Mais alors, que ferez-vous pendant vos vacances ?

— On partira en croisière, ce qui m'enchant.

Peu à peu, les invités nous rejoignirent dans la loggia. A l'horizon, la mer se piquetait d'écume.

— Oh ! C'est affreux ! Vous avez vu ce qui s'est passé, nous dit Frédéric, avant de nous lire un article du *Nice Matin* : « Alors que les sauveteurs s'apprêtaient, hier, à approcher le bébé rorqual qui s'était échoué sur une plage de Fréjus, la foule des baigneurs, croyant bien faire, a empêché le sauvetage de l'animal en perdition...

— Les gens sont bêtes aussi, intervint Georgina.

— ... Au terme d'une folle journée, le mammifère marin s'est, en effet, échoué seul peu après 15 heures dans l'anse de la Galiote à Saint-

Aygulf, suivi par deux canots pneumatiques dans lesquels étaient embarqués des sapeurs-pompiers, Mike Ridell, le coordinateur des secours, et Véronique Vienet, la vétérinaire des sapeurs-pompiers des Alpes-Maritimes. Un site, a priori, idéal pour les sauveteurs qui pouvaient ainsi le maintenir à flot dans peu d'eau et laisser la vétérinaire le soigner et l'alimenter en attendant qu'arrive le filet flottant. C'était compter sans la bêtise humaine. Une femme a soudain hurlé : "Il faut le repousser", et des dizaines de personnes se sont approchées du baleineau pour le renvoyer au large. Complètement affolé, celui-ci a fui vers la digue, qu'il a heurtée. C'était un mouvement d'hystérie collective. L'un criait : "J'ai un morceau de peau", d'autres ont jeté à l'eau un policier, qui essayait de les empêcher d'aller sur la digue. "On est sous le choc", raconte Mike Ridell, écœuré...

— C'est impressionnant, quand même ! Les foules m'ont toujours flanqué la frousse ! déclara Jean-Claude.

— ... "C'était incontrôlable, on ne peut pas contenir une foule de plus de deux mille personnes. Il y aurait pu y avoir des blessés", ajoute Véronique Vienet, sonnée, autant par le coup de queue du bébé rorqual reçu sur la tête, que par l'attitude des vacanciers, qui ont cru bien faire, mais qui ont obtenu le contraire. Les chances de survie du baleineau, qui a repris le large, paniqué, sont maintenant infimes. "Il est affaibli, amaigri, rappelle la vétérinaire. Quand je l'ai vu, la première fois, il faisait entre sept et huit tonnes, il n'en fait plus que trois ou quatre." Les sauveteurs, dont trois sapeurs-pompiers blessés, car bousculés par la foule, en avaient gros sur le cœur : "On aurait dit des hooligans dans un match de foot. Tout le monde voulait y être, ramener son trophée." En voulant aider, les baigneurs ont, probablement, signé l'arrêt de mort de l'animal. »

Le départ de Nicolas, Vanessa et Alvin nous tint lieu d'activité pendant la matinée. Car il fallut leur faire du change, puisqu'ils n'avaient que des dollars et qu'ils souhaitent laisser des pourboires au personnel. Ce qui acheva de me persuader qu'ils étaient les seuls de mes invités à y avoir pensé et, donc, les seuls gentils et bien élevés. Puis, il fallut remettre la

main sur Anagan, parti nager dans la baie, et sur une robe de Vanessa, qui avait été placée par erreur dans le placard d'Astrid, et assister à leurs adieux à toute la maisonnée.

Après quoi, Marie et moi nous sommes retrouvées dans ma chambre, où nous avons décidé de tricher sur l'horaire de nos vols de retour auprès de nos parents, pour nous éclipser plus tôt de la maison, et déjeuner ensemble à l'Hôtel du Cap avant de prendre l'avion. Puis, leur ayant dit au revoir, nous avons fait un tour de l'Agapanthe. Tout était rentré dans l'ordre à la cuisine, où notre chef était de retour, et le menu, de nouveau à notre goût. Comme le reste de la maison, qui m'apparut immuable. Je songeai aux ruptures amoureuses, à la façon dont on fait l'amour avec une personne, sans avoir conscience qu'il s'agit de la dernière fois, car rien ne vient signaler comme ultime, donc solennel, ce moment, dont on a souvent du mal à retrouver le souvenir, lorsqu'on essaye de le reconstituer, avec le recul, après la séparation.

Frédéric vint me trouver avant mon départ.

Et je lui dis :

— Une idée idiote, ton truc des prétendants !

— Je ne partage pas cet avis, me dit-il. Tu connais l'histoire de la chèvre ? C'est l'histoire d'un type qui va voir son rabbin pour se plaindre : « J'habite un appartement d'une pièce avec ma femme et nos deux enfants, on n'a pas la place de se retourner, c'est épouvantable ! » Alors le rabbin lui dit : « Faites venir une chèvre, et revenez me voir dans un mois. » Le type revient un mois plus tard, et lui dit : « C'est bien simple, je viens de vivre un enfer ! Pourquoi diable m'avez-vous conseillé une chose pareille ? » Et le rabbin lui répond : « Eh bien, parce que lorsque vous allez vous débarrasser de cette chèvre, vous allez enfin profiter de ce que vous avez. »

— Tu veux dire que tu ne m'as suggéré ce plan que pour ça ? Pour que ce soit un fiasco qui me laisse le temps de m'habituer à l'idée de la vente de la maison ? Je n'arrive pas à y croire.

¹ *Donner, comment chacun de nous peut sauver le monde*, de Bill Clinton, Editions Odile Jacob.

En route vers Eden Roc

20 juillet 1987

J'ai dix ans. Un chemin rébarbatif, sans charme, goudronné comme une route de ville. Je dois prendre garde à ne pas tomber, ne pas me tordre la cheville ou m'écorcher car je suis maladroite et le chemin est plein de creux et de bosses.

De toute façon je ne sais pas lever le nez, rêver, m'évader de ce trajet qui me coûte, comme une punition. Je ne sais que rassembler mon courage pour l'endurer.

Mais, très vite, le figuier qui se courbe sur ma droite au-dessus du bitume et qui souffle son parfum enivrant me transporte dans un ailleurs frais, ombragé, paresseux. L'instant est trop court, la sensation trop neuve, déroutante, pour que je saisisse qu'il me suffirait de respirer ce parfum suave pour éprouver du bonheur. Je ne songe pas à m'arrêter, à profiter de ce moment. Personne ne m'y a autorisée, personne ne m'en a soufflé l'idée. Je ne connais que le devoir et je ne suis qu'au début de la route.

Alors je continue.

Il n'y a d'ombre nulle part, à part la bande étroite comme un couloir de l'ombre portée du muret derrière lequel se trouvent les pavillons modestes de nos voisins.

Un homme m'observe avec curiosité. Inquiète, mal à l'aise, je lui dis poliment bonjour pour ne pas avoir l'air fière. Le voisin ne me répond pas, ne sourit pas. Mais ce n'est pas grave.

Il faut vite s'éloigner. D'autant que j'ai peur du chien qui aboie derrière la grille de la maison. Je n'ose pas y jeter un coup d'œil, de peur de froisser cet homme, qu'il se sente jugé, épié, dévisagé comme il le fait pourtant avec moi.

Je hâte le pas. Le soleil se rue sur ma peau laquée de sueur. Je pourrais me râper le flanc à force de frôler le muret pour éviter la

morsure du soleil qui me pique comme le sel de la mer. Le chemin de l'impasse se transforme en route. Mais la bande sur laquelle je peux marcher s'amincit et je mets les pieds l'un devant l'autre comme un funambule, de peur de me faire emporter par les voitures qui filent le long de la route. Je goûte pourtant au sillage de fraîcheur et de vitesse qu'elles laissent derrière elles. Les voitures sont décapotables, acidulées.

Les passagers ont l'air heureux, souriant, cheveux au vent, prêts à goûter avec un plaisir inexplicable ce que je fais par devoir. La natation, le tennis que je dois pratiquer tous les jours pour devenir une jeune fille accomplie. Enfin, je suis arrivée.

La grille du palace, les marches du perron, le portier familial et enfin la pente vers la mer et la piscine. Le chemin vers les tennis étouffants, poudrés de terre battue, est sinueux, protecteur, abrité. Les leçons sont lentes et ennuyeuses. Je fais ce qu'on me demande en observant les clients de l'hôtel libres, heureux.

Pourquoi ? Leur bonheur m'échappe. Je ne comprends que les horaires et les obligations.

L'heure s'écoule, j'en aurai bientôt fini.

Dimanche, 13 heures

L'Hôtel du Cap nous apparut transformé, évoluant sous les effets conjugués du temps qui passe et d'un changement de direction. Le règlement par carte de crédit y était désormais accepté, mais plus le passeport donné autrefois à de rares privilégiés pour accéder gratuitement à la plage. Aussi y avons-nous navigué entre le chaud et le froid, entre le charme familier d'un lieu sublime et singulier et un nouveau protocole, fait de règles et d'interdits, qui le rendait impersonnel et presque banal, entre le responsable de la piscine qui nous demanda avec hauteur si nous étions clientes à l'hôtel, et Michel, le portier d'Eden Roc qui réclama des nouvelles de la famille en nous faisant la bise.

— Il se passe quoi ? lui demandai-je.

— La terrasse des îles de Lérins a été louée pour une réception.

— C'est qui ?

— Des Indiens, je crois.

— Ah ! bon, mais on peut y aller quand même ?

— Mais oui, allez-y.

Nous fîmes un tour au restaurant gastronomique qui n'utilisait plus la même vaisselle et à la salle à manger, joliment repeinte en blanc. Puis nous descendîmes au bar dont la lumière, couplée à l'éclairage de la piscine, virait du bleu au vert, et du rose au violet.

— Insensé, ce gadget design ! Ça donne au restaurant un faux air de boîte de nuit, tu ne trouves pas ? me dit Marie.

— Oui, c'est bien ça, le problème !

— Mais qu'est-ce que tu as ?

Alors je lui révélai qu'il y avait un acquéreur pour l'Agapanthe, et lui racontai le détail de mes rapports avec Alvin, et ma tristesse d'avoir si peu parlé avec elle depuis l'avant-veille.

— Mais de toute façon, ces prétendants, c'était une idée farce. Va savoir ce qui nous a pris, me dit-elle.

Les propos de Frédéric me revinrent en mémoire. Néanmoins, je lui dis :

— Je crois que je voulais que rien ne change, pouvoir garder la maison, pour rester ensemble comme lorsque nous étions petites... Mais c'est impossible. Et, de toute façon, pour rester ensemble, il faut qu'on évolue, qu'on devienne plus amies que sœurs, et que chacune de nous vive sa vie. Car à force de nous appliquer à recréer notre enfance, on reste *ad vitam* les enfants de nos parents. Tu t'es jamais demandé pourquoi on n'avait pas de mari ?

— Mais parce qu'on ne l'a pas encore rencontré !

— Mais non, parce qu'on n'était pas prêtes ! Alors, on aurait pu convoquer tous les types de la terre, ça n'aurait pas marché. D'abord, parce qu'on ne recrute pas un amoureux comme un cadre commercial, que les calculs, ça ne marche jamais, et qu'il faut juste tomber amoureux. Et puis, parce que c'était une idée absurde de lier notre vie amoureuse à l'Agapanthe, qui est une maison de famille, et donc la maison de nos parents.

— Oui, d'ailleurs, rien n'a marché dans ce rapprochement. Aucun des prétendants n'a aimé la maison et nous, on ne les a pas aimés dans la maison.

— Enfin, à l'exception de Béno !

— Oh ! Ça va !

— Oui, justement, est-ce que ça va ?

— Mais oui, ne t'inquiète pas, je vais bien, je suis remise, vraiment.

— Et le chien de Rio, ça va mieux, ou tu y penses toujours ?

— Non, c'est passé.

— Alors, tant pis pour l'Agapanthe ?

Marie allait acquiescer quand son regard fut attiré vers ma gauche.

— *Laure ! You remember me ?*

— Rajiv ! Qu'est-ce que tu fais là ? Je te croyais à Londres.

— C'est l'anniversaire de mariage de mes parents.

— Ah, c'est vous, la réception ? Ça fait combien de temps qu'ils sont ensemble ? lui demandai-je, aussitôt fascinée de découvrir à la lumière du jour cet homme qui m'avait fait tant d'effet.

— Cinquante ans.

— C'est magnifique ! m'exclamai-je, tant j'avais envie de dire quelque chose de positif devant ses yeux verts, gansés d'un galon de cils noirs et soyeux comme du velours.

— Vous trouvez ? Cela me touche beaucoup, moi aussi, fit-il, visiblement étonné par mon enthousiasme.

Gênée d'en avoir trop fait pour qu'il puisse mettre mon exaltation sur le compte du plaisir que me causait le bonheur des siens, je me sentis rougir. Et je m'apprêtais à bafouiller lorsque je vis dans ses yeux combien mon trouble l'émouvait.

— Tu veux venir ? Je suis sûr que mes parents seraient heureux de t'accueillir, dit-il avec un sourire, qui s'éparpilla au coin de ses yeux, tout en creusant une fossette dans sa joue.

— Je... hésitai-je en lançant à Marie un regard chargé d'émotions contradictoires, qui allaient de ma gêne d'avoir à la planter au milieu de notre conciliabule, à mon envie d'accepter l'invitation de Rajiv, dont l'aisance et la présence nimbée de douceur m'ôtaient toute faculté de penser.

— Ça tombe bien, j'étais, justement, en train de dire à Laure que je devais la quitter pour prendre mon avion... répondit Marie, à laquelle l'Indien n'avait jusqu'alors adressé qu'un léger signe de tête.

Je jetai un coup d'œil reconnaissant à Marie et me tournai vers lui :

— Oui, d'accord, merci, avec plaisir.

Le vent se leva, soufflant dans ma direction l'odeur enivrante de pain chaud qui émanait de Rajiv. Et, dans cette minute qui s'achevait, je compris que c'était là, dans son sillage, que je trouverais ma maison.

Lettre de Château

Lettre de remerciement adressée

à Patrick Ettinguer,

3 septembre 1967

Cher Patrick,

A deviser l'autre jour au téléphone, toute une série d'images défilaient en arrière-plan et je me disais que la mémoire a ses saisons. Les revenez-y indolents de l'été me ramènent ainsi chaque année à l'Agapanthe pour une raison ou une autre, un plumbago ou une pelouse. Je suivais cet itinéraire tout en parlant ; il y avait le sourire et les cheveux roux d'oncle Jean ; tante Nora sortant d'un ascenseur qui me faisait l'effet d'un tabernacle et descendant à la plage par l'escalier de droite – pourquoi prend-on immuablement l'escalier de droite et jamais celui de gauche ? Il y avait le cliquetis des socques de Montrelay et le bruit mat des espadrilles de Pradenne Jacques. L'ineffable plongeon de Meyer qui entrait dans la mer comme une enveloppe dans un portefeuille ministériel. Le tintement agité des glaçons dans le jus de tomate de Léo. L'inoubliable tricot rayé d'Edmond, qui me faisait perdre toutes les parties de ping-pong parce que le tracé de la balle s'embrouillait dans les rayures. Le prêt à courbettes de Georges et l'inexorable avancée de Guillaume, annonçant les repas, stoppée nette toujours à la même pierre de la loggia. La voix d'Ada dans l'escalier. Et Jean de Bergh croisant, quoi qu'il advienne, la jambe gauche sur la droite avant d'essuyer ses lunettes pour la conversation, si bien que je me demandais non moins invariablement s'il entendait par les yeux et voyait par les oreilles. Il y avait les yeux câlins, la voix et les mains de Sacha de Courcy à la guitare, les grands dîners qui me faisaient peur, les

petits qui me ravissaient, les grands Castro et les petits Blériot. Et sur ce fond d'êtres, la bibliothèque où j'ai découvert Flaubert, la loggia rose, les nénuphars lymphatiques du petit bassin, la pelouse humide, les oursins sous le plongeur, les bancs de mulets, et le fond transparent de l'eau avec son ronronnement onirique. Les terrasses où personne ne s'arrêtait – là encore, pourquoi ? – peuplées de fleurs qui semblaient se garder d'exhaler à pleins pétales leur parfum, comme si elles se pliaient à cette sorte de mesure, entre bien-être et bienséance, que la génération de nos parents appliquait à toutes choses comme à leurs demeures. On a l'impression que notre génération vit comme une voiture, perpétuellement entre l'accélérateur et le frein avec, comme le canon en musique, un perpetuum mobile de bruit, de l'avion à la tondeuse. Et cela me fait souvenir de la tondeuse et du râteau de Jean Jardinier, sonorité tolérée parce qu'à heures fixes comme un mécanique angélus de l'ordre des pelouses...

OceanofPDF.com

V

Annexes

OceanofPDF.com

Les personnages

La famille

Laure ETTINGUER : la narratrice.

Marie ETTINGUER : la sœur.

Flokie ETTINGUER : la mère.

Edmond ETTINGUER : le père.

Les piliers

Gay WALLINGFORD : femme du monde cultivée.

Frédéric HOTTIN : auteur de théâtre, l'oncle que Laure aurait aimé avoir.

La petite bande

Odon VIEL : astrophysicien, le prix Nobel de la famille.

Polyséna DÉMAZURE : Italienne difficile à comprendre dans toutes les langues, femme d'Henri.

Henri DÉMAZURE : avocat international.

Laszlo SCHWARTZ : artiste de renom, béguin de Flokie Ettinguer.

Les olibrius

Charles RAMSBOTHAM : lord anglais excentrique, amoureux des gorilles.

Georgina de MARIEN : héritière péruvienne, nomade de luxe, et courtisane attitrée d'Edmond Ettinguer.

Les habitués de la fin juillet

Jean-Claude GIRAULT : l'invité modèle, très bien élevé.

Astrid GIRAULT : femme de Jean-Claude, gaffeuse mais brave.

Les nouveaux du week-end du 14 Juillet

Jean-Michel DESTRET : le 1^{er} prétendant, le *self-made man* français, très premier de classe.

Laetitia BRAISSANT : directrice de communication d'un homme politique, pique-assiette de gauche.

Bernard BRAISSANT : journaliste politique, pique-assiette de gauche.

Les nouveaux du week-end du 21 juillet

Béno GRUNWALD : le 2^e prétendant, dirigeant d'un *hedge fund*, play-boy et jet-setteur vivant à Londres.

Mathias CAVOYE : marchand d'art de second ordre.

Lou LÉVA : starlette sans foi ni loi.

Les nouveaux du week-end du 28 juillet

Alvin FISHBEIN : le 3^e prétendant, milliardaire américain, obsédé de diététique et de yoga.

Nicolas COUNTRY : milliardaire de la bulle Internet, ex de Laure, qui vit entre New York et la Californie.

Vanessa COUNTRY : sa femme, une bombe de beauté et de sex-appeal.

Barry SULLIVAN, dit ANAGAN : gourou personnel d'Alvin Fishbein, professeur de yoga Jivamukti.

Le personnel

Roberto : maître d'hôtel en chef.

Marcel : maître d'hôtel.

Gérard : maître d'hôtel extra, remplaçant de Roberto.

Pauline : femme de chambre des parents Ettinguer.

Colette : femme de chambre.

Roland : le chauffeur.

Et le chef, le gardien, le jardinier, les plongeuses et les commis de cuisine...

Et... les tickets de cantine

CHERYLA : star mondiale de la chanson ; Héroïse SALLOIS : femme de François SALLOIS, banquier, star française des fusions et acquisitions ; Alain GANDOUIN : intellectuel français, conseiller des patrons et des politiques, et... Maurice Saatchi, lord Hinlip, Karl Lagerfeld, Martha Stewart, Diane Furstenberg, Barry Diller, Christian Louboutin, Louis Benech, Larry Gagosian, Sandretto Re Rebaudengo, Ty Warner...

OceanofPDF.com

Livre de menus du personnel

Déjeuner : avocat sauce cocktail crabe, lapin tagliatelles moutarde, salade-fromages, tarte pomme

Dîner : restes, quiche, salade-fromages-fruits

Déjeuner : Tomates mozzarella, poulet Crapaudine, sauce diable, pomme rushti, salade-fromages, tarte citron

Dîner : restes, pâtes bolognaïses

Déjeuner : salade tomates, gratin choux-fleurs, escalopes, salade-fromages, crème vanille

Dîner : Quiche, rôti d'agneau, ratatouille, salade-fromages-fruits

Déjeuner : salade composée, poulet rôti, pommes sautées, fruits

Dîner : restes, omelette pommes de terre, salade-fromages-fruits

Déjeuner : salade tomates, sauté de porc, pâté de saumon ratatouille

Dîner : restes

Déjeuner : carottes rapées, œufs mimosas, sauté de porc, gratin de choux-fleurs

Dîner : restes, omelette ratatouille

Étiquettes des placards de la cuisine

PLACARD A

1 mandoline
1 cône à remplir avec support
6 poêles + 4 neuves + 4 vieilles
8 crêpières
3 poêles à blinis
2 bahuts
1 casserole de cuivre
2 moulins à légumes

PLACARD C

2 chinois
3 passoires
4 passettes
21 fouets
16 louches
9 écumoirs
1 araignée
1 pelle
1 louche à sauce

PLACARD B

27 cercles larges

19 fins

grilles-plaques

7 moules savarin

3 brioches

5 charlotte

3 mangues

1 cake

6 plats à tarte

7 plaques à madeleines

2 moules à glace ½ boule

4 moules à glace ½ melon

2 moules à pâtés

4 tamis

1 boîte petits moules tartelettes

PLACARD D (À CASSEROLES)

7 bain-marie

17 casseroles

4 sauteuses

14 couvercles

2 bains à sauce

Tableau des recettes

COMPOSITION DES PÂTES

pâte brisée

pâte sucrée

pâte sablée

pâte feuilletée

feuilletage inversé

brioche

pain au lait

pâte danoise

savarin

croissant

crêpes

pâte à frire

choux

génoise

palmier

INGRÉDIENTS DE GLAÇAGES

chocolat

chocolat dur

chocolat tendre

chocolat n^{os} 1-2-3

— opéra-ivoire-blanc-groseille-framboise-citron vert-café-fruit

RECETTE PETITS-FOURS SECS

cigarettes, langues de chat, tuiles amandes, tuiles orange, palets raisin, sablés poche, macarons, fours légers (bâtons – éponges – miroirs)

OceanofPDF.com

Recettes de cuisine

SALADE DE PÂTES AU POULET

Ingrédients :

penne rigatte

mayonnaise

Worcestershire sauce (prononcer wester)

tomates

basilic

pignons de pin

blancs de poulet

Mettre à cuire les penne dans de l'eau bouillante salée avec un filet d'huile d'olive. Egoutter et refroidir après le temps de cuisson pour réserver au frigidaire. Mettre les blancs de poulet au four à 160° pendant 7 à 8 minutes, avec du sel, du poivre et un filet d'huile d'olive. Après cuisson, réserver au frais. Préparer les tomates en bâtonnets. Couper finement le basilic et faire griller les pignons à la poêle. Une fois tous les ingrédients refroidis, assaisonner les pâtes (pour 8 personnes : 4 dl de mayo et 4 cuillers à soupe de Worcestershire sauce), puis, comme par étages, disposer pâtes, basilic, tomates, pignons. Pour finir, trancher finement les blancs de poulet, puis faites un motif de rosace sur les pâtes.

CŒUR À LA CRÈME (8 A 10 PERSONNES)

Ingrédients :

1 litre de crème fleurette

200 grammes de sucre glace

4 petits-suisses

4 yaourts nature

1 gousse de vanille

Monter la crème fleurette avec le sucre glace en chantilly, puis réserver au frigidaire. Démouler les petits-suisses ainsi que les yaourts nature dans un saladier, fouetter afin que la consistance paraisse lisse. Gratter la gousse de vanille, puis mélanger délicatement la chantilly, les yaourts et la gousse de vanille avec une spatule. Une fois cette opération terminée, verser la crème dans un moule (en forme de cœur) percé avec un linge au fond afin d'aider au démoulage. Laisser reposer 8 heures au minimum au frigidaire.

OceanofPDF.com